



CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME VINGT-ET-UNIÈME.

IMPRIMERIE DE BETHUNE

É

COL

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DES INDES.



Imprimerie de Béthune.

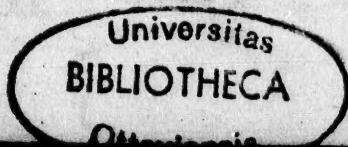
A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5.

PRÈS SAINT-SULPICE ;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

—
1831



LE LIVRE

ADMINISTRATIF ET COMMERCE

PAR

PAR M. DE LAUNAY

DE LA

COLLECTION DES

DE LA

MEMOIRES DES

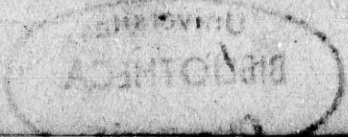
BV

2290

.A2

1829

v. 21-22



E

Du

J
j'ai
l'ho

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de
Jésus, au Père *** de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI été également édifié et attendri, quand
j'ai vu, par la lettre que vous m'avez fait
l'honneur de m'écrire, le désir ardent qui vous

XXI. I

presse de vous consacrer aux missions, et les instances réitérées que vous faites auprès de vos supérieurs pour obtenir d'eux cette grâce, qui vous paroît la plus grande qu'ils puissent jamais vous accorder. Votre penchant, dites-vous, est pour la mission de Maduré : vous la regardez comme une de celles où il y a le plus à travailler et à souffrir, et j'ose dire que vous ne vous trompez pas. Dans cette vue, vous vous adressez à moi comme à un des plus anciens missionnaires de cette partie de l'Inde, pour vous instruire des peines et des travaux qui y sont attachés au ministère apostolique, et en même temps des bénédictions que Dieu répand sur ces peines et sur ces travaux. Il ne me sera pas difficile de vous satisfaire ; et je me flatte que le détail dans lequel je vais entrer sur ces trois articles, ne vous laissera rien à désirer.

Il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austères. Vous savez sans doute que la viande, le poisson, les œufs, et généralement tout ce qui a vie, est interdit à nos missionnaires ; qu'ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur capable d'enivrer ; que leur nourriture consiste dans du riz cuit à l'eau ; qu'on y peut joindre quelques herbes fades, insipides et la plupart fort amères. La manière

dont cette sorte de mets s'apprête par les Indiens, cause un nouveau dégoût. A la vérité on peut user de lait et de fruit; mais les fruits des Indes n'ont la plupart nulle saveur; et dans les commencements, on se sent bien de la répugnance à en manger.

L'eau qu'on est obligé de boire est assez supportable durant l'hiver: mais il n'en est pas de même quand les grandes chaleurs commencent à se faire sentir. Les étangs où elle se conserve venant alors à se dessécher, l'eau en est toujours bourbense. On a le secret de la purifier avec le noyau d'un fruit qui en sépare les parties grossières; mais, quelque soin qu'on se donne, elle sent la bourbe, et elle est très désagréable au goût. Si l'on creuse des puits, l'eau qu'on y trouve est salée, et ainsi l'on est forcé de boire de celle des étangs.

Ajoutez à cela qu'un missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un *Sanias* de souper: il peut seulement, s'il le veut, prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays. Ces confitures qui se font avec de la farine de riz, du poivre et du sucre noir mêlé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer. J'ai vu des missionnaires dont l'estomac n'a jamais pu se faire à ce

genre de vie. Ils ont enfin été obligés de se retirer sur les côtes, où l'on peut vivre à la façon d'Europe. Ils y ont trouvé de quoi satisfaire leur zèle : et ne pouvant mener la vie pénitente de Maduré, ils ont eu la consolation de cultiver les néophytes qui descendent de ces premiers chrétiens, auxquels l'apôtre des Indes, saint François-Xavier, a autrefois conféré le baptême.

Une cabane de terre, couverte de paille, sert de logement. Il y a d'ordinaire à l'entrée un petit salon d'environ dix pieds, qui est ouvert d'un côté. C'est là que le missionnaire entretient les néophytes qui lui rendent visite. Dans la saison des pluies, ces cabanes deviennent fort incommodes : le pavé et les murs sont alors fort humides à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencements, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre font tout le meuble du missionnaire. Dans l'un il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'autel : les autres servent à mettre son riz et d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes et de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le riz avec les herbes,

et l'on en fait de petites boules qu'on avale.

Les premiers missionnaires couchoient autrefois à plate terre; les maladies fréquentes causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Il n'y a que la main de Dieu qui puisse nous soutenir dans les travaux de la mission avec des aliments si légers. L'assiduité à entendre les confessions est peut-être une des occupations les plus pénibles. On a coutume de disposer chaque fois les néophytes au sacrement de la pénitence, comme si c'étoit la première fois qu'ils dussent s'en approcher. On leur fait faire des actes de foi, d'espérance, de contrition et d'amour de Dieu; et dans le temps qu'ils se confessent, on leur fait renouveler les mêmes actes. Le nombre des pénitents est quelquefois si grand, que le missionnaire en est accablé, et il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son bréviaire. Quand on voit arriver de fort loin deux ou trois cents néophytes, avec leurs femmes et leurs enfants, qui n'ont précisément de riz que pour le temps de leur voyage, qui sont sous la dépendance de maîtres idolâtres, lesquels comptent les moments de leur absence; quand un missionnaire se voit environné de ces fervents chrétiens qui

lui orient : « Mon père, il y a deux jours que nous sommes ici, nous en avons mis trois à venir, il nous en faut autant pour nous en retourner, et nos petites provisions sont sur le point de nous manquer. » Quand, dis-je, un missionnaire se sent pressé de la sorte, bien qu'il ne puisse suffire à tout, son cœur est attendri, et il prend aisément la résolution de passer la nuit à confesser des hommes, après avoir employé tout le jour à entendre les confessions des femmes : cependant, faute de sommeil, les forces manquent, les maux de tête succèdent, avec un dégoût si grand, que le temps du repas devient un supplice. C'est surtout pendant le carême et au temps pascal, que cette fatigue est si continuelle, que sans un secours particulier de Dieu, il seroit impossible d'y résister deux ans de suite. J'ai connu un missionnaire, qui, succombant sous le poids du travail, disoit au Seigneur avec larmes : Vous connoissez mon accablement, ô mon Dieu ; fortifiez ma foiblesse, aidez-moi, afin que je puisse contenter ces bons néophytes.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins pénible. On vient quelquefois chercher le missionnaire de quatre endroits différents, très éloignés les uns des autres : à

peine est-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos. Souvent on le fait venir fort inutilement, et après bien des fatigues, il est étonné de trouver le prétendu malade qui vient le recevoir à l'entrée de sa bourgade. On seroit tenté alors de reprocher aux néophytes les peines qu'ils causent, avec peu de raison; mais on se donne bien de garde de le faire, de crainte que dans un danger réel ils ne devinssent trop circonspects, et n'exposassent leurs parents à mourir sans recevoir les derniers secours de l'Eglise. Je vous raconterai ingénument ce qui m'est arrivé dans une semblable rencontre.

Le soleil se couchoit, lorsqu'on vint m'avertir qu'un chrétien étoit à l'extrémité. Il demouroit à une grande journée de l'endroit où j'étois. Je me disposai à partir sur l'heure; mais mes catéchistes me représentèrent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous pussions nous arrêter; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux; que ces terres étoient remplies d'épines; que la nuit étoit si obscure, qu'il étoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin; que d'ailleurs il y

avoit trois rivières à passer ; qu'aucune n'étoit guéable , parce que les pluies les avoient fort enflées ; qu'en partant si tard , nous nous exposions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade , et qu'il seroit beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons. Cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade , et je ne pus dormir un quart d'heure de suite , me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pourroit mourir sans sacrements.

Dès que l'aurore parut , je partis avec mes catéchistes ; je n'eus pas fait une demi-lieue , que je fus convaincu de la vérité de ce qu'ils m'avoient dit. Nous entrions jusqu'aux genoux dans la boue , et je ne m'en fusse jamais tiré si je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallût passer deux petites rivières à la nage , j'abordai à une troisième beaucoup plus large ; on mit dans l'eau une longue perche que j'em brassai par le milieu , tandis que de ux chrétiens qui la tenoient aux extrémités , me conduisirent ainsi à l'autre bord. Je marchai ensuite près d'une demi-lieue dans un canal où l'eau me venoit à la ceinture ; enfin j'arrivai fort harassé à la bourgade. Je demandai en tremblant où étoit la maison du malade , dans l'appréhension où j'étois qu'on ne me répondit que je venois

trop tard. Je fus fort surpris de le trouver qui m'attendoit sur le seuil de sa porte ; il se réjouit de mon arrivée, en me témoignant néanmoins qu'il étoit fâché des fatigues qu'il m'avoit causées ; mais qu'on lui avoit dit que sa maladie étoit dangereuse, et qu'il l'avoit cru.

Vous pouvez juger de là, mon cher père, quelle est l'incommodité des voyages que nous sommes obligés de faire presque continuellement, soit pour parcourir les divers lieux où nous avons des églises et des chrétientés nombreuses, soit pour assister les moribonds et leur administrer les sacrements, soit pour prévenir les persécutions qu'attireroit le trop long séjour des missionnaires dans le même endroit. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries sur la route comme en Europe ; à la vérité il y a dans les chemins les plus battus, de grandes salles tout à fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles sont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

Quand les Indiens ont un voyage à faire, leur coutume est de faire cuire leur riz la

veille de leur départ ; ils en expriment l'eau, afin de le porter plus commodément : ce riz est tout froid et ressemble assez à du mortier à demi sec. Non seulement il est beaucoup plus insipide que celui qu'on apprête pour manger chez soi , mais encore il s'aigrit aisément, et devient insupportable au goût. C'est cependant l'unique nourriture du voyageur.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à souffrir. Durant les chaleurs on est exposé tout le jour aux rayons d'un soleil très ardent qui brûle le visage, les pieds et les mains. Il y a tel missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, surtout au visage : l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer ; et il y a plusieurs mois de l'année, où il est absolument impossible de marcher depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi. La saison des pluies a d'autres inconvénients : comme alors elles sont presque continuelles, et que nous ne sommes couverts que d'un simple vêtement de toile, on est bientôt trempé. On passe la journée dans cet état ; et lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois ni paille pour se sécher, comme il arrive souvent, il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nue dans des habits tout mouillés, et à prendre

un sommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on se trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la mission, lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demourois depuis deux mois avec le P. Laynez, qui m'enseignoit la langue du pays. Le P. Telles, autre missionnaire qui faisoit sa résidence à Cornepattou, vint nous trouver à Aour pour y rétablir sa santé. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier pour un malade qui demouroit à une bonne journée d'Aour; le second, pour un de ses néophytes de Cornepattou, qui étoit en danger. Le P. Laynez partit sur l'heure. L'état de langueur où étoit le P. Telles, ne lui permettoit pas d'aller au secours de son malade: je m'offris aussitôt à tenir sa place. Il me représenta que n'étant pas encore accoutumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y résister, et que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je présimai peut-être un peu trop de mes forces, et sans avoir égard à ses représentations, je partis pour Cornepattou. Je n'eus pas fait une lieue que j'eus la plante des pieds à demi-brûlée; je me les enveloppai avec de la toile; mais le sable s'y étant glissé m'écorcha toute la peau, et s'insinuant entre cuir et chair, me causa des dou-

leurs si aiguës, que je fus contraint d'y succomber. Nous gagnâmes un village, et je passai la nuit à l'entrée d'une maison où l'on eut la charité de me recevoir. Un peu de lait qu'on me présenta fut un vrai régal pour moi, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route. Je tirai, comme je pus, les grains de sable qui m'étoient entrés dans la chair, et je me traînai ensuite environ une demi-lieue. Comme je ne pouvois presque me soutenir, un Indien gentil qui m'aperçut demanda à mes catéchistes ce que j'avois : ceux-ci lui ayant répondu que j'étois un nouveau *Sanias* qui n'étoit pas accoutumé à marcher sur ces sables brûlants ; il en fut touché, et s'approchant de moi : « Seigneur, me dit-il, souffrez que je vous soulage dans la peine où vous êtes. » Il commanda ensuite à son valet de m'amener son cheval et de me suivre. Avec ce secours je me rendis le soir au village : à peine eus-je confessé le malade, que je fus saisi d'une fièvre très violente, qui me dura toute la nuit ; elle n'eut pourtant pas de suite, et je fus en état de dire la messe le jour suivant. A mon retour je pensai être fait prisonnier ; nous rencontrâmes une compagnie de soldats qui cherchoient depuis quelques jours un de nos missionnaires ; on me fit cacher dans une ravine,

où je demeurai une heure entière, après quoi je continuai ma route.

Ce qui arriva au P. Gozzadini, à son entrée dans la mission, vous fera mieux comprendre ce que l'on a à souffrir dans nos voyages. Quelques affaires m'avoient appelé à la côte de la Pêcherie : les ayant terminées vers la fin de novembre, je songeai aussitôt à retourner dans ma mission. Le P. Gozzadini voulut profiter de l'occasion pour entrer avec moi dans les terres. Je lui fis connoître qu'un nouveau missionnaire, tel qu'il étoit, devoit attendre une saison plus favorable ; que les pluies qui tomboient en abondance dans cette saison, et qui continuoient d'ordinaire jusqu'à la fin de décembre, lui causeroient des fatigues auxquelles il succomberoit infailliblement, et qu'il s'accoutumeroit plus aisément aux travaux de la vie apostolique, s'il en faisoit l'apprentissage dans une saison moins incommode. Ce fut inutilement. Son courage et l'ardeur qu'il avoit de se consacrer au plus tôt à la mission, lui persuadèrent trop facilement qu'il auroit peu de peine à surmonter ces premières fatigues. Nous partîmes de la côte pendant la nuit, afin de n'être pas aperçus d'une forteresse, où l'on nous auroit arrêtés en plein jour. On nous avoit donné des

chevaux pour faire plus commodément le voyage ; mais ils nous furent inutiles , ainsi que je l'avois prévu : ils enfonçoient dans la boue jusqu'aux sangles, et il nous étoit encore moins pénible de marcher à pied. Le nouveau missionnaire eut beaucoup de peine à se débarrasser des boues. La pluie survint en même temps , nous nous égarâmes au milieu d'une campagne immense , sans savoir quelle route tenir : la nuit étoit obscurc, et nous n'avions de lumière que celle de quelques éclairs. Nous approchâmes du village. Enfin les épines mêlées avec la boue , causèrent un nouveau tourment à mon compagnon ; il en eut les pieds tout ensanglantés. Cependant son courage le mit encore au-dessus de cette épreuve. Nous arrivâmes le lendemain à la cabane d'un missionnaire : sa charité nous fit oublier nos fatigues passées. Cependant la fièvre saisit le P. Gozzadini, et après trois jours de souffrances continuelles, il eut le courage de me suivre jusqu'à un village assez éloigné, où résidoit le P. Bernard de Sà : c'est là que je le laissai pour me rendre à Trichirapaly. Pendant ce temps-là les pluies devinrent encore plus fortes et plus continuelles. Comme le pays étoit inondé, la maison du missionnaire, qui n'étoit bâtie que de terre, étoit sur le point de

ment le
ainsi que
la boue
ce moins
eau mis-
e débar-
n même
eu d'une
lle route
n'avions
rs. Nous
épines
nouveau
eut les
on cou-
épreuve.
ane d'un
lier nos
saisit le
de souf-
e de me
, où ré-
ue je le
Pendant
re plus
ays étoit
qui n'é-
point de

s'écrouter. Un torrent éloigné seulement de cinquante pas, s'étoit extraordinairement enflé, et rouloit ses eaux avec impétuosité vers la maison. Le P. de Sà avertit son nouvel hôte du danger où ils se trouvoient d'être accablés sous les ruines de cette maison, qui commençoit déjà à tomber par morceaux. Ils prirent le parti d'en sortir : mais ils aperçurent que la cour qui étoit vis-à-vis l'église ressembloit déjà à un étang, et qu'il n'y avoit qu'un arbre où ils pussent se réfugier. Ils détachèrent la porte de leur maison, et l'ayant fait attacher par un catéchiste aux plus grosses branches de l'arbre, ils y montèrent et y demeurèrent toute la nuit. L'ancien missionnaire, qui étoit fait à la fatigue, ne laissa pas de prendre quelques heures de repos dans une posture si gênante. Il n'en fut pas de même du P. Gozzadini ; il ne put fermer l'œil, et il passa la nuit dans une crainte continuelle, que les eaux, qui couloient avec rapidité, ne déracinassent l'arbre qui leur servoit d'asile. L'église qui tomba vers le miuit, augmenta sa frayeur par le bruit de sa chute. Enfin il eut tant à souffrir cette nuit-là du vent et de la pluie, que le lendemain il fut attaqué de la dysenterie, dont il ne put se remettre qu'en retournant à Pondichery ; encore lui fal-

lut-il plusieurs mois pour y rétablir sa santé.

Dans ces fréquentes et pénibles courses que doit faire un missionnaire, on peut compter pour quelque chose le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrents qu'il trouve d'ordinaire sur sa route. On ignore ici l'usage de construire des ponts ; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils savent la plupart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots ; ils le mettent sur cette machine, et ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé la première fois que je passai ainsi le Coloran, qui étoit alors aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux. Il est vrai que, pour me rassurer, plusieurs chrétiens se jetèrent dans l'eau, et environnèrent la frêle machine où j'étois, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de bâtons de *netti*, dont les branches ressemblent assez au liége ; mais, quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, et souvent à une demi-lieue de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la ri-

vière
dont
rem
ner
y so
plus
de r
V
sécul
leme
trib
phy
men
peu
bat
cast
préc
et d
frém
nité
reg
nite
dan
gen
san
les
I
Pro

vière en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour lui donner plus de consistance. Les missionnaires qui y sont accoutumés, trouvent cette manière plus sûre et plus aisée; mais pour moi les sagots de *netti* m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher père, des persécutions où l'on se trouve presque continuellement exposé dans cette mission? Tout contribue à inquiéter les missionnaires et leur néophytes : l'avarice des princes et leur attachement aux idoles; l'orgueil des brames qui ne peuvent supporter une doctrine, laquelle combat leurs ridicules idées; les chefs des diverses castes qui regardent l'Évangile que nous leur prêchons, comme l'anéantissement de leurs lois et de leurs usages : les prêtres des idoles qui frémissent de rage de voir leurs fausses divinités tombées dans le mépris, et eux-mêmes regardés comme des séducteurs; enfin les pénitents gentils, dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'établit : tous ces gens-là se réunissent contre nous et répandent sans cesse toute sorte de calomnies pour irriter les peuples et pour décréditer le christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres missions, nous

manquent dans celle-ci. Il y en a où les services rendus au prince attirent sa protection sur les prédicateurs de l'Évangile, et accréditent la religion : dans d'autres endroits l'autorité des Européens fait respecter les missionnaires : il arrive quelquefois qu'un ministre ou un grand du royaume, qui a embrassé la foi, en devient le protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la mission de Maduré. Il est rare que les princes nous protègent, encore plus qu'ils se fassent chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le christianisme dans les castes les plus nobles, comme est celle des brames, sont dès-là en butte aux plus indignes traitements; les brames gentils les regardant comme des gens qui se sont dégradés et qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant soit peu paraître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici est infiniment au-dessous de ce que nous voyons. Il y a quelques années qu'un de nos missionnaires fut renfermé dans une rude

pris
info
que
déli
tout
la p
roit
guis
et d
séou

Il
men
crai
jour
lève
cou
lieu
sou
pris
nain
lieu
qui
si
don
par
sol
qu
a f

prison; les Européens de la côte qui en furent informés songèrent aussitôt à députer quelques-uns d'eux au prince, pour demander sa délivrance : le missionnaire s'y opposa de toutes ses forces, aimant mieux expirer dans la prison, que d'employer un moyen qui auroit fait connoltre qu'il étoit lié avec les *Pranguis* (c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), et qui auroit exposé sa chétienté à une persécution générale.

Dans ces orages qui s'élèvent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre, c'est la prison; et c'est à quoi l'on est journellement exposé. Quand le missionnaire se lève le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot. Les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années qu'un missionnaire nouvellement arrivé, fut conduit dans le lieu de sa mission par deux des plus anciens, qui l'en mirent en possession : il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnèrent les néophytes, qu'il s'écria transporté de joie : ho ! que de douceur et de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix et des souffrances ! « Ne vous y fiez pas, lui dirent les plus anciens mission-

» naires; rien de plus trompeur que le calme
» présent : tout est à craindre, lorsqu'on est
» le plus tranquille.» Il ne répondit que par
un sourire plein de confiance. Mais sa propre
expérience le détrompa bientôt; le même jour,
des soldats envoyés du prince se saisirent des
trois missionnaires, leur mirent les fers aux
pieds, et les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous dissimuler ce qu'on a à
souffrir dans ces prisons. Il y en a de plusieurs
sortes; les unes sont publiques, et le grand
nombre de prisonniers les rend insupportables.
Nous y avons eu de nos missionnaires qui n'a-
voient que l'espace nécessaire pour se coucher
durant la nuit. Dès la pointe du jour, les of-
ficiers se rendoient à la prison avec des
bourreaux pour tourmenter les prisonniers.
Les coups horribles dont on accabloit ces
malheureux Indiens, et les cris lamentables
qu'ils pousoient, jetoient la frayeur dans les
esprits, chacun attendant le moment où il al-
loit être appelé pour souffrir les mêmes sup-
plices. J'ai lu une lettre du P. André Freyre,
qui a été nommé depuis à l'archevêché de
Cranganor, où il fait la description de la pri-
son dans laquelle il fut renfermé à Tanjaour,
avec un autre Jésuite: le seul récit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour

le lie
gen
des p
térir
un r
la cr
pire
point
herb
ment
froiss
d'eau
a la p
de l'
quar
de b
au s
à se
toujo
sèche
au to
d'une
priso
prit e
seph
nées,
et co
Berth

le lieu , mais toujours très fâcheuses pour le genre de vie qu'on y mène. C'est la coutume des pénitents indiens, de redoubler leurs austerités lorsqu'ils sont prisonniers; c'est même un moyen d'obtenir plus tôt la liberté, dans la crainte qu'on a que ces pénitents n'expirent dans les fers. D'ailleurs, comme on n'a point la commodité de faire cuire le riz et les herbes à la façon du pays, il faut nécessairement se contenter de quelques poignées de riz froissé entre deux pierres, et trempé d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permission; mais ceux à qui on est obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, et il fait souvent plus de mal que de bien. Aussi voit-on des missionnaires qui au sortir de la prison ont bien de la peine à se rétablir; l'œsophage se rétrécit presque toujours, et l'on se trouve surpris d'une toux sèche qui conduit quelquefois en peu de jours au tombeau. Le P. Louis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut détenu en prison que quinze jours; cette toux sèche le prit et l'enleva en moins d'un mois. Le P. Joseph Carvalho, avec qui j'ai vécu plusieurs années, mourut dans sa prison, les fers aux pieds et couché sur un peu de paille. Le P. Joseph Bertholdo, son compagnon, en sortit si dé-

figuré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reste, que ces emprisonnements soient peu fréquents; il est rare qu'il se trouve un seul missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons, et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année.

Mais, quand on trouveroit le moyen de se dérober à la fureur des ennemis du nom chrétien, on ne peut éviter les alarmes presque continuelles que donne les néophytes. Les Indiens, naturellement timides, se persuadent aisément ce qu'ils craignent, et souvent au milieu d'une grande fête, comme seroit celle de Noël ou de Pâques, que les chrétiens sont assemblés en grand nombre, ils viennent, la frayeur peinte sur le visage, avertir le missionnaire de renvoyer au plus tôt les néophytes; que tout est perdu; que les soldats sont déjà en chemin, qu'ils arriveront en moins d'une heure; et ils ajoutent à ce qu'ils disent, tant de circonstances que leur imagination craintive leur suggère, qu'ils jettent le missionnaire dans l'embarras sur le parti qu'il doit prendre. Si d'un côté il ne doit pas tout-à-fait se fier à ces rapports qui sont souvent mal fondés, d'un autre côté, la prudence ne lui permet pas d'exposer cette multitude de fidèles à la fureur des ido-

lâtr
cas
inté
fois
bler
phy
qu'i
quel
tre
mon
L
autr
moir
dion
rens
du p
prop
guer
pren
a pe
unes
droit
habit
retire
subit
passe
L'an
Euro

lâtres. Il faut avoir été dans de semblables occasions pour comprendre ce qu'on a à souffrir intérieurement; je m'y suis trouvé plus d'une fois, et alors je me disois à moi-même: Troubleraï-je la piété et la ferveur de tant de néophytes pour un danger qui n'est peut-être qu'imaginaire? Mais aussisi ce danger est réel, quelle douleur pour moi de les avoir livrés entre les mains des barbares! En vérité, chaque moment alors est un vrai supplice.

Les fréquentes révolutions de l'état sont une autre source de dangers, auxquels on n'est pas moins exposé. Les royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs *palleacars* ou gouverneurs qui, quoique dépendants du prince, sont tellement maîtres de leur propre état, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres; sans que le prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la mission. A la première alarme, les habitants des bourgades prennent la fuite et se retirent ailleurs. Quand ces incursions se font subitement et sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ce qu'ils rencontrent au fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du prince à qui appar-

tiennent les terres où est bâtie l'église d'Aour, firent une semblable irruption ; il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'église : le missionnaire qui confessoit alors un néophyte, entendoit de tous côtés siffler les balles de mousquet ; peu après il s'aperçut qu'on avoit mis le feu à son église ; elle fut néanmoins conservée ; le feu s'éteignit de lui-même aussitôt que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres , qui sont très fréquentes , le roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces *palleacarens*. Malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, et qui n'ont pas le loisir de fuir dans les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres princes ! On ne peut attribuer qu'à une protection singulière de Dieu , la manière dont le père Dabreu échappa à la fureur des soldats, dans une pareille rencontre. Il étoit dans une peuplade qui fut tout-à-coup assiégée par l'armée de Maduré ; dès-la pointe du jour, les soldats y entrèrent pêle-mêle et mirent tout à feu et à sang. Le père étoit retiré dans sa chambre avec ses catéchistes, où il se disposoit à la mort, qu'il attendoit à chaque moment. Plusieurs soldats y fondirent comme des furieux, et ayant envisagé le père pendant quelque temps, ils se retirèrent sans lui dire le moindre mot ;

et,
pen
sac
nais
cru
la n
pas
tête.
autr
Dieu
ceux
L
lors
dans
qui
titud
et d
fem
conf
gade
tout.
fem
nent
l'ex
flam
tomb
dout
qu'un

et, ce qui est plus étonnant, sans toucher aux pendants d'oreille d'or des catéchistes, ni au sac où étoient renfermés les habits du missionnaire. Lorsqu'ils furent sortis, un des catéchistes crut trouver ailleurs plus de sûreté; il sortit de la maison : mais à peine eut-il fait quelques pas dans la rue, qu'un soldat lui trancha la tête. Cet événement augmenta la confiance des autres catéchistes, et leur fit comprendre que Dieu protège visiblement les missionnaires et ceux qui les accompagnent.

La désolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde. C'est un spectacle qui tire les larmes des yeux. On voit une multitude infinie de gens qui courent de côté et d'autre sans savoir où ils vont : hommes, femmes, enfants, chevaux, bestiaux, tout est confondu, tout fuit, tandis que les bourgades sont en feu, et que le soldat saccage tout. Les maris ne reconnoissent plus leurs femmes; les pères et les mères abandonnent leurs enfants, bien qu'ils les aiment à l'excès; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je finissois la messe à Aour,

on donna l'alarme à la bourgade, et je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes néophytes, je trouvai une pauvre femme, qui pouvoit à peine se traîner avec deux enfants qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, et nous nous retirâmes dans un bois épais, qui étoit à demi-lieue de la peuplade. Toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

Il arrive souvent qu'en voulant éviter un péril, on tombe dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une caste particulière d'Indiens qui fait profession publique de voler, et qui s'appelle pour cela la *caste des Voleurs*. Ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs bourgades à part, qui sont gouvernées par différents chefs. Dans les troubles de l'état, ils s'assemblent en différentes troupes, et ils pillent également ceux qui fuient, et les soldats qui ont déjà fait quelque butin. Il est vrai pourtant que ceux de cette caste ont du respect pour les missionnaires, je ne sais pas pour quelle raison. Ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, et ils nous laissent en entière liberté d'y exercer nos fonctions; et même dans ces sortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du

mal. Deux de nos missionnaires l'éprouvèrent, il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouvèrent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, et tombèrent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aidèrent même à sauver les ornements de leur église; cependant, dans les premières saillies, ils ne connoissent personne; et les missionnaires sont exposés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps que ces voleurs se font la guerre les uns aux autres, et alors il n'y a nulle sûreté. La première année que j'entrai dans la mission, je fus envoyé à Cournampati; c'est une bourgade de ces voleurs, où il est facile de rassembler les chrétiens de Tanjaour. Le capitaine m'assura de sa protection; mais elle ne me fut guère utile. Un autre capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit sans cesse de nous surprendre et de ne faire quartier à personne. Je fus obligé pendant un mois entier de tenir les ornements de l'église dans un sac, afin d'être prêt à chaque instant à me sauver dans le bois qui environne la bourgade. Un jour que je confessois des chrétiens de Tanjaour, on donna l'alarme, et mon caté-

chiste, plus timide encore que les autres, vint tout effaré m'apporter le sac où étoient les ornements, et criant *Sauve qui peut*, commença par courir le premier de toutes ses forces. Il y avoit environ deux cents chrétiens dans la cour de l'église. Je vis alors une espèce de miracle causé par la frayeur. Tous disparurent en un clin d'œil, sans que je pusse comprendre comment ils avoient pénétré sitôt dans le bois, dont l'entrée étoit bordée d'épines. Peu après un des fuyards qui avoit grimpé au haut d'un arbre, avertit que les ennemis passaient outre, avec le butin qu'ils avoient fait la nuit [précédente ; les esprits se calmèrent, et les chrétiens que j'avois vus disparaître en un instant, furent plus de deux heures à se débarrasser des épines, et ne sortoient qu'avec beaucoup de peine des endroits où ils avoient passé auparavant sans y trouver le moindre obstacle.

Outre ces voleurs, qui font une caste particulière, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde, de sorte qu'un missionnaire que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels, doit toujours mettre sa vie entre les mains de Dieu. Un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le P. Emmanuel Rodri-

gue
une
l'ap
étra
pou
et c
étoi
Aus
avec
le t
chef
à l'e
vre.
et à
mor
solu
doul
car
avec
quan
du b
la tr
mou
pou
et se
prêts
cha
atten

guez passoit par un village pour se rendre à une des églises de sa mission. Un officier qui l'aperçut jugea à sa physionomie qu'il étoit étranger, et s'imagina en même temps que ce pouvoit être un marchand de pierres précieuses, et que les sacs portés par ses catéchistes étoient remplis de curiosités de grand prix. Aussitôt il dépêcha cinq ou six de ses soldats, avec ordre de courir après l'étranger, et de le tuer aussi bien que ceux de sa suite. Le chef de cette troupe atteignit le P. Rodriguez à l'entrée d'un bois, et lui ordonna de le suivre. Le père comprit qu'on en vouloit à sa vie et à celle de ses catéchistes : il se disposa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'absolution à ses catéchistes : sur les marques de douleur qu'ils lui donnèrent de leurs péchés : car on lui refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arrivèrent dans l'endroit du bois le plus épais. Ce fut là que le chef de la troupe annonça au missionnaire qu'il falloit mourir. Le père demanda un peu de temps pour se recueillir, et il lui fut accordé. Lui et ses catéchistes se mirent aussitôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares ; ils furent attendris de ce spectacle, et ils ne purent se

répondre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné; ils se contentèrent de leur voler ce qu'ils portoient, Comme ils visitoient les sacs des catéchistes, on entendit qu'ils disoient entr'eux : C'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger, pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une Providence particulière de la bonté divine, ce missionnaire échappa à la fureur des barbares.

A ces dangers, j'en dois ajouter un autre qui est fort commun aux Indes. Il s'y trouve quantité de gros serpents, dont la morsure est mortelle; et enlève un homme quelquefois en moins d'un quart d'heure. On y en voit de plus de vingt espèces différentes; les moins dangereux ont un venin qui cause la lèpre, ou rend tout-à-fait aveugle. Il est vrai qu'on a ici d'excellents remèdes contre leur venin, mais ces remèdes n'empêchent pas que plusieurs de ceux qui sont mordus ne meurent, soit qu'on les applique trop tard, soit que le venin soit si actif, que tout remède devienne inutile.

Les missionnaires, dont les maisons sont séparées de celles du village, sont encore plus exposés que les Indiens à la morsure des serpents. J'ai couru une infinité de fois ce risque, et la main bienfaisante de Dieu m'en a

tonj
que
rass
de l
ploy
vois
lam
tous
cher
si e
bles
qui
j'ap
miè
blen
surv
mi-l
U
un g
étoi
bru
une
surp
j'ap
si a
dro
une
livr

toujours préservé. Une fois, par exemple, que j'avois un grand nombre de chrétiens rassemblés dans mon église, je passai une partie de la nuit à confesser les hommes, afin d'employer le lendemain à confesser les femmes. J'avois laissé sans réflexion et contre ma coutume la lampe allumée dans ma chambre. Quand j'y retournai, j'aperçus sur les ais où je devois me coucher un de ces gros serpents tout noir, et j'en fus si effrayé, qu'en voulant me retirer, je me blessai la tête contre la porte de ma cabane qui étoit fort basse. Quelques catéchistes que j'appelai le tuèrent. Si je n'avois pas eu de lumière dans ma chambre, j'aurois été infailliblement mordu de ce serpent, et je n'aurois survécu à sa morsure tout au plus qu'une demi-heure.

Une autre fois, en me couchant, j'entendis un grand bruit sur le toit de ma cabane qui étoit couverte de paille. Je m'imaginai que ce bruit étoit causé par quelques rats, dont il y a une grande quantité aux Indes. Mais je fus bien surpris le matin, lorsque ouvrant ma fenêtre, j'aperçus un de ces serpents dont le venin est si actif, qui étoit suspendu à mi-corps sur l'endroit où j'avois reposé pendant la nuit. Dans une autre occasion, un catéchiste lisant un livre auprès de moi, un serpent tomba du

toit sur son livre, et ne nous fit aucun mal.

Un jour que trois ou quatre missionnaires conféroient ensemble assis sous des arbres, un serpent se glissa dans la soutane de l'un d'eux, et monta jusqu'à une de ses manches, que nous portons ici fort larges à cause des grandes chaleurs; il sortit ensuite auprès du poignet, et on en donna avis au missionnaire qui n'y faisoit nulle attention. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas se donner le moindre mouvement. Le serpent se coula tranquillement à terre, où on le tua.

Je pourrois vous rapporter un grand nombre d'exemples semblables, où je n'ai pu être garanti de la morsure de ces animaux que par une protection singulière de Dieu. Ce qui m'arriva à Aour tient en quelque sorte du prodige. J'y ai bâti une assez belle église en l'honneur de l'Immaculée Conception : la statue de la Vierge, que j'ai fait venir de Goa, y est représentée tenant sous les pieds le serpent infernal. Les chrétiens viennent l'y honorer avec beaucoup de piété. La veille de Noël, que l'église étoit remplie de monde, un serpent se glissa entre les jambes des néophytes et pénétra jusqu'à une des deux croisées où étoient les femmes séparées des hommes. Là il grimpa sur une petite fille de cinq à six ans, qui le sentant

fit un grand cri, et l'ayant pris avec les mains, le jeta sur les femmes qui étoient auprès d'elle. La frayeur devint générale. Néanmoins le serpent se sauva, et gagna la porte de l'église sans avoir mordu personne. Cela parut d'autant plus surprenant, que dans le même temps plusieurs Indiens s'étant retirés dans une de ces salles qui se trouvent sur les chemins publics, sept ou huit furent mordus d'un semblable serpent qui s'y étoit glissé. Il est aisé de voir que Dieu protège d'une manière sensible les missionnaires : car, quoique ces animaux soient ici très communs, je n'ai pas ouï dire que depuis plus de cent cinquante ans que les Jésuites parcourent les Indes, aucun d'eux en ait été mordu.

Puisque je vous fais le détail des peines qui sont attachées à cette mission, je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, et pour vous assujettir à des coutumes extraordinairement gênantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour dévorer, dans un âge déjà avancé, les difficultés qui se trouvent à commencer les éléments d'une langue qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe. Cependant on en vient à bout avec un travail assidu, et le secours d'une

grammaire composée par nos premiers missionnaires. Mais ce n'est pas tout de l'entendre, il faut encore savoir la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé, pendant une année entière, les jours et une partie des nuits à étudier la langue indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont pas assez souples dans un certain âge, pour attrapper la prononciation de certaines lettres : mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques missionnaires, il arrive souvent que les missionnaires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays auxquels nous sommes obligés de nous conformer; mais il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencements. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes, qu'on est obligé de marcher sur des socques, lesquelles ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied. Cette chaussure est d'abord insupportable, et l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs missionnaires qui avoient l'entre-deux des doigts écorché, et la plaie, qui devenoit considérable,

dur
une
qui
la la
toit
plus
L
pour
Indi
les j
nant
ne s
seule
faut
et qu
de ch
seanc
ou q
la gè
temp
que
natur
Et
sion
géné
vous
main
deux

duroit quatre à cinq mois. Pour moi, j'ai porté une semblable plaie six mois entiers. C'est ce qui faisoit dire à un de nos missionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle soit, lui coûtoit beaucoup moins, et qu'il apprenoit bien plus aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous ? il vous en coûtera même pour apprendre à vous asseoir à la manière des Indiens. Leur coutume est de s'asseoir à terre, les jambes croisées. Cette posture est très-gênante quand on n'y est pas accoutumé. S'il ne s'agissoit que d'y être un quart d'heure seulement, ce seroit peu de chose ; mais il faut y demeurer des quatre heures de suite et quelquefois davantage, sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seroient scandalisés pour peu qu'on étendît la jambe, ou que, par quelque mouvement, on témoignât la gêne où l'on se trouve. Cependant avec le temps on s'en fait une habitude, et l'on trouve que de toutes les postures celle-là est la plus naturelle.

Enfin, la plus triste épreuve de cette mission est celle des maladies et de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout secours humain, dans une pauvre cabane, couché sur deux ou trois ais, environné seulement de

trois ou quatre Indiens, à peu près comme étoit saint François-Xavier lorsqu'il mourut dans l'île de Saucian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles médecins aux Indes; mais ils demeurent dans les grandes villes, d'où ils ne sortent jamais, de crainte de perdre leurs pratiques; et d'ailleurs quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien de garde de les appeler à notre secours: ces gens là, entêtés de leur science, et plus encore de leurs superstitions, ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de superstitieux. Les médecins des villages sont plus dociles, mais ils sont si ignorants, qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus, comme on est obligé de s'assujettir à la façon de vivre des Indiens lorsqu'on est en santé, on doit aussi, lorsqu'on est malade, se servir de leurs remèdes. Or, le grand remède de la médecine indienne, c'est l'abstinence générale de toutes choses, même de l'eau. Cette diète outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oseroit témoigner sa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui seroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même, que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà mon très-cher père , à peu près ce que vous aurez à souffrir dans la mission de Maduré; et pour reprendre en peu de mots ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'apôtre saint Paul fait le détail dans sa seconde épître aux Corinthiens.

In itineribus sæpè. Dangers dans les voyages. Partout, vous courez risque d'être arrêté; vous y souffrez les incommodités des saisons; vous y marchez, tantôt sur des sables brûlants, tantôt dans les boues mêlées d'épines, qui vous ensanglantent les pieds. Au temps des pluies, vous êtes trempé depuis le matin jusqu'au soir, et vous ne trouvez pas souvent de retraite où passer la nuit. Quelquefois la prison est le terme du voyage.

Periculis fluminum. Dangers dans le passage des rivières que vous êtes obligé de traverser sur une perche, sur des fagots, en embrassant un vase de terre, toujours exposé à être submergé, et à périr dans les eaux.

Periculis latronum. Dangers du côté des voleurs. Il s'en trouve de toute sorte aux Indes: il y en a qui en font une profession publique et qui mettent leur gloire à surprendre les voyageurs, à les charger de coups, et souvent à leur arracher la vie.

Periculis in genere. C'est proprement au Ma-

duré qu'on trouve ces diverses castes qui ont leurs maximes et leurs lois particulières. La loi chrétienne qui combat ces usages, ne manque pas d'y être contredite, et ceux qui la prêchent doivent s'attendre aux plus rigoureux traitements.

Periculis in gentibus. Dangers du côté des gentils. On ne peut ignorer que les idolâtres sont les ennemis nés du christianisme. Ils regardent avec raison les missionnaires, comme des gens qui veulent détruire la religion du pays. Les plus noires calomnies, les plus indignes artifices sont employés par les prêtres des idoles pour irriter les peuples, et pour les soulever contre les prédicateurs de l'évangile.

Periculis in civitate. Dangers dans les villes. On n'y peut faire un long séjour, parce qu'on y est bien plus exposé qu'ailleurs à la rage des ennemis de la foi, qui y sont en grand nombre. On n'y va guère que durant la nuit, encore y est-on dans une crainte perpétuelle d'être déconvert.

Periculis in solitudine. Si vous vous retirez dans les bois, comme on est souvent obligé de le faire pour éviter les persécutions, outre que la perfidie s'ouvre un chemin partout, on y est exposé à la morsure des serpents et d'une infinité d'autres insectes venimeux, qui peu-

vent chaque jour vous causer la mort ou du moins des douleurs très cuisantes : sans parler des tigres et d'autres bêtes féroces qui ont pénétré souvent jusque dans les cabanes des missionnaires.

Periculis in mari. Dangers sur la mer. Six ou sept mille lieues qu'on fait sur l'Océan pour se rendre aux Indes, ne laissent point douter de ce danger.

Periculis in falsis fratribus. Dangers de la part des faux frères. En quelque endroit qu'on aille, on trouve des traîtres. S'il y en a eu dans le sacré collège des Apôtres, on peut bien penser qu'il y en a pareillement au Maduré. Des catéchistes ont quelquefois excité de grands orages. On en a vu d'autres élevés parmi les missionnaires, qui se sont portés aux plus étranges extrémités : témoin celui qui, dans l'obscurité de la nuit, brisoit les idoles, les traînoit par les rues, et après les avoir jetées dans l'étang le plus proche, alloit le lendemain accuser les missionnaires et les chrétiens d'avoir causé ce désordre.

In labore et ærumnâ. Les travaux sont continuels, et il n'y a point de jour qui ne porte avec soi quelque peine particulière.

In vigiliis multis. Dans les veilles : combien de fois faut-il passer la plus grande partie de

la nuit à confesser les néophytes, ou à aller porter les sacrements aux malades ?

In fame et siti , in jejuniis multis. Vous savez quelle est la vie d'un missionnaire de Maduré : un peu de riz , quelques herbes insipides, de l'eau souvent bourbeuse ; et avec des mets si peu solides , un jeûne presque continu.

In frigore et nuditate. On ne sent point à la vérité du froid aux Indes comme en Europe , mais en récompense les chaleurs y sont insupportables. Il y a certains mois de l'année où les nuits sont très froides , et il tombe alors une espèce de rosée fort dangereuse et qui cause de grandes maladies.

Præter illa quæ extrinsecus sunt , instantia et sollicitudo omnium ecclesiarum. Outre cela , dit saint Paul , la peine qu'il y a à cultiver les églises , et la part qu'on prend à ce qui arrive aux néophytes ; l'attachement que nous avons pour eux , fait que leurs peines et leurs afflictions deviennent les nôtres : nous souffrons avec eux ; nous sommes affligés , persécutés avec eux. Enfin , nous les regardons comme nos enfants que nous avons engendrés en Jésus-Christ , et il seroit bien difficile de ne pas entrer dans les sentiments que la charité chrétienne et le zèle de leur salut peuvent nous inspirer.

Mais , il faut l'avouer , ces peines , quelque

gra
lon
rac
tée
joie
ne
terr
sor
bre
La
qui
ce
gue
sou
disp
et d
nem
I
uns
d'au
des
sion
et il
resp
rier
chr
ext
une

grandes qu'elles paroissent , s'évanouissent , lorsqu'on éprouve la consolation qu'il y a d'arracher au démon une infinité d'âmes rachetées du sang de Jésus - Christ. Rien n'égale la joie intérieure qu'on ressent alors. Un avare ne compte pour rien la peine qu'il a à fouir la terre, lorsqu'il est sûr d'y trouver un riche trésor : nos travaux qui sont suivis d'un grand nombre de conversions, nous coûtent encore moins. La peine est douce, quand on cultive une terre qui fait espérer une abondante moisson, et c'est ce qui soutient un missionnaire dans ses fatigues : il ne fait pas même attention à ce qu'il souffre, quand il voit, d'un côté les heureuses dispositions des gentils pour le christianisme, et de l'autre, les exemples de vertu que donnent ceux qui se sont une fois convertis.

Il y a de deux sortes d'Indiens idolâtres, les uns entêtés à l'excès de leurs superstitions, et d'autres qui sont assez indifférents à l'égard des fausses divinités qu'ils adorent. La conversion de ceux-ci est sans doute plus facile, et ils ne sont retenus d'ordinaire que par le respect humain. Cependant une longue expérience nous apprend que les plus servents chrétiens sont ceux qui ont eu un attachement extraordinaire pour leurs idoles. Quand ils ont une fois conçu quel est le crime de l'idolâtrie,

ils entrent dans une sainte indignation contre eux-mêmes; et cherchant à réparer le scandale de leurs désordres passés, ils sont à l'épreuve du respect humain et des persécutions qu'ils ont à essuyer.

Il y a beaucoup de castes où les Indiens ont le naturel excellent : celle des *Rettis*, par exemple, est d'une douceur et d'une docilité qu'on ne trouve point ailleurs. Quand on les a une fois convaincus de la vérité de la religion, et qu'ils l'ont embrassée, ils deviennent de parfaits chrétiens. On en peut dire autant à proportion des *Ambalagarrens*; presque tous les Indiens de cette caste se sont convertis à la foi, et vivent dans une grande innocence de mœurs.

Généralement parlant, les Indiens, à la réserve des *Parias*, abhorrent l'ivrognerie : ils ne boivent jamais de liqueur qui puisse enivrer : ils s'expriment même contre ce vice avec plus d'énergie que ne feroient nos plus zélés prédicateurs : et c'est en partie ce qui leur inspire un si grand mépris des Européens. Nos Indiens étant donc exempts d'un vice si grossier, sont à couvert de bien des désordres qui en sont la suite ordinaire. Ils n'ont nul penchant pour le jeu : ils jouent rarement, et jamais d'argent : ils regardent comme une folie de mettre de l'argent sur jeu. Ils n'ont qu'une espèce de da-

miers, où ils tâchent de montrer leur habileté; c'est-là uniquement ce qui les pique, et ce qui leur donne l'envie de gagner.

Le commun des Indiens a en horreur le jurement et l'homicide : il est rare qu'ils en viennent jusqu'à se battre. Cependant je crois que cette modération est plutôt l'effet de leur timidité naturelle, que de leur disposition à la vertu : j'en juge ainsi, parce que quand ils sont en colère, les paroles les plus infâmes et les plus injurieuses ne leur coûtent rien; à les voir se quereller les uns les autres, on diroit qu'ils sont sur le point de s'égorger; néanmoins ce fracas n'aboutit qu'à des injures et à des menaces.

Ils sont naturellement charitables, et aiment à assister les indigents. S'ils ne donnent pas beaucoup, c'est qu'ils ont peu; mais à proportion, ils sont plus libéraux qu'on ne l'est en Europe. Dès qu'un homme a pris le parti de vivre d'aumônes, il peut compter que rien ne lui manquera. S'il arrive qu'ils amassent du bien, ils le dépensent à l'avantage du public, à faire creuser des étangs sur les chemins, à bâtir des salles et à y planter des rangées d'arbres pour la commodité des voyageurs.

J'ai remarqué dans un autre endroit que les lois particulières des castes sont un des plus grands obstacles à la propagation de la

foi. Cependant il est vrai de dire que quand la foi a fait des progrès dans une caste, et que plusieurs y font profession du christianisme, la conversion des autres de la même caste devient très-aisée. La caste des *Parias*, par exemple, et celle des *Ambalagarrens* seront un jour toutes chrétiennes, parce que le plus grand nombre de ceux qui composent ces castes ont déjà embrassé la foi.

Un autre avantage qui est particulier à la mission de Maduré, c'est que les terres du royaume appartiennent à différents princes, qui sont d'ordinaire opposés les uns aux autres, et qui reçoivent volontiers ceux qui cherchent un asile. De là vient qu'il ne peut y avoir de persécutions générales, et que les missionnaires sont toujours en état de consoler et de conduire leurs néophytes persécutés. Ceux-ci trouvent des églises construites dans les terres qui confinent avec le lieu de leur demeure, et ils peuvent y aller en sûreté.

Enfin, la polygamie, qui est ailleurs un si grand obstacle à la conversion des idolâtres, ne se trouve que rarement chez nos Indiens; il n'y a que les grands seigneurs qui entretiennent plusieurs femmes; le grand nombre est de ceux qui n'en ont qu'une. Telles sont les favorables dispositions qu'on trouve dans les

Indi
miss
U
enfa
tème
nair
moy
enfa
bien
raiso
est s
auro
nair
et d
P
en
qu'o
chré
de
qui
le b
troi
side
autr
soin
I
d'o
il r

Indiens. Venons maintenant aux fruits qu'un missionnaire retire de ses travaux.

Un des plus grands, c'est la multitude des enfants qu'on régénère dans les eaux du baptême. Il n'y a guère d'années qu'un missionnaire ne baptise, ou par lui-même ou par le moyen des catéchistes, trois à quatre mille enfants de chrétiens. De ce nombre il y en a bien la moitié qui meurent avant l'usage de raison : ainsi ce sont autant de saints qu'on est sûr d'avoir placé dans le Ciel ; quand il n'y auroit que ce seul bien à faire, un missionnaire ne seroit-il pas dédommagé de ses peines et de ses travaux ?

Pour ce qui est des enfants des gentils, on en baptise un très grand nombre de ceux qu'on voit être sur le point de mourir. Les chrétiens sont répandus dans tous les royaumes de l'Inde méridionale, et il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la manière de conférer le baptême. On leur en fait répéter la formule trois fois chaque jour dans les églises où résident les missionnaires, ainsi que dans les autres églises succursales où un catéchiste a soin d'assembler les néophytes.

Les femmes chrétiennes surtout ont plus d'occasion de leur procurer ce bonheur. Comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer

dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfants qui meurent peu après leur naissance. J'en connois une qui se distingue dans ces fonctions de zèle : elle s'est rendue habile dans la connoissance des remèdes qui sont propres aux enfants malades ; sa réputation est si bien établie, qu'on lui porte presque tous ceux de la ville de Trichirupali. On voit tous les matins une cinquantaine de nourrices, et quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfants dans la cour de sa maison : elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir ; et la connoissance qu'elle a du pouls et des symptômes d'une mort prochaine, est si sûre, que de près de dix mille enfants qu'elle a baptisés, il n'y en a que deux qui aient échappé à la mort.

Si nous venons aux adultes gentils qui embrassent la loi chrétienne, le nombre en est très considérable. Il n'y a guère d'années qu'on n'en baptise cinq mille, quelquefois davantage ; mais il est rare qu'il y en ait moins. On en a quelquefois compté jusqu'à six mille dans le seul royaume de Marava. Il n'en est pas tout à fait de même dans la mission de Carnate, qui est encore naissante. Mais à juger de ses

con
lieu
les
bre
mis
C
ce
inn
l'ha
plu
ter
que
de
lut
de
cell
ver
ils
son
doi
péc
tera
ce
U
des
l'en
de
tan

commencements par ceux de Maduré, il y a lieu de croire qu'avec la bénédiction de Dieu, les conversions y seront un jour plus nombreuses qu'elles ne le sont maintenant dans la mission de Maduré.

Ce qui console encore un missionnaire, et ce qui le soutient dans ses travaux, est la vie innocente que mènent ces nouveaux fidèles, et l'horreur extrême qu'ils ont du péché. La plupart n'ont que des fautes légères à apporter au tribunal de la pénitence, et on entend quelquefois un grand nombre de confessions de suite, sans savoir sur quoi appuyer l'absolution. Un missionnaire ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie, quand il voit celles que la componction fait répandre à ces vertueux néophytes, et la docilité avec laquelle ils se rendent attentifs à ses instructions. Ils sont fortement persuadés que la vie chrétienne doit être sainte, et un chrétien qui se livre au péché leur paroît un monstre. Je vous rapporterai sur cela un trait qui a infiniment édifié ceux à qui je l'ai raconté.

Un Indien, extrêmement attaché au culte des faux dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur, et s'étant fait instruire des mystères de notre sainte religion, il demanda avec instance le baptême. Sa conversion fut si parfaite,

qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son baptême, je le fis venir pour le disposer à faire sa première confession. Il parut étrangement surpris, lorsque je lui expliquai la manière dont il devoit se confesser. « Quand, dans les instructions que j'ai reçues, » me dit-il, on m'a parlé de la confession de mes » péchés, j'ai compris qu'il s'agissoit de ceux que » j'avois commis avant le baptême, afin d'en » concevoir plus d'horreur ; mais vous me dites maintenant qu'il faut déclarer encore ceux » qu'on a commis après le baptême : hé quoi ! » mon père, est-il donc possible qu'un homme » régénéré dans ces eaux salutaires soit capable de violer la loi de Dieu ? Est-il possible » qu'après avoir reçu une si grande grâce, il » soit assez malheureux que de la perdre, et » assez ingrat pour offenser celui de qui il l'a » reçue ? » Telle est la noble idée que nos néophytes se forment de la religion chrétienne. Rien, ce me semble, n'est plus capable de confondre tant de chrétiens d'Europe qui, ayant sucé avec le lait les maximes de la loi de Dieu, l'observent néanmoins si mal, tandis que des peuples qu'ils regardent peut-être comme des barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumières de l'Évangile, qu'ils en sont de fidèles observateurs, et conservent jusqu'à la

mort

La

tique

piété

église

les m

point

font

missi

trop

vous

Je

cices

les fê

prese

glise.

qu'ils

encon

quest

princ

renfe

savo

chir

sou

en p

cipau

juger

ce q

mort cette précieuse innocence du baptême.

La fidélité de ces nouveaux chrétiens à pratiquer dans leurs bourgades les exercices de piété qui se pratiquent dans les principales églises de la mission, ne contribue pas peu à les maintenir dans l'innocence. Je n'entrerai point dans le détail de ces exercices, qui se font chaque jour dans le lieu où réside le missionnaire. Outre que ce détail seroit trop long, les différents recueils de nos lettres vous en instruisent suffisamment.

Je me contenterai de vous dire que ces exercices de piété redoublent les dimanches et les fêtes. La plupart des néophytes passent presque toute la journée en prières dans l'église. Outre la prédication du missionnaire, qu'ils écoutent attentivement, ils répondent encore avec une docilité surprenante aux questions que les catéchistes leur font sur les principaux articles de la foi. Ces articles sont renfermés dans un catéchisme que tous doivent savoir par cœur, et c'est pour leur en rafraîchir la mémoire qu'on le leur fait répéter si souvent. Au sortir de l'église, ceux qui sont en procès choisissent quatre ou cinq des principaux chrétiens et un des catéchistes pour juger leurs différends, et ils s'en tiennent à ce qui a été prononcé.

Le concours des chrétiens est grand ces jours-là : plusieurs viennent de fort loin pour assister à la célébration de nos saints mystères. J'ai vu un vieillard, âgé de plus de soixante ans, qui n'y manquoit jamais. Il n'étoit arrêté ni par les plus ardentes chaleurs, ni par les pluies excessives, quoique sa bourgade fût éloignée d'environ cinq lieues de l'église.

Dans les autres églises où le missionnaire ne peut pas se trouver, on fait les mêmes prières et les mêmes instructions. C'est un catéchiste, ou à son défaut le plus ancien des néophytes, qui préside à ces sortes d'assemblées; et lorsque le missionnaire parcourt ces églises, il a la consolation de voir que son absence n'a rien diminué de la ferveur des fidèles.

Mais c'est principalement lorsque nous célébrons nos fêtes solennelles que la piété de ces fervents néophytes éclate davantage. Quelque éloignés qu'ils soient de l'église où se trouve le missionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins, et se mettent en chemin avec leur famille pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées, et il y en a qui y demeurent huit jours entiers, et quelquefois davantage. Les pauvres trouvent alors dans la

libéral
soins ;
mange

Où
de l'a
nel. Je
cinqua
le Mar
cents ,
toute u
pendan
de flan
heureu
fonctio
on se v
n'ayan
les onc
doux e
combe
de tan
à l'enf
ces fêt
bien r
fertes.

Nou
nos tr
la ver
Quan

libéralité des riches une ressource à leurs besoins ; il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui le demandent.

Outre les baptêmes qui se font durant le cours de l'année, on en fait ces jours-là un solennel. Je baptisois d'ordinaire à Aohr deux cent cinquante ou trois cents catéchumènes. Dans le Marava, le nombre a monté jusqu'à cinq cents, et quelquefois davantage ; j'y passois toute une journée, et une bonne partie de la nuit pendant laquelle on allumoit un grand nombre de flambeaux. Qu'on oublie bientôt, dans ces heureux moments, les fatigues attachées à nos fonctions, qu'on ressent de plaisir quand on se voit obligé de se faire soutenir les bras, n'ayant plus la force de les élever pour faire les onctions et les autres cérémonies ! Qu'il est doux encore une fois, mon cher père, de succomber sous ce travail, et de se retirer chargé de tant de dépouilles qu'on vient d'arracher à l'enfer ! Quand je n'aurois passé qu'une de ces fêtes dans la mission, je me croirois trop bien récompensé des peines que j'y ai souffertes.

Nous ne sommes pas moins dédommagés de nos travaux, lorsque nous sommes témoins de la vertu et de la ferveur de nos néophytes. Quand on leur a découvert les folies du paga-

nisme et qu'on leur a expliqué les vérités chrétiennes, ils se laissent aisément persuader, et ils deviennent inébranlables dans la foi. Il arrive rarement qu'ils aient des doutes; et quand les confesseurs les interrogent sur ce point, ils doivent le faire avec de grandes précautions. Il s'est trouvé de ces néophytes qui se scandalisoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la religion chrétienne ne pouvoit pas former le moindre doute sur les vérités qu'elle propose. S'il arrive, dans les temps de persécution, que quelques-uns d'eux paroissent chanceler dans la foi, c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices, et leur infidélité n'est qu'extérieure, quoiqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribue une espèce de miracle toujours subsistant, dans la facilité avec laquelle les chrétiens chassent les démons. Une infinité d'idolâtres sont tourmentés du malin esprit, et ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des chrétiens. C'est ce qu'on éprouve sans cesse dans le royaume de Marava. -On voit presque toujours à Aour quelques catéchumènes qui ne sont portés à se faire instruire des mystères

de la
traire
mente
flexion
plus
idolâtr

On
ser en
quelqu
font le
à ce s
intérêt
Ici les
contra
soient
le rem
finimen
leurs
leur ca
être cr
des pr
l'imagi
que ne
croire
que le
d'un li
un boi
connu

de la foi, que dans l'espérance de se soustraire au pouvoir des démons qui les tourmentent. Sur quoi je ferai ici quelques réflexions qui prouvent évidemment que rien n'est plus réel que cet empire du démon sur les idolâtres.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user en cela de supercherie, comme il arrive quelquefois en Europe parmi ceux qui contrefont les obsédés. Les Européens qui ont recours à ce stratagème, y sont portés par quelque intérêt secret, ou par quelque motif humain. Ici les gentils n'ont rien à gagner; ils ont au contraire tout à perdre. Il faut que les maux soient bien pressants pour en venir chercher le remède à l'église; ils se rendent dès lors infiniment odieux et méprisables à leurs amis et à leurs parents; ils s'exposent à être chassés de leur caste, à être privés de leurs biens, et à être cruellement persécutés par les intendants des provinces. Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination que les uns se voient transportés en un instant d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné, ou dans des sentiers inconnus? que d'autres se couchent le soir pleins

de santé, et se lèvent le lendemain matin le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, et qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit? Imaginera-t-on encore que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particulière aux Indiens et inconnue en Europe? Mais ne seroit-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladies en se mettant simplement au rang des catéchumènes, que d'être délivré du démon? Il n'est donc pas possible de nier que le démon n'ait un véritable pouvoir sur les gentils, et que ce pouvoir ne cesse aussitôt qu'ils ont fait quelques démarches pour renoncer à l'idolâtrie, et pour embrasser le christianisme.

J'ai vu des missionnaires arriver aux Indes fort prévenus contre ces obsessions; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, et ils étoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le vénérable P. de Brito, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi, et qui certainement n'avoit pas l'esprit foible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes grâces que Dieu lui avoit faites, c'étoit de lui avoir fait comme toucher au doigt la vérité de la religion chrétienne dans plusieurs occasions où les démons

avoient
momen
aussi c
démon
parce q
idolâtre
la toute
mis.

Ce qu
point d
qu'un g
cruellem
vrés en
sent au
naire da
de Notre
que je po
seul, qui
sieurs R
étant for
les princ
espéroit
Comme
tourmen
célèbre
étoit dar
elle s'ap
bien pri

avoient été chassés du corps des Indiens, au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux missionnaires que le démon est le meilleur catéchiste de la mission, parce qu'il force, pour ainsi dire, plusieurs idolâtres de se convertir, forcé lui-même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la mission de Maduré qu'un grand nombre d'idolâtres, tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés en écoutant les instructions qui les disposent au baptême. Le démon se retire d'ordinaire dans le temps qu'on explique la passion de Notre Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*. La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux temples des faux dieux, où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement. Comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée, on la transporta chez un gourou, célèbre parmi les gentils. Lorsque le gourou étoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement, et ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un

soufflet qui le couvrit de confusion, et dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Il en demeura là, et fit au plutôt retirer cette femme. Les idolâtres prirent alors la résolution de la mener au gourou des chrétiens. Ils la transportèrent donc à Couttour. A peine fut-elle présentée au missionnaire, que le démon la tourmenta violemment; mais quand on eut commencé à lui parler de la passion de Notre-Seigneur, les douleurs cessèrent à l'instant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mystères.

Souvent le démon apparaît aux catéchumènes sous une forme hideuse, et leur fait de sanglants reproches de ce qu'ils abandonnent les dieux adorés dans le pays. J'ai baptisé un Indien qui fut transporté tout à coup du chemin qui le conduisoit à l'église dans un autre, où il vit le démon tenant en main un nerf de bœuf, dont il menaçoit de le frapper, s'il ne changeoit la résolution où il étoit de me venir trouver.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que tout ce qui a quelque rapport à la religion, le signe de la croix, par exemple, l'eau bénite, le chapelet, les médailles de la Sainte-Vierge et des Saints, ont la vertu de chasser entièrement le

démon
ceux q
qu'un
presqu
etroit
tous le
obligée
sans os
gade m
me prio
Un jeu
chisme,
cette de
la bour
église. L
il lui m
milien
paisible
église,
le suiv
Quel
moigna
arrivé a
rappor
Il gouv
de la d
amenèr
toit d'u

démon, ou du moins de soulager beaucoup ceux qui en sont tourmentés. Il y a peu d'années qu'un Indien dont le démon s'étoit saisi, étoit presque continuellement meurtri de coups ; il entroit alors dans des fureurs qui effrayoient tous les habit. de la bourgade, et qui les obligeoient de se renfermer dans leurs maisons sans oser en sortir. Les gentils de cette bourgade me députèrent un exprès à Aour, pour me prier de venir au secours de cet infortuné. Un jeune enfant qui apprenoit alors le catholicisme, ne fut pas plutôt informé du sujet de cette députation, que sur l'heure il courut à la bourgade éloignée de trois lieues de mon église. Il entre dans la maison de ce furieux, il lui met son chapelet au cou, et le tire au milieu de la rue comme il auroit tiré le plus paisible agneau. Il le mena le soir même à mon église, au grand étonnement des gentils qui le suivoient de loin.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre religion. Ce qui est arrivé au P.^r Bernard de Sà mérite de vous être rapporté. Je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la chrétienté d'Ariapati, qui est de la dépendance du Maduré. Les gentils lui amenèrent un Indien que le démon tourmentoit d'une manière cruelle. Le père l'interrogea

en présence d'un grand nombre d'idolâtres, et ses réponses surprirent fort les assistants. Il lui demanda d'abord où étoient les dieux qu'adoroient les Indiens? La réponse fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils souffroient d'horribles tourments. Mais que deviennent, poursuit le père, ceux qui adorent ces fausses divinités? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux dieux qu'ils ont adorés. Enfin le père lui demanda quelle étoit la véritable religion; et le démon répondit par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enseignée par le missionnaire, et que c'étoit la seule qui conduisoit au Ciel.

Je ne doute pas que cette puissance que les chrétiens ont sur le démon, ne soit en partie la récompense de leur foi. Ils croient avec simplicité, et Dieu ne manque pas de se communiquer aux simples, tandis qu'il rejette ces esprits superbes, qui voudroient soumettre la foi à leur foible raison.

De cette foi humble et soumise naît dans le cœur des néophytes une entière confiance en Dieu. C'est surtout dans leurs maladies et au lit de la mort, qu'ils donnent des marques de cette espérance vive qu'ils ont en la miséricorde du Seigneur. Je puis le dire ici avec

toute la
prodig
mort, j
ceptât
ciel. On
de cher
cer qu'
comme
d'une v
volonté
fictions
continu
souffron
passagèr
nel dan
saint ho
l'ame :
ôté; son

A qu
c'est à la
avec un
d'exemp
leur en
lables. M
les voir
douleur
phyte, d
venoit

toute la sincérité possible ; de cette multitude prodigieuse d'Indiens que j'ai confessés à la mort, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne l'acceptât volontiers dans l'espérance d'aller au ciel. On n'est pas obligé, comme en Europe, de chercher tant de détours pour leur annoncer qu'il faut mourir : ils regardent la mort comme la fin de leur exil et le commencement d'une vie bienheureuse. Leur conformité à la volonté de Dieu est égale dans les autres afflictions qui leur surviennent. Ils se disent continuellement les uns aux autres : Nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passagères nous procureront un bonheur éternel dans l'autre. Ils ont aussi cette maxime du saint homme Job profondément gravée dans l'ame : *Dieu nous l'avoit donné, Dieu nous l'a ôté ; son saint nom soit béni.* (Job. I, 21.)

A quoi les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs enfants. Ils les chérissent avec une tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple : ils n'en ont jamais assez ; et s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les chrétiens de les voir dans le ciel, calme entièrement leur douleur. C'est ce que disoit un jour une néophyte, que l'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son fils : « Que les ido-

» lâtres, disoit-elle, pleurent leurs enfans,
» ils ont raison; ils ne peuvent les voir que mal-
» heureux dans l'autre monde : mais pour
» moi, j'espère voir le mien dans le sein de la
» gloire où il sera éternellement heureux. Au-
» rois-je raison de m'attrister de son bon-
» heur?

J'aurois plusieurs exemples semblables à vous rapporter, mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Un seul vous fera juger des autres. Dans un temps de sécheresse qui menaçoit le pays d'une disette générale, un bon chrétien vint se confesser, et au sortir du tribunal, il me tint ce discours : « Tout le
» monde, mon père, craint la famine cette
» année : je n'ai pour tout bien que cinq fa-
» nons, me voilà hors d'état de faire subsister
» ma famille ; mais je me repose entièrement
» sur les soins paternels de mon Dieu : il a
» promis qu'il n'abandonneroit jamais ceux
» qui mettent en lui leur confiance. Je vous ai
» ouï dire dans un entretien que Dieu multi-
» plioit au centuple ce qu'on donnoit aux
» pauvres pour l'amour de lui : je vous ap-
» porte mon bien; distribuez-le aux pauvres,
» afin que Dieu prenne soin de mes enfans : »
et mettant à mes pieds ces cinq fanons, il alla se cacher dans la foule, sans que j'aie jamais

pu le
veroi

Il
inspir

Quan

perfec

comm

le pr

d'avoi

homm

l'autre

si bien

tiens,

tant p

sa poë

chiqu

qu'il

qui e

autres

qu'il

» pon

» ido

» mal

» qui

paren

leur

la grâ

distin

pu le démêler. Je ne sais si cet exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos néophytes. Quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Etre souverain, ils entrent comme naturellement dans deux sentimens : le premier, d'indignation contre eux-mêmes d'avoir donné de l'encens au démon, ou à des hommes que leur vie rendit abominables ; et l'autre, d'amour envers un Dieu si parfait et si bienfaisant. J'ai vu un de ces nouveaux chrétiens, qui ne pouvant se consoler de ce qu'étant païen il avoit porté une idole infâme sur sa poitrine, prit en secret un rasoir, et se déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne lui restât aucune partie de son corps qui eût touché l'idole. J'en ai vu plusieurs autres que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. « Hé quoi, me répandoient-ils, un homme qui a adoré les idoles, peut-il en trop faire pour réparer le malheur qu'il a eu d'aimer si tard un Dieu qui l'a tant aimé ? » Ceux qui sont nés de parents chrétiens et qui ont été baptisés dès leur enfance, ont toujours présente à l'esprit la grâce singulière que Dieu leur a faite de les distinguer du commun de leurs concitoyens

et ne permettant pas qu'ils aient été livrés aux superstitions du Paganisme. De là vient cette tendre piété avec laquelle ils célèbrent les mystères de la vie de notre Seigneur. Ils sont surtout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ses souffrances et de sa mort. L'église retentit alors de sanglots et de soupirs. Ils ne manquent pas tous les soirs, après l'examen de conscience, de réciter une oraison qui comprend un abrégé de la Passion, et ils ne la récitent guère sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est véritablement dans un cœur, il produit nécessairement l'amour du prochain. Aussi n'y a-t-il rien de comparable à l'union et à la charité qui règne entre nos néophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très contraires à cette union : car chacun est obligé sous des peines très-grièves, de suivre les lois particulières de sa caste, et une de ces lois est d'interdire à ceux qui sont d'une caste supérieure toute communication avec ceux des castes inférieures. Cependant la religion a su réformer ces sortes de lois ; les chrétiens y ont peu d'égard ; ils se regardent tous comme enfants d'un même père, et destinés à posséder le même héritage : et dans toutes les occasions ils se donnent les

marqu
coutur
saluer
roles :
laquel
tien fa
une bo
d'eux
régaler
comme
m'a ra
de Tri
village
qu'il y
fit sav
chrétie
tèrent
avec de
pas tro
fut gué
son voy
hors d
veuves
pouvoir
partage
chrétien
Leur
git de

marques du plus tendre attachement. Leur coutume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les uns les autres en se disant ces paroles : *Louange soit à Dieu*; c'est la marque à laquelle ils se reconnoissent. Quand un chrétien fait quelque voyage, et qu'il passe dans une bourgade où il y a des fidèles, chacun d'eux se dispute le plaisir de le loger et de le régaler : il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un néophyte m'a raconté qu'étant environ à quarante lieues de Trichirapali, il tomba malade dans un village où il ne connoissoit personne. Il sut qu'il y avoit une famille chrétienne, et il lui fit savoir l'état où il étoit. Aussitôt ces bons chrétiens vinrent le chercher; ils le transportèrent dans leur maison, et ils le traitèrent avec des assiduités et des soins qu'il n'auroit pas trouvés dans sa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnèrent de quoi continuer son voyage, et ils l'accompagnèrent assez loin hors de leur bourgade. J'ai vu des pauvres veuves qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, et qui néanmoins partageoient ce peu qu'elles avoient aux chrétiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs concitoyens dans leurs

besoins spirituels. Ils ont un zèle admirable pour la conversion des idolâtres ; rien ne les rebute , rien ne leur coûte. Dans le temps d'une disette générale , qui dura deux années entières , nos chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens près d'expirer faute de nourriture. Ils leur portoient du riz , et ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendresse , qu'ils en gagnèrent beaucoup à Jésus-Christ. Une veuve baptisa elle seule vingt-cinq adultes , et près de trois cents petits enfans.

C'est ce même zèle qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies et à se disposer les uns les autres à une sainte mort. Ils se font un plaisir d'enseigner le catéchisme et les prières aux gentils qui veulent embrasser la foi , et de procurer des aumônes aux chrétiens , qui , étant éloignés de l'église , n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque néophyte qui n'ait pas de parents chrétiens , vient à mourir , ils prennent la place des parents , et assistent en grand nombre à ses funérailles. Enfin l'amour que se portent nos néophytes , excite l'admiration même des gentils , qui disent , en parlant d'eux , ce que les idolâtres disoient des premiers fidèles :

« Voy
» aut
» am
On
pour
Mère.
soin d
votion
est fo
vellen
phyte
les jo
qu'on
péch
détour
si que
il s'en
Quoi
rende
jeûner
sainte
son ,
herbe
une r
mort
ans qu
à l'âg
jeûne

« Voyez comme ils s'entraiment les uns les
» autres ; ils ne font tous qu'un cœur et qu'une
» ame. »

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jésus-Christ qu'on n'en ait pour sa sainte Mère. C'est pourquoi les missionnaires ont soin d'inspirer aux néophytes une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement chrétiennes. Il n'y a point de néophyte qui ne se fasse une loi de réciter tous les jours le chapelet en son honneur ; et quoi qu'on leur ait dit souvent qu'il n'y a point de péché à y manquer , surtout quand on en est détourné par quelque occupation pressante , si quelqu'un d'eux y manque une seule fois , il s'en accuse au tribunal de la pénitence. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très pénible , la plupart jeûnent les samedis et la veille des fêtes de la sainte Vierge , et alors ils ne mangent ni poisson , ni œufs , et ils se contentent de quelques herbes. Leurs voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort d'une femme âgée de quatre-vingt-dix ans qui , depuis son baptême qu'elle avoit reçu à l'âge de vingt ans , n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là. Ces fêtes se célèbrent avec

beaucoup de pompe, et il y a un grand concours de peuple, surtout à Aour, où l'église, la plus belle de la mission, lui est dédiée. Dans cette église est une lampe qui brûle nuit et jour en son honneur. Ces bons néophytes viennent des extrémités de la mission pour prendre de l'huile de cette lampe, et ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, et par d'autres événements qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singulière de la Mère de Dieu. En voici un exemple entre plusieurs. Il s'éleva il y a quelques années une persécution qui pouvoit avoir des suites très funestes à la religion. Un catéchiste fut député vers le prince pour implorer sa protection. La négociation étoit délicate et dangereuse. Avant que de partir, il s'adressa à la sainte Vierge, et la conjura d'assister cette chrétienté persécutée, et de fléchir le cœur du prince vers lequel il étoit envoyé. Il crut entendre une voix intérieure qui lui promettoit un succès favorable. Il part avec confiance, il arrive à la porte du palais et demande audience. Comme le prince sommeilloit, on lui dit d'attendre l'heure de son réveil. Le catéchiste se mit de nouveau en prière, et demanda avec instance à la sainte Vierge qu'elle dai-

gnât
tend
vint
man
et fa
proc
» di
» Un
» son
» rah
il éto
et la
Ne
tion
dont
besoi
vent
saint
prote
saint
trées
vier.
quelo
ticuli
» qu
» néc
» je l
» sui

gnât conduire cette affaire. Il n'avoit pas attendu un quart d'heure, que l'officier de garde vint s'informer s'il y avoit quelqu'un qui demandât audience. Le catéchiste se présenta, et fut introduit sur le champ. Le prince s'approchant d'un air gai : « Bon courage, lui » dit-il, ce que vous demandez s'exécutera. » Une grande Reine vient de m'apparoltre en » songe, et n'a ordonné de vous être favo- » rable. » Le catéchiste proposa l'affaire dont il étoit chargé, il obtint aussitôt ce qu'il voulut, et la paix fut rendue aux chrétiens.

Nos néophytes ont pareillement une dévotion tendre et affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange gardien, leur patron, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Michel protecteur de notre mission, saint Pierre et saint Paul, saint Thomas l'Apôtre de ces contrées-là, saint Ignace et saint François-Xavier. C'est surtout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange gardien. « Avant » que de mettre en chemin, me disoit un » néophyte, j'y mets mon Ange gardien, et » je le suis en esprit, comme le jeune Tobie » suivoit l'ange Raphaël. » Il n'y a guère d'an-

nées que ces bons chrétiens ne ressentent les effets d'une protection particulière des Saints auxquels ils sont le plus dévoués, surtout de saint François-Xavier, qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de son zèle. Je finirai cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un *paria* chrétien d'avoir tué une vache, et cela, disoit-on, à dessein d'insulter les gentils, qui respectent ces sortes d'animaux; son procès fut bientôt fait, et il fut condamné à mort. Les soldats l'attachèrent avec des cordes à un arbre, les mains liées derrière le dos. Cependant l'exécution fut différée au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les soldats passèrent la nuit auprès de leur prisonnier, et s'endormirent. Ce néophyte passa ce temps-là en prière, et se souvenant que son patron, saint François-Xavier, avoit été guéri miraculeusement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, et que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'Apôtre des Indes, et il le pria de lui obtenir la même grâce. Sa prière fut exaucée; les cordes se brisèrent avec un tel bruit que les soldats se réveillèrent. Le néophyte pria de nouveau son saint patron de rendormir ses gardes; ce qui

arriva
l'occa
trouv
qui ve
ques

Le
Une f
s'étan
votion
Elle a
Quan
porté
lui co
l'inno
enfant
garde
de so
tua t
à leu
rent
qui é
remè
de le
corps
veme
s'adr
» dit
» fan

arriva au même instant. Alors profitant de l'occasion, il s'échappa doucement, et s'en alla trouver le missionnaire, auquel il raconta tout ce qui venoit de se passer, en lui montrant les marques des cordes encore empreintes sur sa chair.

Le second trait n'est pas moins surprenant. Une femme idolâtre du royaume de Tanjaour, s'étant convertie avec sa famille, eut une dévotion particulière à saint François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement. Quand elle le fit baptiser, elle voulut qu'il portât le nom du saint, dans l'espérance qu'il lui conserveroit la vie, et le maintiendrait dans l'innocence. Un an après son baptême, cet enfant qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfants de son âge. Le tonnerre tomba sur eux et les tua tous trois. On vint aussitôt en donner avis à leurs parents, et les mères désolées coururent chercher leurs enfants. Il y en avoit deux qui étoient idolâtres, et qui ne voyant point de remède à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfants. Celle dont je parle, prit le corps de son petit Xavier qui étoit sans mouvement et sans vie, et le porta à l'église. Là, s'adressant au saint apôtre. « Grand Saint, lui » dit-elle, n'êtes-vous pas le protecteur de ma » famille; n'avois-je pas assuré cent fois mes

» parents que je n'avois rien à craindre après
» avoir mis ma confiance en vous? Cependant
» je n'ai plus de fils. N'y aura-t-il donc point
» de différence entre ces mères idolâtres, qui
» ne connoissent point le vrai Dieu, et moi qui
» fais profession de le servir, et de vous être
» particulièrement dévouée? Consolez une mère
» accablée de douleur. Vous avez ressuscité
» tant de morts, ne pouvez-vous pas encore
» ressusciter mon fils? Rendez-moi ce cher en-
» fant que vous m'avez donné. » Elle parloit
encore, lorsque les femmes chrétiennes, qui
étoient présentes, crurent voir quelque mou-
vement dans le corps du petit Xavier; un mo-
ment après l'enfant ouvrit les yeux, et sa mère
l'embrassant, le trouva plein de vie.

Je crois, mon cher père, que vous ne désirez
plus rien de moi, et que vous avez maintenant
une connoissance exacte de ce qui se passe
dans cette mission. Je prie le Seigneur qu'il
vous fasse la grâce d'y exercer bientôt ce zèle
dont vous me paraissez rempli. Je suis avec
respect, en l'union de vos saints sacrifices, etc.

www

Puis
dont c
toile a
satisfai
j'ai tir
noissan

Le c
a envin
Lorsqu
grosse
comme
croix.
Tout à
parties
qui ne
aussitô
comme
la sépa

L E T T R E

Du P. Turpin , missionnaire.

A Pondichery, en l'année 1718.

PUISQUE vous souhaitez savoir la manière dont on apprête le coton , et dont on fait la toile aux Indes , il me sera fort aisé de vous satisfaire , parce qu'avant de vous répondre , j'ai tiré des ouvriers mêmes toutes les connoissances que j'ai cru nécessaires sur ce sujet.

Le coton naît aux Indes d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur. Lorsqu'il est grand , il jette un fruit vert de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir , il s'entrouvre en forme de croix. Alors le coton commence à paroître. Tout à fait mûr , ce fruit se divise en quatre parties égales , qui se séparent entièrement , et qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussitôt le coton mêlé avec la graine ; mais comme cette graine y est fortement attachée , on la sépare par le moyen d'une petite machine

assez ingénieuse, d'environ treize ou quatorze lignes de diamètre et de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux pièces de bois, qui sont de la hauteur d'une coudée, et de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes sont placés immédiatement l'un sur l'autre à une ligne ou une ligne et demie de distance, en sorte que les graines de coton ne puissent passer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'est que par le mouvement de la manivelle qui tient au cylindre d'en haut, ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire. Cela se fait par le moyen de deux pièces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle, et qui étant en forme de vis s'engrènent l'un dans l'autre. D'où il arrive que la manivelle faisant tourner le cylindre d'en haut dans un sens, le bout du même cylindre s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, est attiré et passe entre deux, en laissant tomber les graines qui y étoient embarrassées. Ces graines sont destinées à ensemercer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'a-

bore
fait
et o
long
cord
fréq
foue
On l
et fe
roue
sert
dépe
en a
mité
on n
en éc
chois
et ré
qui s
y a
bouil
la tr
plong
parat
mettr
Le
cette
l'eau

bord avec les doigts, à peu près comme on fait la charpie. Ensuite on l'étend sur une natte, et on achève de le carder avec un arbreson long qu'on met dessus, et dont on place la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment et fortement sur le coton, le fouettent, et le rendent fort rare et fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers, hommes et femmes, pour le filer, ce qui se fait avec un rouet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe. La beauté et la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileuses. Il y en a de fin et de grossier, et entre ces deux extrêmes, il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste, on ne lave point le fil; mais, après l'avoir mis en écheveau, on le donne au tissierand. Celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, et réserve le plus fin pour ourdir la toile : ce qui suppose que dans le fil de même espèce, il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réservé pour la trame, et lorsqu'il est bien chaud on le plonge dans l'eau froide : c'est là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare de cette manière. On le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de

veche en assez petite quantité. Ensuite on exprime l'eau, et on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, et enfin on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le dévide, ce qui se fait de cette manière. On plante en ligne droite dans une place bien nette de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, et à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire. Ensuite de jeunes enfans entrelacent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières, pour tenir le fil en sujétion, et pour le mieux préparer. Après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claie, et on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure, et l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre. C'est pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre par le bout des lattes, et les tisserands assis auprès revolent les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton superflu, ils tordent les fils rompus, et arrangent ceux qui n'étoient

pas en leur place. Ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail, on pense à donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre. Pour cela on arrache la clale, et on l'étend sur des chevalets posés d'espace en espace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *canje*. Ce *canje* n'est autre chose que l'eau du riz cuit, mais qui étant gardée depuis longtemps, est extrêmement aigre, et d'un selde très fort. On frotte ce fil de tous côtés avec le *canje*, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, et ensuite on exprime avec les doigts le *canje* qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés lorsqu'on a donné le *canje*. Cela se fait d'abord avec les doigts; mais ensuite bien mieux avec une espèce de vergette arrondie par le bas, dont les filaments s'insinuant entre les fils, les nettoient parfaitement, les unissent et en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps; après quoi on passe sur le fil une colle faite de riz cuit, et pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois la vergette. Enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état, et pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différents apprêts se doivent

donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté, pour y donner le même apprêt. Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie : car le canje resserre et réunit en même temps les filaments insensibles qui composent le fil ; et la colle venant par-dessus, les tient et les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps et plus de consistance pour être mis en œuvre. Enfin l'huile sert à adoucir le fil et à le rendre plus flexible. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, et on en fait les mousselines, les *salempouris*, et généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil et de la main du tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile est, à quelque différence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, et la manière de la faire est à peu près la même. La toile faite, il faut la blanchir, et lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi. On la met donc entre les mains du blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, et en ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente

de
ter
l'ai
de
gra
s'é
filt
de
et
pre
cet
et
dur
dét
dan
cha
qui
plie
de
trer
apr
toil
nou
tou
où
lui
filtr
la t

de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre et la laisse quelque temps à l'air. Ensuite il la tord, et la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante, se répand et se filtre dans la toile imbuë des sels les plus subtils de la fiente de vache, et par sa chaleur délaye et fait sortir les ordures de la toile. C'est là la première lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit, et le lendemain on la lave et on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche et légère, qui est tout à fait stérile, et qui sans doute est remplie de quantité de sels. On met de cette terre et de la chaux en égale quantité. On fait ensuite tremper et on frotte bien la toile dans cette eau, après quoi on en exprime l'eau, et on laisse la toile quelque temps étendue à l'air. On la tord de nouveau, et l'ayant mise comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laisse prendre la seconde lessive, qui, en se filtrant de nouveau dans toutes les parties de la toile avec le secours des sels dont elle est

imbue, achève de lui ôter la saleté qui lui restoit, et la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore assez blanche, on réitère cette seconde lessive, après quoi on la lave, et on la bat fortement dans l'eau claire, ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux *salempouris*, et à d'autres toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles, et après les avoir mis sur une planche bien polie, on les bat à grands coups de masse pour les unir davantage et leur donner le dernier lustre. Je suis, etc.

LETTRE

Du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jesus, au P. *** de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 19 avril 1719.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Je suis satisfait avec plaisir à ce que vous souhaitez de moi : je vous envoie une carte aussi

exacte qu'elle a pu se faire des états où se trouvent nos missions, connues depuis long-temps sous le nom de *Maduré*. On n'a eu jusqu'ici que des idées assez confuses de cette partie de l'Inde méridionale, située entre la côte de Coromandel et la côte de Malabar : comme il n'y a que nos missionnaires qui aient pénétré dans ces terres, où ils travaillent depuis plus de cent ans à la conversion des Indiens idolâtres, il n'y a qu'eux aussi qui puissent nous en donner des connoissances sûres.

Quelque mon principal dessein ait été d'abord de faire connoître les royaumes de *Maduré*, de *Tanjaour*, de *Gingi*, de *Maissour* et du *Carnate*, où nos missions sont établies, je ne laisserai pas de vous entretenir de toute l'Inde en-deçà du Gange, mais je ne le ferai qu'autant qu'il sera nécessaire pour mieux faire entendre la plupart des choses dont il est parlé dans les lettres de nos missionnaires, qu'on donne de temps en temps au public. J'y joindrai des observations qui ont été faites avec exactitude, et qui pourront servir à perfectionner cette partie de la géographie qui concerne les Indes.

Tous les géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties : la première, qui est en-deçà du Gange ; la

deuxième, au-delà du même fleuve. Celle-là se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus et du Gange, et entre différentes mers qui en font une péninsule. Elle est bornée du côté de l'ouest par l'Indus et par la mer occidentale des Indes; du côté de l'orient par le Gange et par les côtes d'Orisa et de Coromandel; du côté du sud par le cap Comorin et par la mer méridionale des Indes; et enfin du côté du nord par les montagnes d'Ima, qui sont une suite du mont Caucase.

Les anciens géographes ont représenté cette partie de l'Inde sous la figure d'une losange, dont les côtés étoient égaux et les angles inégaux. Suivant cette description, qui est assez imparfaite, les côtés égaux sont d'une part, les rives du Gange et de l'Indus jusqu'à leur embouchure et les côtés de la mer occidentale des Indes, depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'au cap Comorin; et, de l'autre part, les côtes d'Orisa et de Coromandel jusqu'au même cap. Les deux angles du sud au nord sont le cap Comorin et la fameuse montagne d'Ima: les deux autres de l'orient à l'occident sont les deux embouchures de l'Indus et du Gange.

Les Indes orientales, telles que je viens de les décrire, sont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes des Gates, qui s'é-

tendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au cap Comorin et se terminent au mont Ima, que Ptolomée appelle *Imao*. Quelques nouveaux géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'appellent, et qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres. Ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens géographes, ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui étoient au-delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale; et parce que Delhi a été long-temps le séjour des souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus et le Gange.

Les Indiens prétendent que les diverses royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste empire, et que le souverain de cet empire avoit sous lui plusieurs autres princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet empereur étoit absolu, et avoit dans sa dépendance cinquante petits royaumes. Tous ces rois ne pouvoient se maintenir dans la possession pai-

sible de leurs états, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du roi des rois; c'est ainsi qu'ils appellent cet empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, et qui dans la suite fut nommé empereur de Bisnagar.

De tous ces royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés; on connoît maintenant les autres sous des noms très différents de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659. C'est du débris de son empire que se sont formés tant de divers états, et surtout celui du Mogol, qui n'a pas pourtant subjugué encore les terres les plus méridionales.

Un des premiers royaumes qui se sépara de l'ancien empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye situé à l'embouchure de l'Indus. Il fut gouverné quelque temps par des princes particuliers dont l'autorité étoit absolue; mais il est entré depuis sous la domination du Mogol. Une partie considérable du royaume de Décan reconnoissoit encore l'empereur de Bisnagar, lorsque les Portugais arrivèrent aux Indes. Le gouverneur qui commandoit dans Goa lorsqu'il fut pris par Albuquerque, étoit un officier qui avoit secoué le

joué des anciens rois de Bismagar; c'est ce qui paroît par des lames de cuivre trouvées à Goa, qui font foi qu'un de ces empereurs avoit accordé certains privilèges à quelques temples des environs de la ville. Pour ce qui est des rois de Malabar, il y avoit encore plus longtemps qu'ils s'étoient affranchis de la domination des empereurs Indiens.

Ainsi les états de l'empereur de Bismagar s'étendoient encore, il n'y a pas deux cents ans, depuis Orixá jusqu'au cap Comorin. Il possédoit toutes les terres qui sont sur la côte de Coromandel, et plusieurs places maritimes sur la côte occidentale des Indes. Les Patanes venus du nord le dépouillèrent d'une partie de ses états; une autre partie lui fut enlevée par les Mogols qui avançaient toujours vers les parties méridionales. Mais voici ce qui contribua plus que tout le reste à la destruction de cet empire. Le dernier empereur de Bismagar avoit confié le commandement de ses armées à quatre généraux qui faisoient profession du mahométisme : chacun d'eux commandoit un corps de troupes considérable dont ils se servirent pour envahir les états de ce malheureux prince. Le plus puissant de ces généraux demeura à Golconde, et y fonda le royaume de ce nom; le second fixa sa demeure à Visapour,

et se fit nommer roi de Décan. Les deux autres levèrent pareillement l'étendard de la révolte, et se rendirent maîtres de deux places importantes. Depuis ce temps-là, le Mogol a tout englouti. A la vérité, les princes de la partie méridionale n'ont pas encore été tout à fait subjugués; mais le *Nabab* (gouverneur général d'une province) les inquiète de temps en temps, et exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer; de sorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination mogole.

On ne peut dire certainement en quel endroit le fleuve Indus prend sa source; c'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens; d'autres la mettent beaucoup plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le midi comme le Gange, avec cette différence que le Gange va un peu vers l'orient, et que l'Indus au contraire se détourne vers l'occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand et le plus fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste. C'est, disent-ils, un de leurs dieux qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima: c'est de là que tra-

versant divers états, et dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs villes célèbres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est Caohi; puis il passe dans le royaume de Bengale, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures.

A entendre les Indiens, le Gange est une rivière sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance. C'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, et les envoient jeter dans ce fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux pénitents indiens, qu'on appelle *pandarons*. Ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de sept à huit pieds, et mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, et vendent bien cher une eau si salutaire. Ils

prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre.

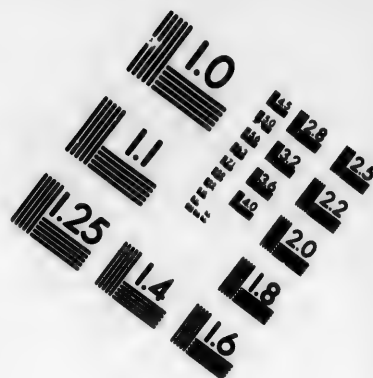
Telle est l'opinion que les Indiens idolâtres ont du Gange. Ceux qui ont navigué sur ce grand fleuve, conviennent qu'ils n'ont jamais vu ni en Europe ni en Asie de rivière qui lui soit comparable. Vers son embouchure, on découvre une petite ville nommée *Balassar*. Presque tous les négociants européens y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est là aussi que se trouvent les pilotes côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer dans le fleuve, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure très dangereuse. Les Européens ont pareillement leurs factoreries sur les bords du fleuve. Celle des Français est à Chandernagor, celle des Portugais à Ouguelly; les Anglais et les Danois en ont aussi dans le voisinage.

On me demandera peut-être d'où a pu venir aux Indiens cette haute idée qu'ils ont du Gange. A cela je réponds que les idolâtres, dans presque tous les pays, ont regardé les grandes rivières comme des divinités, ou du moins comme la demeure de quelque dieu ou de quelque déesse. Outre le Gange, il y a encore cinq ou six autres rivières qui sont en

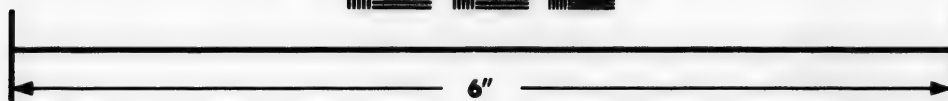
réputation aux Indes, entre autres le Caveri, qui passe à Trichirapalia auprès de la célèbre pagode de Chirangam. De plus, il est certain, comme je l'ai déjà fait voir dans une lettre adressée à M. l'ancien évêque d'Avranches, que les Indiens ont ouï parler du paradis terrestre, des fleuves qui l'arrosaient, et de l'arbre de vie, et il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du paradis terrestre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs pères, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables; par exemple, que le Gange traverse un jardin délicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, et leur donnent un siècle de vie; en sorte que celui qui à la fin de chaque siècle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assurer une vie sans fin. Ils ajoutent comme une chose certaine qu'on en a vu qui ont vécu jusqu'à trois cents ans, parce que, disent-ils, ils avoient trouvé un de ces fruits à la fin de chaque centaine d'années; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du quatrième siècle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit ces deux célèbres fleuves, il faut maintenant parcourir les principales





Resolution test chart showing patterns of vertical and horizontal lines with numerical values ranging from 1.0 to 2.5.



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.5 2.8 2.5
3.2 2.2
2.0
8

10
m

villes qui sont sur les deux côtes de l'Inde. Je commence par celle qui règne depuis Bengale jusqu'au cap Comorin, et qui est à l'orient, elle s'appelle en général la *côte de Coromandel*; mais elle ne laisse pas d'avoir d'autres noms, par rapport aux divers royaumes qu'elle borne : on l'appelle la *côte d'Oriss*, lorsqu'elle termine le petit royaume de ce nom, qui est au midi de l'embouchure du Gange : on l'appelle aussi la *côte de la Pécherie* dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos missionnaires, il est plus aisé de connaître la longitude des autres villes de la côte, qui va en plusieurs endroits presque nord et sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'est.

Pondichery appartient aux Français, et c'est le plus bel établissement qu'ils aient aux Indes. On y voit une forteresse régulière, et où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense : elle est toujours bien fournie de munitions de guerre et de bouche : la ville est grande, les rues tirées au cordeau : les maisons des Européens sont bâties de briques; celles des Indiens ne sont que de terre

end
des
que
d'ar
trav
en l
ven
y o
A
pren
la d
Pari
heur
viro
dans
la lo
nute
tuda
nute
qui
qui
sont
éloig
lieue
Po
il s'e
dérab
premi

endante de chaux : mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les tisserands travaillent ces toiles de coton si fort estimées en Europe. Les pères Capucins y ont un couvent, les Jésuites et MM. des missions étrangères y ont aussi chacun une maison et une église.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris et celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés ; et par conséquent, comme dans les hypothèses de l'observatoire de Paris, la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery est de 100 degrés 30 minutes. Par là, on peut voir l'erreur énorme qui s'étoit glissée dans les cartes de géographie qui ont eu le plus de cours en Europe, comme sont celles de MM. Samson et Duval, où on éloignoit cette côte de plus de quatre cents lieues qu'elle n'est effectivement.

Pour ce qui est de la latitude de Pondichery, il s'est trouvé qu'elle étoit un peu plus considérable que celle qui avoit été fixée dans les premières observations, où l'on n'avoit re-

marqué par la distance du zenith à l'équateur, que 11 degrés 56 minutes 28 secondes. Peut-être y a-t-il de l'erreur dans les chiffres.

En allant à Pondichéry vers le nord, et suivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomas on l'appelle aussi *Mélapour*, ou, pour parler avec les Indiens, *Melakouram*, c'est-à-dire, *la ville des Paons*, parce que les princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un paon pour armes, et le faisoient peindre sur leurs étendards. C'est apparemment à l'imitation des empereurs de Bispagar, que les empereurs Mogols ont fait placer un paon si beau, et si riche sur le ciel de leur trône. Le fond du ciel, dit un de nos voyageurs, qui assure l'avoir vu, est tout couvert de perles et de diamants, et est entouré d'une frange de perles. Au-dessus du ciel, fait en forme de voûte, se voit un paon dont la queue relevée est de saffran, et d'autres pierres de couleur; le corps est d'or émaillé, semé de pierreries; enfin, on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire, de cinquante carats.

Les observations du P. Richard portent que la latitude de Saint-Thomas est de 13 degrés 10 minutes. Saint-Thomas étoit, il n'y a pas quarante ans, une des plus belles villes et des

moins fertiles qui furent aux Indes allés ap-
partenir aux Portugais; mais, comme ils en
voyoient de peu à peu par les Hollan-
dois de leurs principaux états, ils prirent le
parti d'abandonner cette place au roi de Colo-
conde. M. de la Haye, envoyé aux Indes avec
une flotte de dix vaisseaux de guerre, dont
avait des raisons pour l'attaquer, il fit un des-
cente, et l'emporta en peu d'heures, au grand
détournement des Indes; il le conserva pen-
dant deux ans, et les Français en eurent en-
core enjonné lui les Indes, s'il lui fut venu
du secours d'Europe. Mais, comme les
Le roi de Coloconde craignit de voir que les
Français ne songeant à reprendre ce poste, y
c'est pourquoi il se détermina à démanteler la
fortification et la ville. C'est de ces débris qu'il
a été de et augmenté la ville de Madras. Ce
pendant le royaume de Coloconde, et il est aujourd'hui de entre de
Saint-Thomé. Les Portugais ne l'ont pas
d'y avoir un beau quartier, et l'on voit de
maisons assez agréables et des rues fort larges.
Cette partie, où ils s'étoient retirés, étoit en-
vironnée de murailles, et il y avoit déjà
commencé quelques petits bâtimens.
A un lieu au nord de Saint-Thomé, on
trouve Madagatou, que les Indes appe-

lent *Gennappatenam*. Il seroit inutile de marquer sa longitude et sa latitude; ce que j'ai dit en parlant de Pondichery, suffit pour faire connoître la longitude et la latitude des autres villes de la côte, pourvu qu'on en sache la distance nord et sud.

Madras est une fort belle ville qui appartient aux Anglais: elle est ceinte de murailles: il y a un fort carré, mais sans ouvrages extérieurs, qu'on appelle le fort Saint-Georges. On voit une seconde ville habitée par les Arméniens et les marchands des nations étrangères, et ensuite une troisième, où résident les Indiens, beaucoup plus grande que la première, et qui en est comme le faubourg. On compte dans les trois villes près de cent mille âmes. Les Anglais, à ce qu'on dit, y tirent de droits plus de soixante mille pagodes, qui font trente mille pistoles. Nos missionnaires, qui ont été quelquefois obligés d'aller à Madras, se louent infiniment de la politesse des Anglais. Je leur dois ce témoignage de notre reconnoissance, et je me fais un plaisir d'avoir cette occasion de la rendre publique.

A sept lieues au nord de Madras, les Hollandais ont une forteresse qu'on appelle *Paleacatte*. C'étoit autrefois le principal comptoir qu'ils eussent sur la côte de Coromandel,

et ils ont eu assez de peine à s'y établir.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du nord, sont *Massulipatan* et *Jagrenat*. *Massulipatan* appartenoit anciennement au roi de *Goleonde*; il est maintenant sous la puissance du *Mogol*. Cette ville est éloignée de *Goleonde* d'environ quatre-vingt lieues. On y respire un très mauvais air. Je trouve dans mes mémoires que sa latitude est de 16 degrés 30 minutes. Les principales nations de l'Europe qui trafiquent aux Indes, y ont des comptoirs. Les toiles peintes qu'on y travaille sont les plus estimées de toutes celles qui se fabriquent aux Indes. On y voit un pont de bois, le plus long, je crois, qui soit au monde: il est utile dans les grandes marées, où la mer couvre beaucoup de terrain. On compte plus de cent lieues de chemin par terre, de *Madras* à *Massulipatan*; mais il est vrai qu'il y a plusieurs détours à prendre.

Jagrenat est célèbre par sa pagode. Nos voyageurs, et surtout M. *Tavernier*, en disent des merveilles: ils prétendent qu'il y a dans ce temple une idole dont les yeux sont formés de deux gros diamants; qu'il lui en pend un autre sur l'estomac, que ses bracelets sont de perles et de rubis, et que les revenus de cette pagode sont si considérables, qu'ils peuvent nourrir

qu'il n'y a que vingt mille pèlerins. Il ne paroît apparemment que du temps qu'on célèbre des fêtes en l'honneur de l'idole. Les autres choses qu'on en rapporte ne paroissent aucun intérêt. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette pagode est peu connue dans les parties méridionales de l'Inde, et je ne sache pas en avoir jamais entendu parler qu'à un seul Indien; au lieu qu'on vante fort celle de Cauch, que je crois être la même chose que Sonaï, ainsi que je l'expliquerai dans la suite. C'est, sans contredit, le temple des faux dieux le plus célèbre qui soit aux Indes. Mes mémoires rapportent cet endroit où est situé le temple de Jagouat, à la latitude de 19 degrés 50 minutes. Si cela est, il ne doit être guère éloigné de Balassor, qu'on dit être au 10° de latitude.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour suivre la côte jusqu'au cap Comorin; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au sud, on arrive à Portonovo. Les Anglais et les Hollandais y ont quelques maisons, et les Portugais y sont en très grand nombre. On y voit une assez belle église, où s'assemblient les chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo, on trouve Condolour, que les Indiens nomment

Courveloar. C'est une ville assez considérable que les Anglois ont achetée à bon compte avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit *Tranquebar*, appelé par les Indiens *Tananganbore*, c'est-à-dire, la ville des ondes de la mer. Cette ville, éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichéry, appartient aux Danois. Les rues en sont droites. Il y a de belles maisons, et la forteresse dont la forme est quadrangulaire, paroît très agréable quand on la voit du côté de la mer. Quand les Européens y abordent, le gouverneur envoie de beaux chevaux, et des soldats pour les recevoir à la descente, et on les conduit avec toutes les marques d'honneur à la forteresse, où une partie de la garnison se trouve sous les armes. Les Portugais y sont établis en assez grand nombre. Il se présente une occasion où ils ne contribuèrent pas peu à conserver la forteresse aux Danois, qui n'étoient pas en état de la défendre. Le roi de Tanjaour assiégea cette place, il y a quelques années, mais en vain; il fut contraint de lever le siège.

A une demi-journée de Tranquebar, sur le chemin de Pertonovo, se voit *Caveripattavam*, que les Européens nomment *Caveripattam*. C'étoit autrefois une grande ville, et fort cé-

libre parmi les Indiens; aujourd'hui elle est presque entièrement ruinée. L'air y est fort bon, et les Français y ont un établissement. Nagapattam se trouve en sortant de Tranquebar du côté de midi, et à 11 degrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattanam*, c'est-à-dire, la ville des serpents. C'étoit autrefois un des plus beaux établissements que les Portugais eussent sur la côte de Coromandel; et comme ils possédoient la côte de la Pêcherie et l'île de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord. On y voyoit plusieurs belles églises et un collège appartenant aux Jésuites. Les Hollandais s'en sont emparés avec le secours du roi de Tanjaour, qu'ils engagèrent à trahir les Portugais. On y a bâti une forteresse; les chrétiens y ont une église desservie par un religieux de saint François.

En marchant toujours vers le sud, à dix lieues environ de Negapattam, on trouve le cap de Cagliamera. Là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la Pêcherie. C'est là aussi que la côte de Coromandel, qui étoit nord et sud, prend un nouveau rhumb de vent. Elle va d'abord droit à l'ouest, et puis elle se détourne peu à peu vers le sud jusqu'au cap Comorin. Là commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plu-

deux voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar. Il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables, l'île d'Outiar, où est Ramanancor, et Tutucurin. On peut y joindre aussi Manapar. Je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde : c'est un pont qui a environ un quart de lieue, et qui joint à la terre ferme l'île où est Ramanancor. Ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres : ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit. Ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont séparées pour donner la liberté à l'eau de couler. Les pierres sont énormes à l'endroit des courants; j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diamètre, d'autres en ont beaucoup davantage. On voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix, et aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art : car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces masses énormes, moins encore comment on auroit pu les transporter. Mais si c'est un ouvrage de la na-

ture, il faut avouer que c'est un des plus antiques présents qu'on ait jamais vus. Les idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les dieux, quand ils allèrent attaquer la capitale de l'île de Ceylan. Le prince de Marava avoit accoutumé de se retirer dans l'île de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les rois de Maduré. Il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers, qui sont comme autant de plate-formes, et il y faisoit passer ses éléphants, son canon et son armée. J'aurai occasion dans la suite de parler de Ramanancor, quand j'aurai expliqué que c'est que Cachi; les deux pagodes de ces bourgades étant, au rapport des Indiens, les lieux les plus saints qui soient au monde.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique ville qui soit à la côte de la Pêcherie; le reste n'étant que de grosses bourgades ou des villages. De loin, on la prendroit pour une ville ornée de magnifiques maisons; mais quoiqu'elle soit fort peuplée, on trouve en y arrivant, qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandais, à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresse. La hauteur du pôle à Tutucurin est, selon les observations du P. Noël, de 8 degrés 52 minutes.

Après Tutucurin, Manapar est l'endroit de

cette côte le plus remarquable. Les chrétiens y avoient autrefois une belle église; mais elle fut convertie en magasin par les Hollandais; et on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8 degrés 27 minutes. Pour ce qui est de la longitude, elle est assez régulièrement marquée à 98 degrés 45 minutes.

Je dirai ici en passant que j'ai souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des rhumbs de vent: il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rhumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du nord, ou bien d'un autre rhumb de vent où nous devions aller; à peine avois-je fait quatre pas qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier Manar, cette île si célèbre par le grand nombre d'idolâtres que saint Xavier convertit à la foi, du nombre desquels étoit le propre fils du roi de Jafanapatam, qui furent tous égorgés par les ordres de ce prince inhumain en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir. Je ne puis retenir mes larmes en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de martyrs. Il

n'est pas vrai que Manar appartienne au roi de Maduré, comme le disent quelques relations. Les Portugais la possédaient il y a plus de cent ans, et ce n'est que depuis l'année 1656 qu'ils furent contraints de l'abandonner, quand les Hollandais se furent emparés de Ceylan. C'étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'île de Manar n'est séparée de l'île de Ceylan que par un petit canal qui n'est en quelques endroits que de trente à quarante pieds. Il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portugais y avoient trois ou quatre églises, dont l'une étoit dédiée à saint Jean. C'est dans les fondements d'une de ces églises, qu'ils trouvèrent une médaille de l'empereur Claude : il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y être portée.

Quoique j'aie été à Ceylan, je n'y ai pas demeuré assez de temps pour y voir les merveilles qu'on en raconte. Le roi de Portugal en demanda un jour des nouvelles à un de ses officiers qui revenoit des Indes. Celui-ci lui répondit que c'étoit une île dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de canelle et les forêts d'ébène, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes

pleines de cristal : en un mot , le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis terrestre. Cette description est sans doute exagérée ; néanmoins on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle île qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Larka*, et tous les idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs dieux. Le fameux Râmen, qui est une des principales divinités indiennes, y a demeuré à ce qu'ils prétendent. Les Pégouans assurent qu'Anouman, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné Vistnou métamorphosé en Râmen. Les Siamois disent que leur dieu Samonocodon a un de ses pieds marqué dans l'île. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales idoles est venue de Ceylan. Cette île a environ deux cents lieues de tour ; elle est arrosée de quantité de belles rivières, et les moissons y sont abondantes. La religion chrétienne y florissoit, surtout à Jafanapatan, avant que les Hollandais s'en fussent rendus les maîtres : il y a encore d'excellents missionnaires qui se sont retirés à Candé et dans les autres provinces intérieures de l'île. Le roi de Candé est fort gêné dans son commerce, et toutes les raretés de son île lui sont assez inutiles, parce que n'ayant aucun port, il ne peut vendre par

lui-même sa sanelle et ses éléphants, qui sont les plus beaux et les plus généreux de toute l'Asie.

Entre Manapar et Tutucurin se trouve une grande bourgade appelée *Pumicael*, et nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le P. Antoine Criminel fut le premier de notre Compagnie qui reçut la couronne du martyr, lorsqu'il cultivoit la chrétienté de la côte de la Pêcherie. Il expira noyé dans son sang sur la porte de son église, et aux pieds des mêmes autels où il venoit de sacrifier l'agneau sans tache. La latitude de *Pumicael* est de 8 degrés 38 minutes.

Il est temps de venir à la côte de Malabar ; mais comme elle est assez connue, je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le P. Noel y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer.

A Tangapatam, la distance du zenith à l'équateur est de huit degrés 19 minutes ; cet endroit est éloigné du cap Comorin de huit lieues et demie portugaises. Coilan, qui est une ville plus élevée, a de hauteur du pôle 8 degrés 48 minutes. Tanor, capitale d'une principauté de même nom, a 11 degrés 4 minutes. Calcut, ville autrefois très célèbre, a 11 degrés 17 minutes. Cananor a 11 degrés 58 minutes.

Depuis le cap Comorin jusqu'à Cochin et au-delà, les deux états les plus considérables sont ceux de Travancor et de Zamorin. Le premier étoit, il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une reine qui se gouvernoit entièrement au gré de ses ministres. C'est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce royaume. C'est une ville fort peuplée, située au pied des montagnes, à quatre lieues environ du cap Comorin. On y a bâti une église en l'honneur de saint François-Xavier, au même endroit où les habitants voulurent le brûler vif dans sa cabane. Ils y mirent le feu lorsqu'il récitoit son bréviaire : le Saint vit tranquillement voler la flamme, et continua sa prière sans s'émouvoir. Après que la cabane eut été réduite en cendres, il parut sain et sauf, sans avoir reçu aucune atteinte du feu. C'est un miracle que l'on fait dans le pays par tradition, et dont il n'est point fait mention dans les différentes vies qui ont été publiées de cet apôtre. Les grâces singulières que Dieu accorde à ceux qui visitent cette église, y attirent un grand concours de peuples.

Pour ce qui est des états de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très célèbre, et c'est là que les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vinrent aux Indes.

C'est aujourd'hui très peu de chose, et à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qui en ont été faites. La mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumières de la foi chez les nations idolâtres. Elle est maintenant sous la puissance des Hollandais, qui l'ont ruinée en partie, et ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue, d'un côté par la mer, et de l'autre par une grande rivière. Les maisons y sont belles, et les rues plus larges que dans les autres villes de la côte. Le P. Noël y trouva la hauteur du pôle de 9 degrés 58 minutes.

Goa, par où je finis, est éloigné de Cochin de plus de cent lieues. Quand on y aborde par mer, on trouve à l'embouchure du fleuve Mendoua deux forts construits au pied des montagnes et bien garnis de canons, qui en défendent l'entrée. Cette entrée est fort étroite, parce que les montagnes qui sont de chaque côté se rapprochent en cet endroit. Il y a depuis Goa et les terres des environs jusqu'à l'embouchure, plus de quatre cents pièces de

cand
Ceu
plus
vers
sque
grée
qui
étoi
on l
l'Eu
il y
enc
roi
fice
et n
qui
bon
cule
plus
n'as
mir
voi
Bia
pas
vau
gite
C
ville

canon. Le fleuve est large, beau et majestueux. Ceux qui y ont navigué disent que c'est un des plus agréables spectacles qui soit dans l'univers. On voit de tous côtés de très-jolies maisons, des jardins qui réunissent l'utile à l'agréable, des bois de palmiers plantés à la ligne, qui forment des allées à portée de vue. La ville étoit autrefois comparable et même supérieure en beaucoup de choses aux plus belles villes de l'Europe : mais elle n'est plus ce qu'elle étoit il y a soixante ans. Il ne laisse pas d'y avoir encore de superbes édifices : le palais du vice-roi et celui de l'inquisiteur sont d'une magnificence achevée. Il y a plusieurs belles églises, et notre compagnie y a cinq maisons. Mais ce qui la rendra à jamais recommandable, c'est le bonheur qu'elle a de posséder le corps miraculeux de saint François-Xavier. L'air n'y est plus si bon, et n'est peut-être ce qui fait qu'elle n'est plus si peuplée. En récompense, il est admirable à la campagne et dans les lieux circonvoisins. C'étoit pour les anciens empereurs de Bispagar une contrée délicieuse, où ils venoient passer plusieurs mois de l'année. Goa a d'élévation du pôle 15 degrés 31 minutes ; sa longitude est de 93 degrés 55 minutes.

Comme les Indiens vantent extrêmement la ville de Cachi, qui est vers le nord, et Bama-

naneor qui est vers le sud, et que ce sont là les deux pôles de leur géographie, je ne puis me dispenser d'en parler. Il n'est pas aisé de dire ce que c'est que Cachi, non plus que l'endroit où il se trouve. Je rapporterai simplement quelques conjectures qui me persuadent que Cachi n'est autre chose que la ville de Banare, située sur le Gange. Les voici.

Les pèlerins de Cachi disent qu'en partant de Ramanancor, Golconde se trouve à la moitié du chemin. Or, si Ramanancor est à 9 degrés 10 minutes, et que Banare soit à 26 degrés 30 minutes, comme le marquent nos voyageurs, il s'ensuit que Golconde, qui est, comme on l'assure, à 17 degrés, est presque au milieu de la route qu'on doit tenir. D'ailleurs, les Indiens m'ont assuré que quelques Brames appellent Cachi du nom de *Vana-Raja*, comme qui diroit le désert Royal, ou plutôt le Roi des déserts : parce que, disent les Indiens, c'est dans un désert aux environs de Cachi, que les plus célèbres ermites se sont retirés pour faire pénitence. Or, comme le changement de l'*V* au *B* est facile, je ne doute presque pas que par *Vana-Raja*, ils n'entendent la ville de Banare. Cela paroît encore par les deux routes que tiennent les pèlerins pour se rendre à Cachi. Ceux qui vont par Golconde, disent qu'au

sortir de Bagnagar, il faut prendre tant soit peu à l'est, et que par là ils se rendent droit à leur terme. Les autres qui vont par Agra, afin de visiter Matura, qui se trouve sur cette route, et qui est une autre pagode fameuse par la naissance de *Krichnen*, assurent pareillement qu'on quitte le Gemma à main gauche, et qu'on marche presque toujours vers l'orient; or, il est certain qu'il n'y a de lieu considérable que Banare, auquel aboutissent ces deux routes.

Autre conjecture. Cachi est parmi les Indiens ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs: c'est, disent-ils, la plus fameuse université du monde, c'est là qu'on enseigne toutes les sciences; et quoique maintenant il y ait peu d'étudiants, il y a néanmoins plusieurs docteurs qui ont chacun un certain nombre de disciples. Ils s'assemblent sous de grands arbres ou dans de beaux jardins. Rien ne convient mieux à Banare. Un de nos plus célèbres voyageurs assure qu'il y a auprès de la pagode un collège qui a été bâti aux frais du plus puissant Raja de l'empire mogol, afin d'y élever la jeune noblesse. Il ajoute que deux enfants de ce prince y étoient actuellement sous la conduite des Brame, et qu'ils apprenoient à lire et à écrire dans une langue bien différente de celle du peuple. Cette langue est sans doute le *samouseradam*, qu'on

parle vers le nord, ou le *Grundam*, qui est en usage dans l'Inde méridionale.

Mais, dira-t-on, pourquoi tant s'embarasser de Cachi? C'est que les idolâtres en parlent sans cesse et en des termes les plus magnifiques. C'est, selon eux, un lieu sacré et divin, c'est le séjour de leurs divinités. Ramon et les plus célèbres ermites ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent Cachi. Quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés; il va droit au ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, est, par cette seule raison, infiniment respectable; n'eût-il aucun mérite d'ailleurs, c'en est un grand d'avoir été à Cachi. Enfin, ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles pour représenter dignement la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de Batnare, que je croiois être le Cachi des Indiens, je n'en puis dire que ce que j'en ai appris des Européens qui y ont voyagé. C'est, à ce qu'ils assurent, la ville la mieux bâtie des Indes; presque toutes les maisons sont de pierres de taille ou de briques; on y voit de très beaux caravanserais; les rues y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la ville; la situation en est belle; le pays d'alentour, fertile et délicieux.

Depuis la porte du temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierres interrompues de temps en temps par des plate-formes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent de la pagode de Cachi: ce qui me confirme dans mes conjectures.

Je parlerai avec plus de certitude de Ramancor, que les Indiens appellent *Rameissou-ram*; parce que, dans le premier voyage que j'ai fait à la côte de la Pêcherie, je demeurai dix jours dans l'île où est cette pagode. Cette île a huit à neuf lieues de circuit. Quoiqu'elle soit très sablonneuse, on y voit pourtant de beaux arbres. Il n'y a que quelques villages. La Pagode est vers la partie méridionale. Je n'y ai point vu ces trois cents colonnes de marbre dont parle une relation imprimée. La pagode m'a paru moins belle et plus petite que plusieurs autres qui sont dans les terres. Je crois qu'elle n'est si fort estimée qu'à cause du bain qu'on prend dans la mer; car les idolâtres sont persuadés que ce bain efface entièrement les péchés, surtout si on le prend au temps des éclipses du soleil et de la lune. J'eus alors la consolation d'apprendre que dans un lieu où l'on rend tant d'honneur au démon, Dieu s'étoit choisi de fidèles adorateurs. La Providence me conduisit dans un petit village

où je trouvai une chapelle bâtie par les chrétiens qui s'y étoient retirés, et j'y baptisai plusieurs de leurs enfants.

Avant que de pénétrer dans l'Inde méridionale, je dirai encore un mot de Golconde et de Visapour, deux villes dont il est à propos de donner la connoissance, parce que nos missionnaires ont souvent occasion d'en parler.

Golconde n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar*, et dans la suite le nom de *Golconde* lui est resté. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : elle est bien située, et les rues en sont belles. La rivière qui y passe et qui va se jeter dans la mer de Masulipatan, est large, et roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont-neuf de Paris : le palais du roi est magnifique. Depuis que cette ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant. Aurangzeb la pilla entièrement avant que de prendre la forteresse. C'est dans le royaume de Golconde que se trouve la fameuse mine de diamants.

Visapour, capitale du royaume de Décan, est une autre grande ville située sur le fleuve Mandoua. Le palais du roi est vaste ; il est en-

touré de fossés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles, qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le roi, que les Portugais appellent l'*Idolou*, avoit trois bons ports sur la côte qui règne depuis Goa jusqu'à Surate. Le principal est Rajapour, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandais ont fait graver avec beaucoup de soin. Ce royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires que Visapour est à 17 degrés 30 minutes d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les royaumes de Maduré, de Maïssour, de Tanjaour, de Gingi et de Carnate, où sont établies les missions de notre Compagnie, et parcourons ces petits états l'un après l'autre.

Je commence par le royaume de Maduré. Il est borné à l'orient par les états du roi de Tanjaour; au midi par la mer méridionale des Indes; à l'occident par les états des princes de Malabar; au nord par les terres de Maïssour et par celles qui appartiennent au gouverneur de Gingi. Ce royaume est aussi grand que le Portugal. Son revenu est d'environ huit millions. On y compte soixante-dix *pallacarcates*:

ce sont des gouverneurs absolus dans leurs petits états, et qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le roi leur impose. Ce prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie, et cinq mille de cavalerie. Il a près de cent éléphants, qui lui sont d'un grand secours pour la guerre.

Maduré, capitale du royaume, est environnée d'une double muraille; chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours carrées avec des parapets, et garnie d'un bon nombre de canons. La forteresse, dont la forme est carrée, est entourée d'un fossé large et profond, avec une escarpe et contrescarpe très fortes. Il n'y a point de chemin couvert à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues qui répondent aux quatre côtés de la forteresse. On en peut faire le tour en moins de deux heures. Les maisons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne qui est belle et fertile.

L'intérieur de la forteresse se divise en quatre parties : celles qui sont à l'orient et au midi contiennent le palais du roi. C'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de galeries, de colonnades, et de plusieurs maisons semées çà et là. Quand on y a une fois pénétré, il n'est pas aisé d'en trouver l'issue.

Le
sé
eu
a l
pal
ren
noi
se
vin
vail
où
por
que
fort
Ces
leri
rell
assu
par
sieu
lés
I
tem
ado
plus
ces
tiné
fête

Lorsque les rois de Maduré y faisoient leur séjour, on n'y trouvoit que des femmes et des eunuques. Le fameux Tronmoulanaïken, qui a le plus contribué aux embellissements de ce palais, y tenoit plusieurs milliers de femmes renfermées. Les salles publiques où l'on donnoit audience étoient magnifiques. A l'entrée, se trouvoit une grande galerie soutenue par vingt grosses colonnes de marbre noir bien travaillées. De là on passoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre parties du monde. Chaque corps de logis avoit au milieu un dôme fort élevé, et chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre dômes étoient réunis par huit galeries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessein de ce palais, à ce que m'a assuré un ancien missionnaire, a été dressé par un Européen. On y voit effectivement plusieurs ornements d'architecture d'Europe, mêlés avec l'architecture indienne.

Dans la seconde partie de la forteresse est le temple de Chokanaden; c'est l'idole qu'on adore au Maduré. A l'orient de la pagode sont plusieurs beaux portiques. Au nord d'un de ces portiques se voit un char magnifique, destiné à porter l'idole en triomphe le jour de sa fête. La pagode est environnée d'une triple mu-

raille, et entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres, très unies et bien sablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée des quatre principales portes de la pagode. Les Brames prétendent qu'elles ont coûté des sommes immenses. Texeira rapporte qu'il y a à Maduré des tours dorées : pour moi je n'y en ai point vu de cette espèce. Le reste de l'espace intérieur de la forteresse est partagé en plusieurs rues, en des étangs, et en des places publiques. La rivière qui arrose Maduré seroit belle, si on ne la faisoit couler dans de grands étangs qui la tarissent ; elle dégénère enfin en ruisseau.

Au-dessous de la ville on a construit un canal qui va du nord au sud, et qui se jette dans cinq beaux étangs à l'ouest. Il sort de ces étangs d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés lorsqu'on le souhaite.

A l'orient de la forteresse sont trois autres chars de triomphe, qui sont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes : je n'en suis pas surpris ; c'est une machine énorme, où l'on fait monter jusqu'à quatre cents personnes dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, et chaque étage a plusieurs

galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pièces de soie de diverses couleurs, de banderolles, d'étendards, de parasols, de festons de fleurs qui représentent différentes figures, et que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois, et de plusieurs autres instruments, et il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresse. Tels sont les honneurs que cette aveugle gentilité rend au démon.

Du côté du nord, au-dessus de la forteresse, dans la rue qui va est et ouest, étoient autrefois les églises des chrétiens; l'une qui avoit été fondée par le P. de Nobilibus, et l'autre plus ancienne, dédiée à Notre-Dame, et desservie par les Jésuites. Ces églises furent tout à fait renversées, lorsque la ville fut prise et ruinée en partie par le roi de Maïssour : on en a bâti une nouvelle dans un des faubourgs, auprès de la rivière qui s'appelle *Vaighei*. Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis l'irruption des Maïssouriens, et depuis que les derniers rois ont transporté leur cour à Trichirapali, qui par là est devenu capitale du royaume. La latitude de Maduré est à peu

près de 10 degrés 20 minutes, sa longitude de 98 degrés 32 minutes.

Trichirapali, où le prince réside, est une ville fort peuplée, et d'une grande étendue, contenant plus de trois cent mille ames : c'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, et toujours inutilement; aussi les Indiens disent - ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles fortifiées chacune de soixante tours carrées, éloignées les unes des autres de quatre-vingts ou de cent pas. La seconde enceinte est plus élevée que la première, et est garnie de cent trente pièces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux forteresses, qu'ils appellent la *Forteresse du Nord* et la *Forteresse du Sud* : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre : on y voit une haute montagne qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'arsenal, et au bas est le palais du prince. Le dedans de la forteresse intérieure est assez agréable : c'est un grand amphithéâtre carré avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts. Le dernier degré le plus voisin de la terre est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte

de
gra
et l
dan
pro
nier
leur
hom
L
et p
que
ser
droi
dépe
qui
ties
deux
qui
pelle
temp
femr
rond
tamb
baiss
haut
trois
fait
aprè

de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche et les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de riz, et celui que l'on tire des greniers, est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes, et quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la forteresse est large et profond : il est plein d'eau, et il y a quelques crocodiles. On a été obligé de creuser ce fossé dans le roc en plusieurs endroits, ce qui n'a pu se faire sans de grandes dépenses. Trichirapali a quatre grandes portes qui répondent aux quatre principales parties du monde : il n'y en a maintenant que deux, celle du septentrion et celle du midi, qui soient ouvertes. Celle d'orient, qu'on appelle aussi la porte de Tanjaour, a été longtemps murée : celle d'occident n'est libre qu'aux femmes du palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la place : la première au son des tambours et des trompettes, lorsque le jour baisse ; la seconde, vers neuf heures avec les hautbois et quelques autres instruments ; la troisième se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatrième à trois heures après minuit.

La rivière de Caveri va de l'ouest à l'est de la forteresse. Au-dessus de Trichirapali, on a construit un canal large et profond qui porte l'eau autour de la ville. De ce grand canal sortent plusieurs autres petits canaux qui vont se rendre dans de grands étangs, qu'on trouve au dedans et au dehors de la ville. On y voit plusieurs places publiques et plusieurs bazars : il y en a deux considérables aux deux principales portes; celui du nord s'étend jusque sur les bords du Caveri. Au delà du Caveri on trouve un autre bras du fleuve Coloran; c'est entre ces deux grandes rivières qu'on a bâti la pagode de Chirangam, la plus belle que j'aie vue aux Indes.

Il s'en faut bien que le palais de Trichirapali soit aussi superbe que celui de Maduré. J'y suis entré trois fois : il consiste en un amas de salles, de galeries et d'appartements intérieurs. Le divan (palais de justice) qu'a fait bâtir le Talavai, est soutenu par de beaux piliers fort élevés, contre la coutume des Indiens. On voit au-dessus une belle plate-forme. Les jardins ne sont point à comparer à ceux d'Europe : j'y vis quatre ou cinq petits jets-d'eau, et à l'entrée d'un de ces jardins une grande salle ouverte de tous côtés, et entourée de fossés assez profonds : on les remplit d'eau quand

la r
sou
bro
de
diff
égli
pas
ai f
les
La
nute
On
rapa
pren
de v
marc
beau
ville
A
jaou
leure
se pa
fertil
prin
capit
doles
la pl
mes.

la reine y vient prendre le frais. Les piliers qui soutiennent cette salle sont alors couverts de brocards d'or, et le haut de la salle est orné de festons de fleurs et de pièces de damas de différentes couleurs. Les chrétiens ont quelques églises à Trichirapali; mais comme on ne peut pas y demeurer long-temps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de 11 degrés 40 minutes, la longitude de 98 degrés 42 minutes. On compte environ quarante lieues de Trichirapali à Maduré, à cause des détours qu'il faut prendre pour éviter les bois qui sont infestés de voleurs; mais le voyageur a l'agrément de marcher continuellement dans une allée de beaux arbres, qui commence au sortir de la ville, et qui continue jusqu'aux portes de Maduré.

A l'orient de Maduré est le royaume de Tanjaour. Les terres de ce petit état sont les meilleures de toute l'Inde méridionale : le Caveri se partage en plusieurs bras, qui arrosent et fertilisent toute cette contrée. Les revenus du prince vont jusqu'à douze millions. Tanjaour, capitale, n'étoit autrefois qu'un temple d'idoles, comme étoient dans les commencements la plupart des forteresses de ces petits royaumes. Cette forteresse a une double enceinte,

comme celle de Trichirapali, mais elle n'est pas si bien bâtie; ses fossés sont moins profonds, et il est moins aisé de les remplir d'eau. La forteresse intérieure se divise en deux parties; l'une au nord, et l'autre au sud. Dans celle du nord, est le palais du roi qui n'a rien de magnifique, il n'y a que quelques tours assez jolies. On a bâti dans la partie du sud la pagode de *Peria-Oureyar*. Au nord du temple, est un vaste étang bordé de pierres de taille: les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. Les environs de Tanjaour ne sont arrosés que par un petit ruisseau: plus loin on trouve la petite rivière de Vinnarou, et au delà le Caveri, qui est un des grands bras du Coloran. La latitude de Tanjaour est de 11 degrés 27 minutes, la longitude de 99 degrés 12 minutes.

En allant de Tanjaour au nord, et tirant un peu vers l'est, on trouve la forteresse de Gingi, capitale d'un petit royaume de ce nom. Il y a environ cinquante à soixante ans que le fameux Sevagi s'en étoit rendu maître, et par conséquent de tout le pays; car c'est une chose constante aux Indes, que les terres qui environnent une forteresse en sont inséparables. Le fils de Sevagi la conserva quelques années; mais Aurengzeb, après la conquête des royau-

mes de Golconde et de Visapour, y envoya une armée dont les efforts furent d'abord inutiles. L'empereur Mogol ne se rebuta point, il mit à la tête de son armée un général de réputation, nommé Julfakarkan. Le dessein du général étoit de prolonger le siège, parce qu'il trouvoit son intérêt dans sa durée; mais Daourkan, un de ses officiers subalternes, pressa si vivement l'attaque de son côté, qu'il emporta la place, et mit par cette conquête tout le royaume sous la puissance d'Aurengzeb.

Ce que cette forteresse a de particulier, ce sont trois montagnes qui y forment une espèce de triangle. On a bâti un fort sur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abîmer à coups de canon ceux qui se seroient emparés de la ville, laquelle est au bas des montagnes, qui s'unissent entre elles par des murailles et par des tours placées d'espace en espace. Un de ces forts a communication avec un bois épais, qui favorise les secours qu'on peut faire entrer aisément dans la place. La hauteur du pôle de Gingi est de 12 degrés 10 minutes, la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de Gingi l'on découvre le royaume de Carnate. C'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. Caugibouran, la capitale, étoit autrefois une ville célèbre, qui

renfermoit dans ses murs plus de trois cent mille habitants, si l'on en croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des temples, des salles publiques, et de fort beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du royaume de Maïssour, qui est à l'occident de Carnate. Ce petit état est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par la conquête que ses princes ont faite de plusieurs forteresses, soit dans le royaume de Maduré, soit dans les autres états voisins. On lui donna près de quinze millions de rente. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, jésuite, fondateur de la mission établie dans ce royaume, assure que dès l'année 1650, les états de Maïssour s'étendoient depuis le commencement du 11^e degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du 13^e et au delà. Les terres du Zamorin et des autres princes du Malabar les bornent du côté de la mer. Ce qui a rendu les Maïssouriens si redoutables à leurs voisins, c'est la manière cruelle et ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez ; on met ensuite les nez coupés dans un vase de terre, on les sale pour les

garde
et l
du r
cette
roya
nute
à no
des
n'a
lèbr
Je
vére
tout
sont
long
ques
utile
les m
pour
l'int
J'ai
vos

garder et les envoyer à la cour. Les officiers et les soldats sont récompensés, à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Chirungapatnam, capitale du royaume, est située environ à 13 degrés 15 minutes de latitude nord. La forteresse ressemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours; elle a un bon fossé; le palais du roi n'a rien de remarquable. La pagode est célèbre; les chrétiens y ont une assez jolie église.

Je suis entré, comme vous voyez, mon révérend père, dans un assez grand détail de tout ce qui concerne cette partie de l'Inde où sont établies nos missions, connues depuis long-temps sous le nom de Maduré. Les remarques que cette lettre contient rendront et plus utile et plus agréable la lecture des lettres que les missionnaires ont écrites jusqu'ici, ou qu'ils pourront écrire dans la suite, et faciliteront l'intelligence de la carte que je vous envoie. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du P. le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.

A Chrusnabouram, ce 20 décembre 1718.

MONSIEUR,

La Paix de N. S.

LE désir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux est l'effet de votre zèle pour le progrès de la foi dans ces contrées idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnoissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre piété. D'ailleurs les dernières paroles que vous me dites, lorsque je partis de Pondichery pour retourner dans les terres, sont pour moi des ordres auxquels je me ferois scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui

est arrivé de plus considérable depuis deux ou trois ans dans notre mission de Carnate.

L'expérience que vous avez, Monsieur, de ce qui se passe dans l'Inde, ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles à la propagation de l'évangile. Un des plus grands vient de la part des gouroux que les Indiens regardent à peu près ici de même que nous regardons en Europe les directeurs et les pères spirituels, avec cette différence que ces gouroux n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, et d'en tirer par toute sorte de voies de ceux qui s'abandonnent à leur conduite. Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens, qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus directeurs, et qui même sont souvent les témoins et les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, et de regarder comme un péché énorme les plus légères fautes qu'ils commettraient à leur égard.

Quelques-uns d'eux gardent, en apparence, le célibat, tandis qu'en secret ils se livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres sont mariés, et c'est des vexations faites à leurs disciples qu'ils entretiennent leur nombreuse famille. L'argent qu'on leur présente, ce n'est

point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent, ils le regardent comme une dette à laquelle on ne peut manquer de satisfaire sans mériter les plus cruelles insultes. Ils ont une liste exacte de leurs disciples; ils savent en quel lieu ils demeurent, et surtout s'ils sont riches. Il y en a qui envoient de temps en temps quelque domestique pour visiter leurs disciples, et pour lever le tribut ordinaire; mais comme la présence du gourou a quelque chose de plus imposant, la plupart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes parcourent en personne les villes et les bourgades où demetrent leurs dévots et dévotes. Ils marchent presque toujours accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs domestiques. On juge de leur mérite et de la somme qu'on doit leur payer, à proportion que leur suite est nombreuse.

Quand le gourou est près d'arriver en un lieu, on a soin d'en donner avis à ses disciples. Les principaux de ce lieu vont le recevoir, et le conduisent, au son des instruments, dans le logement qui lui a été préparé. On le défraye, lui et sa suite, durant son séjour, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'on lui ait remis la somme dont on est convenu; car il n'y a point de crédit à espérer; il faut vendre ou emprunter de quoi le satisfaire. Si quelqu'un refuse de payer sa taxe, il est cité aussi-

tôt d
de x
il le f
est le
visag
ché d
nant
dema

On
fer re
mais
près
tres
turne
ples
damm
toute
plus
le dé
l'idol
vangi

Un
à Cot
ples
décha
qu'ils
allère
toit u

tôt devant le gourou qui lui reproche son peu de zèle et de piété. Si ces reproches sont inutiles, il le fait battre en sa présence, ou bien, ce qui est le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le visage de fiente de vache, il le déclare retranché de sa caste, et il n'est réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces gouroux qui impriment un fer rouge sur les épaules de leurs disciples ; mais c'est là une grâce qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons. En d'autres endroits ils tiennent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervents disciples de tout sexe. Là, après avoir bu abondamment de la raque, et s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infâmes excès. Tels sont les ministres dont le démon se sert pour retenir ces peuples dans l'idolâtrie, et pour arrêter le progrès de l'Evangile.

Un de ces gouroux vint, il y a peu de temps, à Cotta-Cotta, où quelques-uns de ses disciples avoient embrassé la loi chrétienne. Il se déchaîna fort contre eux et contre la religion qu'ils professoient. Ces généreux néophytes allèrent le trouver, et lui demandèrent si c'étoit un crime de reconnoître et adorer le seul

vrai Dieu. Le gourou qui n'avoit point de raisons solides à leur opposer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur caste. Les néophytes donnèrent avis de ce qui se passoit aux chrétiens des villages voisins : ceux-ci s'assemblèrent en foule dans cette petite ville, et là, sous les yeux du gourou, ils passèrent la plus grande partie du jour et de la nuit à réciter leurs prières, à chanter des cantiques spirituels, et à lire publiquement les livres qui traitent des vérités de la foi, et qui réfutent les erreurs des gentils.

Le prince, qui fut informé du tumulte qu'excitoit le gourou, le blâma de son imprudence, et lui conseilla de se retirer le plus secrètement qu'il lui seroit possible. Il suivit ce conseil, et perdant l'espérance de réduire ses anciens disciples, il sortit de la ville à petit bruit. Les chrétiens qui se doutèrent qu'il iroit publier ailleurs que sa présence avoit confondu les déserteurs d'entre ses disciples, et qu'il les avoit punis comme ils le méritoient, le suivirent de bourgade en bourgade, et enfin s'étant trouvés dans une petite ville où le gourou s'étoit retiré, et où ils l'avoient encore poursuivi, ils assemblèrent les principaux habitants, et en leur présence, celui des chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, réfuta

d'a
les
gou
l'ex
rais
don
les
chr
doc
che
pec
de r
V
rou
cast
d'un
min
tian
idol
soir
étoi
que
qu'a
de R
ge,
ses
don
ses

d'abord, avec autant de modestie que de force, les calomnies que répandoit effrontément le gourou, et il exposa ensuite en peu de mots l'excellence de la religion chrétienne, et les raisons qu'ils avoient eues de l'embrasser. Dieu donna tant de bénédictions à ses paroles, que les gentils mêmes se déclarèrent en faveur des chrétiens, ce qui acheva de confondre ce faux docteur. Les chrétiens eussent pu lui reprocher sa vie scandaleuse; mais un reste de respect qu'ils conservoient pour lui, les empêcha de révéler publiquement ses honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des gouroux. Un infidèle nommé *Rangappa*, de la caste des tisserands, et qui avoit la réputation d'un homme d'esprit et de probité, se détermina à se faire instruire des vérités du christianisme. Son exemple fut imité de plusieurs idolâtres. On s'assembloit chez lui tous les soirs, la prière s'y faisoit en commun, et elle étoit suivie de l'explication de nos mystères que faisoit le catéchiste. Le gourou qui n'étoit qu'à trois lieues de là, fut averti du dessein de Rangappa, et il se rendit aussitôt au village, ne pouvant se résoudre à perdre un de ses plus fidèles disciples, c'est-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il rassembla ses autres disciples, et leur déclara le dessein

qu'il avoit de punir d'une manière éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrèrent modestement que le catéchiste étoit chez Rangappa; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la dispute en présence des principaux du village; que selon les apparences il n'en sortiroit pas à son honneur; que du caractère dont étoit son ancien disciple, on ne devoit pas espérer qu'il changeât de résolution; que d'user contre lui de violence et d'en venir aux voies de fait, c'étoit s'exposer à être cité devant le prince; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zèle et les libéralités de ses disciples; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le présent, c'étoit d'user de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit: il menaça, il invectiva contre le missionnaire, et il se livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La manière dont ce gourou reçoit ses aumônes est tout à fait risible. Il s'entoure le corps d'une simple toile: il tient d'une main une petite béquille, et de l'autre un panier d'osier. Il a sur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet. Dans cet équipage il marche à grands pas en chantant les louanges de son dieu: il ne s'arrête point pour demander l'aumône: ceux qui la doivent faire se

pré
bai
dan
pre
tien
F
gou
mie
don
avo
de
toile
d'ex
tenc
par
de l
ces
puis
trou
faire
O
tion
nom
orag
de l
fait
leur
arri

présentent à la porte de leur maison, et lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'osier : quand ce bonnet est presque plein, il le vide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre gourou dont il raconte toutes sortes d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demi-aune de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit-il, un moyen infailible d'expier ses péchés et d'obtenir le ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jeter quelques fleurs, et à brûler de l'encens. C'est ainsi que le démon se joue de ces pauvres idolâtres. Rangappa cherchoit depuis long-temps la vérité; depuis qu'il l'a trouvée, il est rempli d'un saint zèle pour la faire connoître aux autres.

On ne commence guère à faire des instructions dans une bourgade, que l'ennemi du nom chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de gentils convaincus de la vérité de notre sainte religion, avoient fait prier un de mes catéchistes de venir dans leur village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé, que deux soldats mores entrèrent dans

la maison où les prosélytes étoient assemblés.
« Nous venons ici, dirent-ils, de la part du
» Brame à qui appartient ce village : il a ap-
» pris qu'un espion s'y étoit réfugié, et nous
» avons ordre de nous saisir de sa personne. »
Le catéchiste qui est encore jeune, mais qui a
beaucoup de fermeté : « C'est à moi, leur ré-
» pondit-il, que vous en voulez : c'est volon-
» tiers que j'irai trouver le Brame. » Incon-
tinent il suivit les soldats.

Lorsqu'il fut en présence du Brame, il lui
dit d'un ton ferme : « Vous souhaitez savoir
» qui je suis et ce que je viens faire dans votre
» village : j'y viens enseigner la vérité à ceux
» qui veulent la connoître. » Le Brame, après
quelques railleries, chercha à l'intimider,
supposant toujours qu'il étoit l'espion d'une
ville voisine avec laquelle il étoit en guerre;
et le faisant dépouiller de ses vêtements, il
étala avec affectation les divers instruments
dont on se sert pour punir les criminels. Le
catéchiste parut peu touché de cet appareil :
« La religion que je prêche, dit-il, est connue
» dans plusieurs villes voisines : le principal
» Brame qui les gouverne a reçu avec estime
» le *Saniassi* (missionnaire) dont j'exécute les
» ordres : j'arrive d'une bourgade qui n'est
» qu'à une demi-lieue d'ici, où j'ai demeuré

» quelques jours : ceux qui y sont les plus
» distingués par leur rang ne pouvoient se
» lasser d'entendre la lecture des livres qui
» expliquent les vérités que j'enseigne. »

Ces paroles ne firent nulle impression sur le Brame, et il ordonna que le catéchiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, et il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le catéchiste faisoit à haute voix des livres qui contiennent l'explication de nos saints mystères. Le Brame le fit comparoître le lendemain. Deux principaux habitants d'un village voisin, qui se trouverent présents, et qui connoissoient le catéchiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence et à sa vertu ; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté ; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les terres de sa dépendance : « Vos terres, répli-
» qua le catéchiste, ne s'étendent tout au plus
» qu'à deux ou trois lieues d'ici : tout l'univers
» est de la dépendance du vrai Dieu que j'a-
» dore ; c'est à son tribunal que je vous cite,
» pour y rendre compte des obstacles que
» vous apportez à la prédication de sa sainte
» loi. » Ce qui est à craindre, c'est que ces
pauvres infidèles , qui témoignioient tant d'ar-

deur de se soumettre à l'évangile, ne persévèrent dans leur infidélité. C'est ce qui arrivera, à moins que Dieu, par son infinie miséricorde, ne leur inspire le courage d'aller ailleurs pour achever de se faire instruire.

L'opposition que ces peuples ont à la vérité, est si grande, que ce qui devoit produire dans leurs esprits de l'estime pour la religion, ne sert souvent qu'à leur en donner plus d'horreur. La lumière ne semble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente chrétienne assistoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre, qui étoit malade, et que ses plus proches avoient abandonnée; son dessein étoit de sauver son ame, en la soulageant dans les besoins de son corps. Dieu bénit ses intentions, et elle eut la consolation de lui faire administrer le saint baptême, auquel elle l'avoit disposée depuis long-temps. Après sa mort qui suivit de près son baptême, elle aida à l'ensevelir et à lui rendre les derniers devoirs. Ses parents gentils, au lieu d'applaudir, comme ils le devoient, à une action aussi charitable, prétendirent que par cette action même elle étoit déchue de sa caste, et qu'il falloit la chasser non seulement de leur maison, mais encore du village. En effet, comme elle revenoit de l'enterrement

av
se
de
dav
« C
» p
» a
L
pro
ladi
c'est
des i
ces
dieu
poin
avoi
dans
porte
dieu
avoi
famil
pères
De
chré
d'un
assis
lune

avec une autre chrétienne, les chefs du village se présentèrent à elles, et les yeux étincelants de fureur les menacèrent de les lier au cadavre dont elles venoient de faire les obsèques. « Ce seroit un grand honneur pour nous, répondirent-elles, si Dieu nous jugeoit dignes de souffrir la mort pour la foi que nous avons embrassée. »

La constance des nouveaux chrétiens et des prosélytes est souvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur surviennent; c'est alors qu'ils ont à soutenir les reproches des infidèles qui ne manquent pas de regarder ces disgrâces comme un châtiment de leurs dieux abandonnés. J'en ai vu qui, étant sur le point de recevoir le baptême auquel on les avoit long-temps préparés, se sont replongés dans l'idolâtrie, et toute la raison qu'ils apportoit de leur inconstance, c'est que leurs dieux leur avoient apparu en songe, et les avoient menacés de les exterminer eux et leur famille, s'ils renonçoient à la religion de leurs pères.

Depuis peu, un gentil qui a des parents chrétiens, et qui n'attend que la conclusion d'un mariage pour suivre leur exemple, étant assis à la porte de sa maison au clair de la lune, vit un homme tel qu'on représente un

de leurs faux dieux, qui vint s'asseoir auprès de lui; il tenoit d'une main un trident, et de l'autre une petite cloche avec une calabasse dont on se sert pour demander l'aumône. Le spectre jeta sur lui un regard menaçant; mais le prosélyte qui avoit ouï parler de la vertu du signe de la croix, fit sur soi ce signe adorable, et le spectre disparut.

Cette mission de Chruchsnabouram est nouvellement établie, et cependant c'est une de celles où la religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la réception honorable que le prince de Tatimini fit, il y a quelques mois, au P. de la Fontaine, n'y ait beaucoup contribué. Ce prince qui est jeune, mais qui a plus de maturité d'esprit qu'on n'en a d'ordinaire à son âge, envoya prier le missionnaire de le venir trouver. Il lui assigna un logement, devant lequel il fit dresser une grande tente pour ses catéchistes. A peine le père y fut-il arrivé, que le prince vint le saluer; il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation, de son désintéressement et de la pureté de la loi qu'il enseignoit. Le père prit de là occasion de lui exposer les vérités de la religion; et l'attention du prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le père demeura à Tatimini , le prince lui rendit plusieurs visites; il l'invita le troisième jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisoit bâtir dans son palais; et il lui donna des marques de bonté et même de respect qui surprirent toute sa cour. Enfin ayant appris que le missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son église éloignée de quatre à cinq lieues, il ordonna que douze porteurs de palanquins coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaiteroit. Ces marques publiques d'estime de la part du prince, ont fort accrédité la religion dans cette contrée.

La conversion du chef d'un gros village de la caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulières et si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le récit. Depuis deux ans, il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, et que quelques-uns attribuoient à un maléfice. Comme il est riche, il n'y a point de remèdes qu'on n'ait tentés, mais inutilement, pour sa guérison. Les Brame, selon leur coutume, l'ont exhorté à apaiser la colère des dieux par des sacrifices et surtout par de grosses aumônes. Le malade, fatigué de tant de remèdes et de tant

de vaines dépenses, se livra à la plus noire mélancolie; le désespoir même le porta jusqu'à demander du poison, pour terminer avec sa vie les maux qu'il souffroit.

Un zélé chrétien vint sur ces entrefaites dans le village pour des affaires domestiques. Le Retti eut la curiosité de le voir. Le fruit de plusieurs entretiens qu'ils eurent ensemble, fut que le malade demanda avec instance qu'on lui fit venir un catéchiste pour lui expliquer la doctrine chrétienne. Il y en avoit un à Darmavoram. Le plus jeune des frères du malade, nommé *Condappa*, se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune gentil s'est toujours déclaré contre les fausses divinités; il ne pouvoit souffrir qu'on leur fit des sacrifices, ni qu'on leur rendit dans sa maison aucun culte. « Quelle vertu, » disoit-il, peuvent avoir des statues de pierre » et de bois? Comment exauceroient-elles des » vœux qu'elles n'entendent point? Comment » remédieroient-elles à des maux qu'elles ne » connoissent point? Peut-on mettre au rang » des dieux, des hommes dont la vie infâme » feroit rougir les plus grands scélérats? » C'étoit là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua, depuis qu'il eut reçu le baptême, que cette aversion des faux dieux

lui étoit comme naturelle. Il alla donc trouver le catéchiste à Darmavaram, et il le pria de venir à son village. Le catéchiste s'en excusa d'abord sur divers prétextes; enfin, ne pouvant résister aux prières réitérées du gentil, il s'y rendit secrètement, mais il n'y resta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du catéchiste; il savoit que dans le pays où est le village du Retti, on avoit fait couper une main et une oreille à des étrangers pour un sujet assez frivole, et il craignoit le même sort, pour peu qu'on vînt à savoir la raison qui l'avoit amené dans le village.

Peu de jours après son départ, l'inquiétude du Retti, et l'empressement qu'il avoit de se faire instruire, obligèrent Condappa à aller trouver une seconde fois le catéchiste, pour l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à son arrivée que le missionnaire étoit de retour dans son église de Chruchsnabouram, transporté de joie, il partit dès le lendemain pour cet endroit, accompagné du catéchiste et d'un de ses parents. Il exposa au missionnaire tout ce qui s'étoit passé durant son absence, le désir ardent qu'avoit son frère d'apprendre les vérités de la foi, et il le pria de permettre qu'on transportât le malade à son église, afin qu'il eût le bonheur de

recevoir le baptême, et de mourir à ses pieds.

Le père blâma la timidité du catéchiste, et consentit avec plaisir à la proposition que lui faisoit le jeune gentil. « Mais, ajouta-t-il, faites réflexion » que si vous ne cherchez que la santé de votre » frère, je ne vous répons pas de sa guérison ; » notre profession n'est pas de donner des remèdes, mais d'enseigner la loi du vrai Dieu. »

Condappa étant de retour à son village, assembla tous les parents du malade, et il fut conclu qu'on le transporterait au plutôt à *Chrúchsnabouram*. « Il faut vous avertir, dit » Condappa, que le prédicateur de la loi chrétienne commencera par nous demander si nous avons dans notre maison des statues des faux dieux, ou quelque autre signe d'idolâtrie ; et si cela est, il ne se fiera point à nos paroles ; il se persuadera au contraire, que nous n'avons en vue que le rétablissement de la santé de mon frère. » Les parents du malade avoient de la peine à se laisser enlever leurs divinités, dans la crainte qu'elles ne se vengeassent de cet affront. « Je me charge, dit » Condappa, de la colère de ces prétendus » dieux. » Après quoi les ayant mis dans un sac, il alla les jeter dans un puits hors du village.

Le lendemain, on transporta le malade sur un brancard. Vingt de ses parents l'accompa-

gnér
vère
excit
tinue
qu'on
étoit
étoie
des d
maiso
rents
huit j
minni
et le t
mou
lui le
à soi
» noi
» pas
» la g
dema
De
les ca
jour
de sa
de Ba
sionna
étuit
fortifi

gnèrent, et en deux jours de marche ils arrivèrent à Chruchnabouram. L'état du Retti excitoit la compassion; outre la fièvre continue, il étoit tourmenté d'une toux si violente, qu'on eût dit dans ses fréquents accès qu'il étoit près d'étouffer; ses mains et ses pieds étoient couverts d'ulcères qui lui causoient des douleurs très-aiguës. On le logea dans la maison du missionnaire avec trois de ses parents pour le soigner. Il n'y avoit qu'environ huit jours qu'il y étoit arrivé, lorsque sur le minuit il cria au secours: le père y accourut, et le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant, il lui jeta de l'eau bénite, et fit sur lui le signe de la croix. Le malade revenant à soi: « Ah! mon père, s'écria-t-il, ils me tenoient à la gorge, je vous conjure de ne pas différer plus long-temps à m'accorder la grâce du baptême. » On le porta le lendemain à l'église, et il y fut baptisé.

Depuis que le néophyte eut été régénéré dans les eaux du baptême, sa maladie diminua de jour en jour, et on commença à bien espérer de sa guérison. Ce fut alors que les chrétiens de Ballabaram dépêchèrent un exprès au missionnaire, afin de l'avertir que sa présence étoit nécessaire pour les consoler et pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur

ville d'être assiégée par l'armée du prince de Maïssour. Le missionnaire partit à l'instant, et à son arrivée il conféra le baptême à quatorze catéchumènes. Il en avoit baptisé dix-huit deux mois auparavant. Après un assez long séjour qu'il fit dans cette ville, comme il se disposoit à aller visiter les chrétiens de Devandapallé et de Ponganour, il apprit que le Retti étoit tout à fait désespéré. C'est ce qui l'obligea de retourner à Chruksnabouram, dans l'espérance de convertir à la foi plusieurs parents du malade. Il y en avoit déjà huit qui avoient reçu le baptême, et vingt autres se disposoient à le recevoir.

Lorsqu'on sut, dans le village du Retti, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, son frère aîné qui est dasseri, c'est-à-dire entièrement dévoué au culte de Vistnou, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le néophyte lui répondit d'un ton ferme, en présence de plusieurs gentils, qu'il ne consentiroit jamais qu'on le tirât de l'église du vrai Dieu, qu'il étoit le maître d'ordonner de sa vie et de sa mort, qu'il avoit mis en lui toute sa confiance, et qu'il étoit entièrement soumis à ses volontés; alors Condappa adressant la parole à son frère aîné : « Vous êtes » témoin, lui dit-il, des sentiments où est mon

» frè
» pr
» le
» dri
» le
» m
ce qu
dans
mort
» rib
» mo
» reli
Puis
avoit
» dit
» C'e
Il
rents
sa mo
tème
empr
» leur
» que
» trou
» vou
» n'en
» pas
doubl

» frère : j'ai apporté ici ses os , il est vrai , non
» pas pour lui procurer la santé , mais pour
» le mettre dans la voie du salut ; et vous vou-
» driez les reporter dans notre village pour
» le précipiter dans l'enfer ! C'est à quoi je
» m'opposerai de toutes mes forces. » Et sur
ce que dit le dasserî , que ses parents étoient
dans l'impatience de voir le malade avant sa
mort : « Ils peuvent venir ici , répondit le mo-
» ribond , comme ils y sont déjà venus. Pour
» moi je ne ferai jamais ce déshonneur à la
» religion du vrai Dieu que j'ai embrassée. »
Puis parlant des soins que le missionnaire
avoit pris de lui : « Où trouverois-je un père ,
» dit-il , qui eût pour moi une égale tendresse ?
» C'est à des pères que je veux mourir. »

Il mourut en effet la veille de Noël : ses pa-
rents gentils , qui arrivèrent peu d'heures avant
sa mort , et qui avoient été préparés au bap-
tême par le catéchiste , le demandèrent avec
empressement : « Ne seroit-il pas à propos ,
» leur dit le missionnaire , d'éprouver encore
» quelque temps votre constance ? Vous croyiez
» trouver votre parent en meilleure santé , et
» vous le voyez près de mourir. Votre foi
» n'en est-elle pas ébranlée , et n'auroit-elle
» pas besoin d'être affermie ? » Comme ils re-
doublèrent leurs instances , le père ne crut pas

devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur. Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisoit le même jour son instruction aux fidèles dans l'église, il fut obligé de la quitter pour venir faire la recommandation de l'ame du Retti qui agomisoit. Tous les chrétiens le suivirent, et la douleur fut générale. Les larmes que le ministre du Seigneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux sanglots des nouveaux fidèles, interrompirent plusieurs fois les prières. Enfin le malade mourut entre les bras du missionnaire, comme il l'avoit souhaité.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la douleur qu'on venoit de témoigner se changea tout à coup en des transports de joie. « Que je m'estimerois heureux, s'écrioit-on, de mourir de la sorte, muni des sacrements de l'Eglise et parmi le concours de tant de fidèles qui feront monter leurs prières et leurs aumônes vers le ciel pour l'ame du défunt! » La cérémonie des obsèques, qui se fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ses parents nouvellement baptisés. Le corps étoit porté sur un brancard couvert de toiles peintes, et orné de festons de fleurs et d'un beau luminaire. Tous les chrétiens suivoient deux à deux, récitant à haute voix les

prières de l'Eglise. Les gentils mêmes en furent surpris et édifiés ; car toute la piété des infidèles , en de pareilles cérémonies , se réduit à accompagner le corps du défunt , à remplir l'air de cris lugubres , à se frapper les joues et la poitrine , et à mettre un peu de riz cuit auprès du cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les Retis chrétiens furent de retour dans leur village , ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs compatriotes. « Qu'étoit-il nécessaire , disoient-ils , de porter si loin le cadavre d'un mourant ? N'étoit-il pas plus à propos de le laisser mourir au milieu de sa famille , que d'aller inutilement implorer le secours d'un étranger ? Sa mort n'est-elle pas une preuve de la colère des dieux auxquels vous l'avez fait renoncer ? Vous parlez en aveugles , répondirent les fidèles ; c'est le salut de l'ame de notre frère que nous sommes allés chercher , et non pas la santé de son corps. Si vous aviez été témoins comme nous , de la charité avec laquelle on l'a traité pendant quatre mois qu'à duré sa maladie , vous prendriez des sentiments plus favorables à la loi chrétienne , et vous vous garderiez bien de blâmer notre conduite. »

Ces reproches , mêlés de railleries et d'insultes

que les gentils faisoient aux Batis chrétiens, les portèrent à écrire au missionnaire pour le prier de venir dans leur village : et afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurèrent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le baptême. Le missionnaire se rendit à leurs prières. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux fidèles allèrent au-devant de lui, escortés de soldats et des principaux de la bourgade, avec des flambeaux et de la symphonie. Comme on avoit plublié son arrivée dans les bourgades circonvoisines, une foule de peuple se rendit au village, soit par curiosité, soit par le désir de connoître la nouvelle loi dont ils avoient si souvent entendu parler. Alors les néophytes, fortifiés par la présence du missionnaire, reprochèrent à leur tour aux infidèles leur aveuglement. « Nous passons dans votre esprit pour des insensés, » leur dirent-ils, parce que nous suivons la religion du vrai Dieu : voilà celui qui nous l'a enseignée : il est bien différent de vos gouroux qui ne cherchent que votre argent. » Celui-ci ne demande rien, et ce n'est que le désir de nous procurer un bonheur éternel, qui l'a attiré de si loin dans nos contrées. » Qu'avez-vous à répondre aux salutaires instructions qu'il nous fait ? Est-ce donc une

» folie de n'adorer qu'un seul Dieu ? Et qu'elle
» est votre sagesse de croire que des idoles de
» bronze et de pierre soient de véritables di-
» vinités ? » C'est ainsi qu'ils confondoient les
idolâtres. Mais surtout ils ne pouvoient conte-
nir leur joie, lorsqu'ils voyoient que les Brames,
qui passant pour les plus habiles du pays, n'a-
voient rien à répondre aux questions que leur
faisoit le missionnaire sur divers points de reli-
gion et de science. Pendant le peu de jours que
le père demeura avec ses néophytes, il baptisa
plus de cinquante personnes.

Peu de jours après son départ, un mariage
qui se fit dans le voisinage, mit les fidèles à
une nouvelle épreuve. Le mari étoit chrétien,
et il obtint des parents de la fille qu'il épou-
soit, qu'on n'observeroit dans son mariage que
les cérémonies prescrites par l'Eglise, sans y
mêler aucune de celles qui s'observent parmi les
idolâtres : ce qui fut exécuté ponctuellement. Le
gouverneur, nommé *Chivalingam*, le persécuteur le
plus déclaré du christianisme, se rendit aussitôt
au village avec une suite nombreuse de ses dis-
ciples. Son dessein étoit de faire casser le ma-
riage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission ;
ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réussir, de tirer
une grosse amende. Après bien des invectives
contre la religion, il menaça de porter cette af-

faire au tribunal du prince ; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux fidèles , et de faire proscrire le christianisme.

Prasappa-Naidon (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce pays qu'on appelle l'*Andevanrou*) passoit pour un prince également éclairé et inflexible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation. Comme il visitoit une de ses forteresses , des mécontents prirent le dessein de l'y renfermer le reste de ses jours , et de lui substituer son frère dans le gouvernement. Le prince fut averti du complot formé contre sa personne , et il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à Anantabouram , sa ville capitale. Son retour précipité rompit les mesures des conjurés , qui furent tous mis à mort , à la réserve de son frère. Une autre fois qu'il étoit en voyage , ses porteurs le croyant endormi dans son palanquin , s'échappèrent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa cour et il demanda quel châtimement ils croient des serviteurs qui parleroient avec mépris de leur maître. Tous répondirent qu'ils méritoient la mort. Dès le lendemain ils furent exécutés. Une justice si rigide n'est pas

ordinaire aux Indes, où communément les plus grands crimes ne sont punis que de l'exil ou de quelque amende pécuniaire.

Le gourou dont je viens de parler alla donc à Anantabouram, pour présenter au prince sa requête contre les chrétiens. Mais quelque mouvement qu'il se donnât, il ne put jamais obtenir d'audience. Un jour que le prince alloit à la promenade, il parut devant son palanquin le corps tout couvert de cendres, l'épée nue à la main, et déclamant de toutes ses forces contre les prédicateurs de la loi chrétienne. Le prince l'écouta assez froidement, et il lui fit dire que les *Saniassis romains* ne demeureroient pas dans ses terres, qu'ils résidoient dans le pays de Ballaram, et que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvements du gourou, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux fidèles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marattes, dont le pays est vers la hauteur de Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde qui est habitée par les Rettis : elle y a porté le ravage tout récemment, et les chrétiens y ont fait de grosses pertes, soit en grains, soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrâce à un chrétien, les gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils

ont quitté la religion de leurs pères. » C'est, » disent-ils, une punition manifeste de nos » dieux irrités. » Les chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretenaient dans l'humilité, qu'elles les détachent insensiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aspirer aux seuls biens solides et véritables, qui sont les éternels. Mais ce qui dut édifier les gentils, c'est de voir que les chrétiens, nonobstant leurs pertes, soulageront par de grosses aumônes ceux que le fléau de la guerre avoit réduits à une extrême indigence.

Dans de si tristes conjonctures, ces fervents chrétiens ne perdoient pas de vue le dessein qu'ils avoient de bâtir chez eux une église. Ils députèrent deux néophytes à Chuchsnabouram, ville éloignée de douze lieues de leur pays, pour représenter au missionnaire combien il étoit difficile qu'eux et leurs familles se rendissent de si loin à l'église; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre et la ferveur des fidèles augmenteroient d'une manière sensible. C'est de quoi le missionnaire étoit bien convaincu; mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du prince, et c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le père se hasarda néanmoins à lui en-

vo
ai
par
reç
d'e
sero
sur
imp
sain
dan
L
arri
pou
conc
au s
mor
de h
avec
salle
élev
qui
haut
déco
au l
envi
d'ar
Tur
puy

voyer un catéchiste pour lui présenter des vœux de sa part. Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il est extrêmement rare. Le prince reçut le présent avec de grands témoignages d'estime pour le père, et il lui fit dire qu'il seroit ravi de le voir. Ce favorable accueil rassura les esprits, et le missionnaire, après avoir imploré le secours de Dieu par l'intercession de saint Joseph, ne songea plus qu'à se rendre dans le pays de l'Andevarou.

Le prince ne fut pas plutôt informé de son arrivée, qu'il dépêcha son premier ministre pour le recevoir à la porte de la ville. Il fut conduit au palais à la clarté des flambeaux et au son des instruments. Des *Maldars* (soldats mores) se trouvèrent sur sa route pour le prier de hâter sa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le prince étoit dans sa grande salle d'audience : c'est une espèce de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit, qui est une plate-forme, est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui est vaste et à découvert, est embelli de deux jets-d'eau, l'un au bas du théâtre, et l'autre à soixante pieds environ plus loin, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le prince étoit assis, appuyé, à la manière des Orientaux, sur un grand

coussin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard et une épée, dont les poignées étoient d'agate enrichie d'or; ses parents et ses principaux officiers l'environnoient; les Brames occupoient le fond de la salle, et le parterre étoit rempli de soldats et de bas officiers.

Aussitôt que le prince aperçut le missionnaire, il se leva; et, après l'avoir salué, il lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le père refusa cet honneur, et prit place à deux ou trois pas plus loin. Les catéchistes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du prince une sphère, une mappemonde, et d'autres semblables curiosités. Puis le père fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute-puissance du premier Etre, sur son immensité, son éternité, et sur la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme raisonnable. Le prince l'ayant écouté attentivement, suggéra aux Brames de questionner le missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs sacrifices. « Dans » vos sacrifices, répondit le père, j'ai ouï dire » que vous égorgez des victimes, et que vous » présentez à vos divinités du riz, du beurre » et d'autres choses de cette nature. Croyez- » vous de bonne foi que Dieu se nourrisse du » sang de ces victimes, et qu'il ait besoin des » choses que vous lui offrez? Dieu est un pur

» esprit; c'est en esprit et en vérité qu'il veut
 » être adoré; l'honneur, la louange, l'amour,
 » voilà le tribut qu'il exige de ses créatures.
 » C'est-à-dire, interrompit le prince, que nos
 » sacrifices ne conviennent pas à la majesté de
 » Dieu. Mais je voudrois bien savoir, poursui-
 » vit-il, quel est votre sentiment sur les méta-
 » morphoses de nos dieux. Commençons par
 » celle de *Rama*.

» On trouve dans vos histoires, répondit le
 » père, que Vistnou s'est métamorphosé en un
 » homme que vous appelez *Rama*, pour tuer
 » le géant Ravenen. Sans entrer dans les ab-
 » surdités que renferme cette fable, et qui cho-
 » quent le bon sens, quelle idée auriez-vous
 » d'un puissant roi qui se mettroit à la tête
 » d'une nombreuse armée pour combattre une
 » mouche? Dieu qui d'une seule parole peut
 » faire rentrer ce vaste univers dans le néant
 » d'où il l'a tiré, avoit-il besoin de tant d'ap-
 » pareil pour se défaire d'un seul homme? A
 » quoi bon cette multitude d'ours et de singes
 » que vous donnez pour escorte à votre *Rama*?

» Comprenez-vous ce qu'il dit, répliqua le
 » prince en s'adressant aux Brame? Puis re-
 » gardant le missionnaire, en sera-t-il de
 » même, lui dit-il, des autres métamorphoses?
 » Prince, répondit le père, ma réponse ne sera

pas de goût de bien des personnes, et elle pourroit peut-être les aigrir. Que cela ne vous inquiète point, répartit le prince : je sais que vous faites profession de dire la vérité ; expliquez-vous librement. Peut-on se persuader, poursuivit le missionnaire, qu'un Dieu se soit métamorphosé en lion, en poisson, en pourceau ? Telle est donc la majesté des dieux que vous adorez ! Il s'éleva alors un murmure confus dans l'assemblée : le prince, de son côté, affectoit un air sévère, et gardoit un profond silence. J'ose me promettre, continua le père en regardant le prince, que vous serez de mon sentiment. N'examinons point quelle créance méritent ceux qui ont composé l'histoire de ces métamorphoses ; que la seule vérité soit notre règle. Si, pour vous donner quelque idée de ce que je suis, je paroissais devant vous sous la figure d'un pourceau, et affectant les gestes de cet animal, pour qui passerois-je dans votre esprit ? Le prince fit signe au père d'en demeurer là. Puis se tournant vers les Brames qui ne pouvoient dissimuler leur embarras : Passez, leur dit-il, à l'article des *Pedams*, c'est-à-dire, les *Lois divines*. Les Indiens en reconnoissent quatre, qu'ils supposent être sortis des quatre visages de leur dieu Brama.

« Vous me feriez plaisir, dit le missionnaire
 » en parlant aux Brame, de m'expliquer ce
 » que vous entendez par la loi divine. Votre
 » malheur, ou plutôt votre orgueil, fait que
 » vous n'examinez rien à fond : vous vous
 » contentez de réciter quelques vers que vous
 » avez appris dans les écoles, et dont le sens
 » vous est le plus souvent inconnu. Les plus
 » sincères d'entre vous avouent de bonne foi
 » qu'il y a plusieurs choses dans vos Vedams
 » qui blessent la raison, et qu'un homme
 » d'honneur ne peut lire sans rougir. De telles
 » infamies peuvent-elles sortir de la bouche
 » d'un Dieu ? Mais, ajouta-t-il, voici le point
 » décisif : une de vos lois apprend à faire des
 » malédictions, à jeter des sorts et à les lever :
 » une pareille loi peut-elle venir du vrai Dieu ?
 Les Brame se récrièrent, disant que leur loi
 ne contenoit pas des secrets magiques. « La
 » chose est vraie, dit le prince, et il seroit
 » inutile de la désavouer. » On agita plusieurs
 autres questions qu'il seroit inutile de rap-
 porter.

Sur la fin de l'audience, le père s'adressant
 au prince : « Je ne cesserai point, lui dit-il,
 » de prier Dieu pour votre personne : je ne
 » vous souhaite point de plus grands biens
 » temporels, le Ciel vous en a comblé. Mais il

» y a des biens d'une autre nature et qui sont
» éternels : ce sont ceux-là que je conjurerai
» la divine Providence de ne pas vous refuser. »
Un Brame croyant faire sa cour, dit sur cela en
interrompant le père : « Que ces prétendus
» biens soient votre partage ; pour nous , nous
» souhaiterons dans ce monde au prince une
» fortune encore plus florissante que celle dont
» il jouit. Vous avez tort , reprit le prince , ce
» partage seroit trop inégal : je [souhaite avec
» le secours de ses prières d'avoir quelque
» part aux biens du Ciel. » Il y avoit plus d'une
heure et demie que duroit la dispute ; le père
prit congé du prince , qui se leva en joignant
les mains devant sa poitrine , et faisant une
profonde inclination de tête. Le père se retira
dans le logis qui lui avoit été assigné , et il y
passa la nuit.

Le lendemain deux Brames vinrent le cher-
cher pour le conduire au palais ; il y alla ac-
compagné de ses catéchistes. Le prince sortit
de son appartement , et vint au-devant de lui.
« Je suis un étranger , dit le père , et je ne mé-
» rite pas cet honneur. Un étranger , reprit le
» prince ! ce n'est pas ainsi que je vous re-
» garde ; je vous honore comme je ferois mon
» propre gourou. » Il fallut pour obéir au
prince que non-seulement le père , mais encore

les catéchistes entrassent les premiers dans la salle d'audience. L'assemblée y étoit encore plus nombreuse que le jour précédent. La dispute avec les Brames roula presque toute sur les mêmes points de controverse. Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le prince réfuta lui-même les raisonnements des Brames, et il le fit avec vivacité et sans nul ménagement.

A ces marques d'affection que témoignoit le prince : « Seigneur, lui dit le père, il faut que
» vous soyez bien convaincu de la bonté de la
» cause que je soutiens, puisque vous me sus-
» citez tant d'adversaires; je me promets de
» vos lumières et de votre équité que vous
» vous intéresserez pour ma défense. Je vous
» seconderai, répliqua le prince avec un vi-
» sage ouvert. Ensuite, s'adressant aux Bra-
» mes, vous convenez avec le Saniassi romain,
» dit-il, de la nécessité d'un seul premier Etre,
» et cependant vous ne pouvez nier que nous
» admettons trois dieux. Vous, poursuivit-il,
» s'adressant à un vistnouviste, vous dites
» que ce premier être est Vistnou : et vous,
» parlant à un autre, vous soutenez que c'est
» Brama : moi, selon les principes de ma sec-
» te, je maintiens que c'est Issouren. Conve-
» nons d'abord entre nous quel est ce souve-
» rain Etre, et nous disputerons ensuite con-

» tre le Saniassi. Ces trois divinités , reprirent
» les Brames , n'en font qu'une seule. Cela ne
» peut pas être, dit le prince ; nous lisons dans
» nos histoires que de cinq têtes que vous at-
» tribuez à Brama , Issouren lui en a coupé
» une , et nous ne savons pas qu'il ait eu le
» pouvoir de reproduire cette tête coupée. De
» pareilles absurdités, reprit le père, ne prou-
» vent-elles pas manifestement la fausseté de
» ces chimériques divinités ? »

On reprit ensuite ce que le père avoit dit le
soir précédent , que les quatre Vedams ne
pouvoient pas être appelés des lois divines.
« Quelle est donc cette loi que vous dites être
» la seule divine , demandèrent les Brames ?
» Le prince , sans donner au père le temps de
» répondre : écoutez , leur dit-il , mettons-
» nous vous et moi au rang de ses disciples , et
» il nous l'enseignera ; sans quoi , quel fruit
» retirerons-nous de ce qu'il prendroit la peine
» de nous dire ? » Le père fit à son tour quel-
ques questions aux Brames sur la nature de
l'ame. Le prince qui s'aperçut que ces questions
les embarrassoient : « Vous leur demandez ,
» dit-il , ce que c'est que l'ame ; faites-les con-
» venir d'abord qu'ils en aient une : du moins
» je sais que toute l'occupation de leur am
» est d'inventer des moyens d'abuser les peu-

» ples et d'en tirer des aumônes. Vous voulez
» dire, sans doute, ajouta le père, que leur
» ventre leur tient lieu d'ame et de divinité.

» Ce n'est point pour disputer, reprit le
» prince, que je vous ai fait appeler aujourd'hui,
» d'hui, c'est pour vous demander une grâce;
» faites-moi le plaisir de vous établir dans ma
» ville capitale, je serai bien aise de vous entre-
» tenir de temps en temps. » Le père, après
l'avoir remercié de ses bontés, lui témoigna
que sa profession de Saniasai ne s'accordoit
pas avec le fracas et le tumulte d'une grande
ville. « Vous ne serez importuné, dit le prince,
» qu'autant que vous le voudrez; j'y donnerai
» bon ordre, et moi-même quand j'irai vous
» voir, ce sera sans aucune suite; cependant
» je ne veux pas vous gêner, et vous êtes le
» maître de choisir, dans toute l'étendue de
» mes états, le lieu qui vous conviendra le
» mieux; mais mon inclination seroit que vous
» demeurassiez dans ma capitale. » Le père le
pria de trouver bon que pour le présent il
bâtît une église à Madigoubba, où il avoit plu-
sieurs disciples; que ce village n'étant qu'à
deux lieues de la capitale, il seroit à portée de
le venir trouver au premier ordre qu'il rece-
vroit de sa part.

Pendant le temps de cette audience, le

prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, et voyant le missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vu assis. C'est par ces distinctions qu'un prince idolâtre témoignoît à toute sa cour le respect qu'il avoit pour la loi du vrai Dieu et pour le dernier de ses ministres. Avant que de le congédier, il lui fit voir quelques curiosités qu'il avoit dans son palais, et il fit promener ses chevaux richement caparaçonnés. Il alla ensuite à la promenade, et apercevant un des Rettis chrétiens : « Faites bâtir au plus tôt, » lui dit-il, la maison du Saniassis romain : je » vous permets de faire couper tout le bois qui » sera nécessaire. Un moment après l'ayant » fait rappeler : Je n'ai consenti qu'avec peine, » ajouta-t-il, que le missionnaire fixât sa demeure dans votre village; puisque vous avez » le bonheur d'être du nombre de ses disciples, » je vous regarde comme mes enfants; mais » joignez vos prières aux miennes, pour l'engager à demeurer dans ma capitale. J'ai encore à lui parler, avertissez-le de ne pas » partir sitôt. »

Au retour de la promenade, il renvoya au palais la princesse avec ses éléphants, ses chevaux, et la plus grande partie de sa cour, et il se rendit en palanquin, accompagné de ses

seula
les av
il lui
» Si
» vol
» voy
pierr
pierr
tach
la cr
» de
» je
» sav
» ca
» ins
» ma
»
» ch
» qu
» mi
» qu
» av
» id
» ve
» ce
Le
prin
» pa

seuls gardes, au logis du missionnaire. Après les avoir fait retirer pour être seul avec le père, il lui dit : « Il n'y a qu'un article qui m'arrête. » Si vous me le passez, je me fais dès à présent votre disciple. Je porte le *lingan*, comme vous voyez. » (C'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan* : il le portoit attaché à sa veste comme les chevaliers portent la croix de leur ordre). « Je suis bien éloigné de croire, ajouta-t-il, que ce soit une divinité, je ne lui fais point de sacrifices ; mais vous savez que c'est la marque qui distingue ma caste ; si je le quittois, je passerois pour un insensé, et je révolterois contre moi toute ma famille.

» Prince, lui répondit le missionnaire, la chose vous paroît impossible ; mais le Dieu que je vous prêche peut faire de plus grands miracles. Non, répliqua le prince, le Dieu que vous adorez me sauvera ou me damnera avec le *lingan*. Je regarde les temples et les idoles comme de la boue ; je les ferai renverser, si vous le jugez à propos ; mais pour ce qui est du *lingan*, je ne le quitterai jamais. » Le père, les larmes aux yeux, prit les mains du prince, et les serrant étroitement : « Ce n'est pas encore, lui dit-il, de quoi il s'agit : don-

» neez-vous la peine et le loisir de réfléchir sur
 » les importantes vérités que je vous annonce :
 » Dieu vous donnera la force d'exécuter ce
 » qu'il vous inspire par le foible organe de son
 » ministre : il ne vous a pas créé pour vous
 » précipiter dans les flammes de l'enfer : sa
 » grâce dissipera toutes vos craintes , si vous la
 » demandez avec confiance ; mes disciples et
 » moi nous le prierons sans cesse de vous ac-
 » corder ce puissant secours. »

A ces paroles , le prince parut s'apaiser ;
 puis changeant de discours : « Pourquoi refu-
 » sez-vous , dit-il , de fixer ici votre demeure ?
 » je vous l'ai déjà dit , que vous ne serez point
 » interrompu dans vos saints exercices : votre
 » plaisir , dites-vous , est d'être avec les pauvres
 » pour leur enseigner le chemin du Ciel ; sachez
 » que je ne regarde pas cet éclat qui m'envi-
 » ronne , ni ces biens que je possède , comme
 » quelque chose qui m'appartienne : je ne les
 » ai point apportés en naissant ; ils ne me sui-
 » vront point après ma mort : mon père pos-
 » sédoit ces biens , et ils ne l'ont point garanti
 » du tombeau ; j'en jouis maintenant , et d'autres
 » les posséderont après moi : ainsi regardez-moi
 » comme un pauvre , et ne me refusez pas la
 » grâce que je vous demande. »

Des réflexions si chrétiennes de la part d'un

prince idolâtre surprirent les néophytes qui étoient présents : « Le vrai Dieu, répondit le père, qui vous met dans le cœur de si généreux sentiments, a sans doute de grands desseins sur votre personne. Vous voulez que je bâtisse ici un *Matam* (c'est le nom qu'on donne à nos églises), j'y consens, et j'espère que Dieu en tirera sa gloire. Du moins je pourrai vous entretenir plus souvent de ses divines perfections, et de l'importance qu'il y a de travailler sérieusement à votre salut. »

Le prince ne pouvant dissimuler sa joie, renouvela aux Rettis chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de conper tous les bois nécessaires pour la construction de l'église, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à Madigoubba. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencements, et de fortifier ce prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion !

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularités à vous mander; mais j'apprends en ce moment la mort du P. de la Fontaine, notre supérieur-général. Quelle perte pour cette mission ! Dieu nous l'enlève dans un temps où sa présence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manières affables et obligeantes lui avoient gagné le cœur des

Français et des Malabares. Les églises qu'il a fondées dans cette mission, seront des monuments durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Madame la vicomtesse d'Harmoncourt, sa mère, lui faisoit tenir chaque année une aumône considérable qui le mettoit en état de fournir aux frais qui sont indispensables lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle mission. La mission de Carnate, surtout celle qui est en deçà des montagnes, le regarde avec justice comme son fondateur. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, et plus de tranquillité d'âme, qu'il en a fait paroître dans diverses persécutions qu'il a eu à soutenir. Dans celle de Ballabaram, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, et que se jetant à ses pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils avoient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avoit soulevé toute la ville contre les missionnaires et les fidèles, un seul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des vérités de la religion; et sur le rapport qu'il en fit au prince, il y eut défense d'inquiéter les nouveaux fidèles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines et de

fatigu
que l
Depu
ne pe
sans
princ
davan
loin,
de Jé
de la
qu'ils
en Jé
la gra
ment
sainte
J'a
pect,

A B
J'a
Beng

fatigues il a recouvré l'église de Devandapallé que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé supérieur-général, il ne pensoit qu'à ramener les esprits prévenus, sans perdre de vue cette mission qui étoit le principal objet de ses soins. Il espéroit l'affermir davantage, et il portoit ses vues encore plus loin, afin d'étendre de plus en plus le royaume de Jésus-Christ. Si vous pouviez être le témoin de la douleur que ressentiront les fidèles, lorsqu'ils apprendront la mort de leur cher père en Jésus-Christ, vous jugeriez mieux quelle est la grandeur de notre perte. Adorons les jugements de Dieu, et conformons-nous à sa très sainte volonté.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. Barbier, missionnaire.

A Puneypundi, dans le Carnate, le 7 janvier 1720.

J'avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher

du soulagement à Pondichery. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remède qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le riz et les herbes de la mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, et que je me suis remis à la vie de missionnaire, je me porte beaucoup mieux, et je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'espérance de travailler long-temps dans cette portion de la vigne du Seigneur. Je l'éprouve, et il est vrai qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable Maître que nous servons, est la vertu capitale qui nous est nécessaire. Si nous avons des fatigues à essuyer, si notre vie est austère, nous en sommes bien dédommagés par la consolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, soit par le concours de ceux qui se présentent au baptême, soit par l'innocence, la docilité et la ferveur des anciens chrétiens. De cent que je confesserai, à peine en trouverai-je douze qui soient tombés dans des fautes considérables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude scrupuleuse à remplir les devoirs de la religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu, par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions et leurs maladies. Il me semble que je

vois

Je

asthme

repos

je lui

bas s

moyen

» père

» m'éto

fut tou

mit de

Un c

et dans

s'étoit

que tou

à une c

pas vou

de sa

Dieu h

femme

forteme

ne plus

Je re

nos mi

l'année

ix adu

catéchis

plus d

vois renaitre la ferveur des premiers siècles.

Je visitai il y a peu de jours une malade asthmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortai à la patience, et pour cela je lui représentois que Dieu lui faisoit faire ici bas son purgatoire, en lui fournissant un moyen infailible d'expier ses fautes. « Ah ! mon père, me répondit-elle d'un ton de voix qui m'étonna, je ne souffre pas encore assez. » Ce fut tout ce que la violence de son mal lui permit de me dire.

Un de mes catéchistes vint me trouver hier, et dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit passé dans son district, il me raconta que tout récemment un chrétien avoit été mis à une question très douloureuse pour n'avoir pas voulu coopérer à un sacrifice que les païens de sa bourgade vouloient faire au démon. Dieu bénit son courage en suscitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha si fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le néophyte.

Je reçois en ce moment une lettre d'un de nos missionnaires, qui m'apprend que dans l'année dernière il baptisa deux cent trente-huit adultes et six cent huit enfants; que ses catéchistes ont pareillement conféré le baptême à plus de quatre-vingt-douze adultes et à deux

cent quarante enfants. Vous jugez bien que plusieurs de ces enfants sont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rend capables d'offenser Dieu. C'est ce qui nous soutient dans nos travaux : le Ciel se peuple insensiblement, la suite de l'Agneau se grossit tous les jours. Dieu sera éternellement glorifié par ces âmes pures. Pourront-elles oublier ceux auxquels, après Dieu, elles sont redevables de leur salut éternel ?

DESCRIPTION de l'arbre qui porte la ouate, du peïrier et de la laye; tirée de quelques autres lettres.

L'ARBRE qui porte la ouate, ou cette espèce de coton fin dont on se sert pour remplir des coussins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courte-pointes, etc., croît de lui-même en pleine campagne et sans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *tonngiou*. Cet arbre, que j'appellerai dorénavant *ouatier*, est de deux espèces fort différentes : il y en a de grands et de petits : j'en ai vu des uns et des autres.

Les grands, qui sont de deux sortes, ressemblent assez aux noyers pour la forme et la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut et plus droit, à peu près

comme
hérissée
comme
fort
des
elles
diques
sixième
d'un
forme
mais
sont
cher.
est
et de
serve
par
en
Trois
Tous
grands
différents
feuille :
couverts
feuille.
fleurs,
espèce
les
miers

comme est le tronc des chênes. L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file et fort serrées. Les feuilles tiennent également des feuilles du noyer et de celles du châtaignier; elles croissent toujours cinq à cinq; leurs pédicules, qui sont fort courts, s'unissent à un sixième qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur. Le fleur est de la forme et de la grandeur d'une tulipe médiocre; mais ses pétales sont plus épais, et elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais et d'un vert clair, pourvue de nervures et de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas bachelé et effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux espèces des grands oustiers: voici maintenant en quoi ils diffèrent. Les uns portent la fleur avant la feuille: j'en ai vu plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, et n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vus de cette espèce avoient les feuilles toutes venues, et les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux, et moins fournis de

branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, et assez douce au toucher ; et les seconds l'ont rude, et d'un rouge foncé en dedans, mais pâle et jaune en dehors. Dans les uns et dans les autres, il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets, lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur à l'entre-deux des feuilles, et entre ceux-ci il s'en élève un cinquième composé de seize de ces baguettes, au milieu desquelles il s'élève une espèce de pistil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre et sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate, je n'en puis dire autre chose, si non qu'il est d'une figure oblongue et semblable aux figues bananes anguleuses que les Portugais appellent *Figos carocas*.

L'ouatier de la seconde ou, pour mieux dire, de la troisième espèce, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc et son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia : ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, et terminées en

pointe. Elles sont couvertes par-dessus et par-dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtresses fibres qui partent de la côte de la feuille sont fort distinctes et très bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointe aux deux extrémités, et unis ensemble. Ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, et de la grosseur du petit doigt. J'en ai vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, et l'en trouve au-dedans la ouate bien pressée, avec plusieurs pepins jaunes de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au *poivrier*; c'est un arbrisseau rampant, qui, pour s'élever, a besoin d'appui. On le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux, ou bien on lui met des perches en forme d'échelas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même, quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût

près qui est fort âcre. Cette tige pousse de tous côtés quantité de branches, qui s'attachent au hasard. La feuille, quand l'arbre est jeune, est d'un vert uni et blanchâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît; mais elle garde toujours sa blancheur par-dessus. Sa figure est ovale, mais vers l'extrémité elle diminue et se termine en pointe. Elle a six nervures, dont cinq, qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables au premier. On ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent les unes aux autres par un tissu de fibres assez grossières. Les plus grandes feuilles que j'aie vues avoient six pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe est petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains, qui étoient verts lorsque je les vis, et qui ne devoient être mûrs que dans trois mois, étoient attachés sans pédicule : ils étoient de la forme et de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre, quelque vert, avoit déjà beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis, portassent chacun six onces de poivre.

Pour ce qui est de la *laque*, c'est principa-

lemer
mass
Ce so
blabl
près
cire,
de la
laque
du mo
que j
qui a
beauc
trouve
ont tr
le troi
et dem
espèce
cette c
que ce
rosée,
arbres
appare
si l'on
font d
une es
rappor
qui ser
si estim

lement à Lahos et à Camboye qu'on la ramasse autour de deux diverses sortes d'arbres. Ce sont de certains insectes rouges, assez semblables aux fourmis, qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de la même manière. On m'a assuré que la laque se forme de l'excrément de ces insectes; du moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ai questionnés. Néanmoins un Français qui a demeuré deux ans au Pégu, où il a vu beaucoup de laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, et dont le tronc n'a guère qu'un pouce ou un pouce et demi de diamètre; qu'elle se formoit d'une espèce de rosée qui tomboit tous les ans dans cette contrée au mois de juin et de juillet, et que certaines fourmis rouges, friandes de cette rosée, couvroient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations, si différentes en apparence, peuvent, ce semble, se concilier; si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée, non pas la laque, qui est une espèce de marc; comme l'est la cire par rapport au miel; mais ce que qu'on en tire, et qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées; et que pour la laque ils la font ou

de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussière de certaines fleurs, ou d'autres matières terrestres qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ses productions.

LETTRE

Du P. le Caron, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à mesdames ses sœurs, religieuses Ursulines.

De la mission de Carnate, ce 10 novembre 1720.

La paix de N. S.

Je cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes chères sœurs, et la distance ne me fait pas oublier ce que vous me demandâtes si instamment, lorsque je vous dis le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs et des coutumes de ces nations éloignées, et je m'étendrai un peu plus au long sur ce qui regarde les fonctions du saint ministère auquel la divine Providence m'a appelé.

La religion des Indiens est un composé monstrueux de toutes sortes de fables. Ils admettent, selon ce qu'on voit dans leurs livres, jusqu'à trente millions de dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions sont différentes. Ils attribuent à l'un la création du monde, à l'autre sa conservation, et au troisième le pouvoir de le détruire. Ces trois dieux sont indépendants l'un de l'autre; ils ont chacun leur paradis; souvent ils se font la guerre, et l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous différentes figures: sous celle de poisson, de pourceau, etc. Tout ce qui a servi à ces dieux, est divinisé. C'est pourquoi on voit dans presque tous les temples la figure d'un bœuf auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un dieu nommé *Chrisnen*, né à minuit dans une étable de bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce dieu est un tissu d'actions infâmes.

C'est dans ce tintamarre que consiste toute la solennité de la fête: boire, manger, chanter, se divertir, ce sont là leurs exercices de piété. Ils ne s'assemblent guère dans leurs

temples, qui sont de vrais repaires de démons. Il n'y vient de jour que par une porte très étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particulière aux dieux, envoient au sacrificateur de quoi faire le sacrifice : ce sont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du riz et des légumes. Personne n'y assiste. Comme j'ai été témoin d'un de ces sacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis le mois passé, je me retirai le soir dans un temple à dessein d'y passer la nuit. J'y trouvai le prêtre des idoles qui se disposoit à leur faire son sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du riz et des légumes. Je pris de là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveuglement d'adorer des dieux insensibles; je l'entretins assez longtemps du vrai Dieu, et je m'aperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit : il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Après quoi, prenant la parole : « Vous avez tort, me dit-il avec amitié, de passer ici la nuit : cette contrée est remplie de voleurs qui pourroient vous faire insulte; croyez-moi, retirez-vous dans le prochain village, vous y serez plus en sûreté. » Comme je ne déférois pas à ses conseils, et que ma présence l'importunoit, il excita tout-à-coup

une f
gag
son m
du ter
cruch
du fe
l'ence
en pr
compr
plat,
sues e
se pro
sieurs
festin.
pétit c
se terr
Pres
fort su
grosse
les. Ils
pénible
sidéral
sent bi
les mai
où nou
fait po
un pal
d'un é

une fumée si épaisse qu'elle me contraignit de gagner la porte. Ce fut de là que je contemplai son manége. Il prépara le repas dans un coin du temple; puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, et les frotta long-temps; il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le riz et les légumes; après quoi se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au festin. Puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit présenté à ses dieux. Ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les princes de ces contrées sont fort superstitieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs et pénibles voyages pour porter des sommes considérables à quelque divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du pays. Dans la ville de Ballabram, où nous avons une église, le prince régnant fait porter continuellement un de ses dieux sur un palanquin, qui est précédé d'un cheval et d'un éléphant richement caparaçonnés, dont

il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instruments attire une foule incroyable d'infidèles qui viennent adorer l'idole. Par intervalle un hérault fait faire silence, et il récite les louanges de la divinité.

L'année dernière, la princesse régnante se trouva fort mal. Le prince son mari eut recours à toutes les idoles, et leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison; et, afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge, sur les deux épaules de cette princesse, la figure d'une de ces principales divinités. La douleur abrégéa sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle opération. Le prince en fut si irrité contre ses dieux, qu'il cessa entièrement de faire des fêtes en leur honneur. Sa colère s'est enfin radoucie, et le mois dernier il commença une nouvelle fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces peuples sont divisés par castes ou tribus, comme étoit autrefois le peuple juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce: car, dans leurs coutumes, dans leurs cérémonies, dans leurs sacrifices, on découvre quantité de vestiges de l'ancienne loi, qu'ils ont défigurés par une infinité de fables. Cette distinction des castes est un grand obstacle au progrès de l'Évangile, surtout dans les lieux où il y a peu

de cha
dans
idolâtr
vent
à tou
chré
l'opp
comm
ces infi
le plus
religion
d'ailleur
Seigneur
planir
Il y a
gan (c
pour m
dieux)
trême,
Les gou
noient
qui pût
J'ai l
vante
lingan
rou. C
dre à m
qu'il eût

de chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa caste, et même dans sa parenté, un idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent: « Si je me fais chrétien, il faut renoncer » à tout établissement; il n'y a point encore de » chrétiens dans ma famille; j'en deviendrai » l'opprobre, et mes parents ne voudront plus » communiquer avec moi. » Ainsi il faut que ces infidèles commencent par l'acte du monde le plus héroïque pour se faire instruire d'une religion, contre laquelle ils sont déjà prévenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur, par sa miséricorde infinie, a su aplanir ces difficultés.

Il y a une caste de gens qui portent le *lingan* (c'est une figure qu'ils portent au cou pour marquer leur dévouement à un de leurs dieux); ils le conservent avec un soin extrême, et lui offrent chaque jour des sacrifices. Les gouroux ont su leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lu dans un livre indien l'histoire suivante: Un de ces linganistes ayant perdu son *lingan*, alla s'accuser de sa faute à son gourou. Celui-ci lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, et que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'apaiser le courroux des dieux, et en

même temps il le conduisit vers les bords d'un étang pour l'y précipiter. Le linganiste parut y consentir ; mais il demanda en grâce au gourou de lui prêter le lingan qu'il portoit , afin de lui faire pour la dernière fois son sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux sans lingan , lui dit-il ; ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'étang pour apaiser la colère de nos dieux : et déjà il le tiroit par les pieds pour s'y jeter ensemble , lorsque le gourou lui prenant la main : « Attendez , » mon fils , lui dit-il , il ne faut pas vous presser , je puis vous dispenser de la peine que vous avez méritée , je réparerai votre faute » en vous donnant un autre lingan. »

Il règne ici une coutume assez extraordinaire dans la caste des laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles ou qu'ils se marient , ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main et de les présenter à l'idole. Ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là , en présence de l'idole , on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau , et aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie quand on fait présent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper.

Leur
nez q
et on
dèss
lis au
pour
esclav
rou ,
brasie
payer
roient
deman
crite ,
rouge
nités ,
paroit
voyez
fait ob

Le
que la
raison
tice. I
servite
propre
qui le
de la
à peir
tivité le

Leur prince les récompense à proportion des neiges qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, et on les suspend à la porte d'une de leurs déesses. En France, on applique la fleur de lis aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le gourou, qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs, ni prières ne pourroient l'engager à accorder la grâce qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs divinités, sans que durant ce tourment ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est guère moins bizarre que la religion. La volonté des princes et la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espèce de servitude. Ils ne possèdent aucune terre en propre : elles appartiennent toutes au prince qui les fait cultiver par ses sujets. Au temps de la récolte, il fait enlever le grain, et laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers



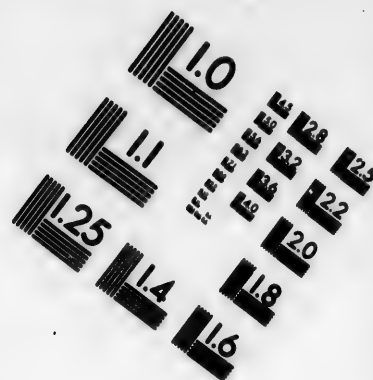
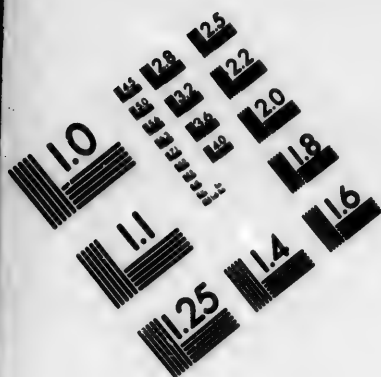
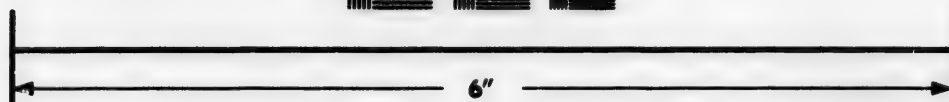
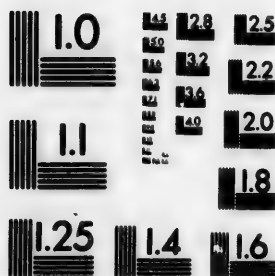


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

128
132
125
122
120
8

10
01

d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec soin ; autrement, sous mille faux prétextes, on trouve le moyen de le leur enlever. Les princes n'exercent leurs vexations sur leurs peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, lèvent sur ces princes des impôts exorbitants qu'ils sont obligés de fournir, sans quoi le pays seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort ; pourvu qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme et sa fille. Une femme qui avoit tué son mari fut conduite dans la place publique, on lui couvrit le visage de boue : ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du prince de Ballabaram en fut quitte pour quelques coups de bâton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol : au lieu de le punir, on le garda à vue comme une personne utile à l'état, et qui, dans l'occasion, pouvoit lui rendre un service important. Ce service étoit qu'en cas de siège, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme si adroit à enlever la caisse militaire des ennemis, et par là déconcerter leurs projets.

En Europe, ce sont les meilleures familles

qui occu-
de Casar-
de la p-
sont d'u-
ya des p-
deshons-
mangees-
leurs pa-
comme
un noble
même. f-
ne faire
doute, n-
voulant
personn-
distingue-

On es-
lade. Ce
bre de n-
tans, fort
aux dép-
Leurs d-
dans les
ils expré-
malade-
ou quar-
qu'un pe-
chasser l-

qui occupent les trônes : de tous les princes de Carnate je n'en connois pas un seul qui soit de la première caste : quelques-uns même sont d'une caste fort obscure. De là vient qu'il y a des princes dont les cuisiniers se croiroient déshonorés, et le seroient effectivement, s'ils mangeoient avec les princes qu'ils servent : leurs parents les chasseroient de leurs castes comme des gens perdus d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même. C'est pour cela que quelquefois pour se faire honneur on se l'a dit : c'est vous, sans doute, mon père, qui vous faites votre cuisine : voulant par là me faire entendre qu'il n'y avoit personne d'une naissance ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre quand on est malade. Ce n'est pas qu'il n'y ait grand nombre de médecins ; mais ce sont de vrais charlatans, fort ignorants, et qui font leurs expériences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues et leurs remèdes se trouvent dans les bois : ce sont quelques simples dont ils expriment le jus, et qu'ils font prendre au malade. Dans les fièvres, durassent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le

malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, et non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la mission; mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos catéchistes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou seize jours d'abstinence, je changeai de sentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans, de la première caste, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fièvre le quitta le vingt-septième jour de sa maladie; et comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fièvre ne le reprît. Le trentième et les cinq ou six jours suivants, on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout à fait rétabli, et je le fais actuellement instruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi ces peuples ni académies, ni sciences; ils ont quelque connoissance de l'astronomie, et ils prédisent les éclipses avec assez de justesse. Quoique leur pays ait été sujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être transmise à la postérité, on n'en trouve rien dans leurs livres, qui ne sont remplis que de contes et de fables.

Voilà, mes chères sœurs, un précis de ce qui

regarde
peuples
chose d
et sur l
sur cet
vais sat
J'entr
Je n'y f
river un
on vint
meuroit
hors d'é
partis s
jour de
chrétien
verte, s
qui depu
ils me p
voleurs
poussèr
qu'ils all
permit d
baptisai
heures d
plaine,
un bran
Vierge.
flam bea

regarde la religion et le gouvernement des peuples du Carnate : vous souhaitez quelque chose de plus particulier sur ce qui me regarde, et sur les bénédictions que le Seigneur verse sur cette chrétienté naissante ; c'est à quoi je vais satisfaire.

J'entrai dans cette mission le 20 mars 1719. Je n'y fus pas trois semaines qu'il pensa m'arriver un petit accident. La nuit du samedi saint on vint m'avertir qu'un missionnaire, qui demouroit à trois lieues, étoit tombé malade et hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis sur l'heure, et j'arrivai à son église le jour de Pâques, à trois heures du matin. Les chrétiens, dont toute la campagne étoit convertie, se tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient pillé cette église. Comme ils me prirent moi et mes catéchistes pour ces voleurs, ils s'armèrent de pierres et de bâtons, poussèrent des cris affreux, et je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là vingt-huit personnes. A dix heures du soir je commençai, dans une vaste plaine, une belle procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la statue de la Sainte-Vierge. La nuit fut éclairée par trois cents flam beaux et par quantité de feux d'artifice qui

jouoient sans discontinuer. Une grande multitude de fidèles et d'idolâtres, furent charmés de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de ces sortes de fêtes contribue beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos mystères.

Vous ne sauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fidèles s'approchent des sacrements. Dès que le missionnaire est arrivé dans une église, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints mystères. Après avoir voyagé tout le jour sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz froid, ils arrivent sur le soir accablés de fatigue. Ils boivent pour tout soulagement un peu d'eau, et passent la nuit couchés sur la terre. Ils fondent en larmes en s'accusant des fautes les plus légères. A la prière du soir, lorsqu'on récite l'acte de contrition, ils se frappent la poitrine, et ne s'expriment que par des sanglots réitérés.

Aux fêtes solennelles, les chrétiens les plus aisés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, et par-là ils entretiennent entr'eux cet esprit d'union et de charité qui édifie les païens mêmes. C'est ordinairement à ces fêtes qu'on administre le

baptême
troupes
plutôt
joie le j
temps c
de la gr
obstant
divinité
la foi de
la moine

Ceux
cruelles
leurs pa
les chassa
muniqu
lation, f
peinas.

» vive,
» conter
» compl
» mes se
qu'on a
mariage
constam
gnes tra
misère,
crime é
tenu cet

baptême. Les catéchistes nous amènent par troupes ces pauvres idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu, qu'ils secouent avec joie le joug du démon qui les a tenus si longtemps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grâce dans certains vieillards, qui, nonobstant les plus forts préjugés touchant leurs divinités, reçoivent le saint baptême, sans que la foi de nos mystères trouve dans leurs esprits la moindre résistance.

Ceux qui se convertissent ont souvent de cruelles contradictions à soutenir du côté de leurs parents idolâtres, qui les maltraitent et les chassent de leurs familles sans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le récit de leurs peines. « Mon père, disent-ils avec une foi vive, je souffre infiniment, mais je suis content pourvu que la volonté de Dieu s'accomplisse, et que le ciel devienne le prix de mes souffrances. » J'ai vu plusieurs chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux idolâtres, et qui, l'ayant refusé constamment, ont été exposés aux plus indignes traitements : quelques-uns sont morts de misère, tous furent chassés de leur pays : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution avec une fermeté, une

foi et un courage dignes des héros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parents, leurs amis, sans se plaindre ni murmurer, chargés de leurs petits enfants, obligés de chercher un asile dans une terre étrangère, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque dans de nouveaux fidèles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer dans la voie du salut.

A la dernière fête de Noël, le Seigneur glorifia son nom d'une manière singulière dans les états d'un prince, où l'évangile n'avoit pu encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que sept personnes y étoient cruellement tourmentées du démon; deux moururent dans l'obsession; les cinq autres n'ayant plus d'autre ressource que dans le vrai Dieu, furent amenés à l'église de Chruchsnabouram, les fers aux pieds et les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils furent arrivés, je chargeai un catéchiste d'aller enlever de leurs maisons, et de celles de leurs parents, toutes les idoles et toutes les marques de superstition qui s'y trouveroient. Le lendemain, après la messe, je commençai l'exorcisme; j'avois fait illuminer l'église pour rendre la fête plus éclatante. La nouveauté du

specta
fidèles
foi de
la fin
quilles
servit
patrio
ceur e
modér

Le
sion,
cinq i
pas m
dessei
jour d
heure
soixan
sistai
comm
ligion
annon
et ce
puissa
une d
de l'é
parler
heure
de te
c'esi i

spectacle y avoit attiré une grande foule de fidèles et d'idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du démon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouvèrent tranquilles et tout à fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs compatriotes étoient étonnés de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pu modérer la fureur.

Le prince, qui avoit été témoin de l'obsession, et qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq idolâtres, qui étoit son intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint en effet le jour de Noël en grand cortège, sur les quatre heures du soir. C'est un vieillard âgé de soixante-cinq ans. Dans mon entretien, j'insistai fort sur la délivrance de ces possédés, comme sur une preuve de la vérité de la religion que j'étois venu de six mille lieues lui annoncer pour le salut de son ame. Le prince et ceux de sa suite convinrent qu'un Dieu si puissant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demi-heure d'entretien, il se retira auprès de l'église, et il me fit dire qu'il vouloit me parler en secret. Il se fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la divinité; et de temps en temps il se récrioit, en disant : c'est ici la pure vérité.

L'église étoit assez bien ornée. Quand l'heure de la prière eut sonné, le prince y assista, et il parut très-édifié de la piété et de la modestie des fidèles. La prière finie : « Qu'on reste ici, » dit-il à ceux de sa cour, je vais prendre congé du père. » Il vint seul dans un endroit où je l'attendois; et là, durant un quart d'heure, je l'entretins du vrai Dieu, du paradis, de l'enfer, de la fausseté des divinités qu'il adoroit. Il convint de tout : « Je veux, dit-il, embrasser » votre religion; admettez-moi, je vous prie, » dès ce moment, au nombre de vos disciples. » Alors il me salua en portant les deux mains jointes sur la tête, ce qui est la marque du plus grand respect, et il se retira. Le lendemain je lui envoyai un catéchiste avec des livres où nos mystères sont expliqués. Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer; et il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soutenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce prince a parmi ses courtisans grand nombre de Brame, qui nous traversent dans presque toutes les cours où ils ont les premières charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce prince que j'étois le plus grand magicien qu'il y eût dans les Indes, et que ce n'étoit que par la vertu de mes enchantements,

que les
du dé
article;
cien po
sur lui.
afin de
secrets.
l'a pas

Six o
lui enve
appliqu
en ce p
lui, l'av
» vous
» quelq
» vous
trop cr
envie q
un de
ma par
» dit-il
» pêche
obéit, e
dité. Le
cet exp

Une
prince
porter

que les cinq personnes avoient été délivrées du démon. Ce prince est très-foible sur cet article; il entretient même à sa cour un magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jeter sur lui. J'ai invité ce magicien à me venir voir, afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole, mais il ne l'a pas tenue.

Six ou sept jours après la visite du prince, je lui envoyai un panier de raisins, auquel j'avois appliqué quelques cachets; c'est un fruit rare en ce pays. Les Brame qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. « Voyez-vous ces cachets, dirent-ils, ils couvrent quelque sortilège, et si vous y touchiez, il vous arriveroit quelque malheur. » Le prince trop crédule n'osa toucher au raisin, quelque envie qu'il eût d'en manger. Peu de jours après, un de mes catéchistes étant allé le saluer de ma part : « Otez les cachets de ce panier, lui dit-il, le respect que j'ai pour le père m'empêche de les lever moi-même. » Le catéchiste obéit, et le prince mangent des raisins avec avidité. Les Brame furent un peu déconcertés de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyois saluer un autre prince par un catéchiste, je lui ordonnai de porter sous son bras un livre de la religion

d'une forme particulière, afin de piquer sa curiosité. Cet innocent stratagème réussit : le prince demanda au catéchiste quel étoit ce livre, et ayant appris que c'étoit la loi du vrai Dieu, il se le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame astrologue souffrant avec impatience que le prince prît goût à cette lecture, vint avec son livre d'astrologie à la main : « Prince, » lui dit-il avec une espèce d'enthousiasme, » selon le cours présent des étoiles, il ne vous » est plus permis de rester ici ; retirez-vous au » plutôt. » Le prince obéit, et congédia son lecteur.

La seconde semaine de carême, comme je finissois ma retraite annuelle, il m'arriva une petite humiliation. Un parti considérable de Mores vint pour m'enlever dans l'église de Chruchsnahouram. Dès le matin ils demandèrent à me parler : on leur répondit que j'étois en prières, et que je ne voyois personne. Ce refus les surprit : ils entrèrent dans l'enceinte de la maison, et ce fut toute la journée un flux et reflux continuel de ces gens-là, sans rien communiquer de leur dessein. Ils avoient deux Brames à leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entreprise. Comme ils craignirent que les chrétiens ne prissent ma défense, ils s'adressèrent au prince tributaire

du seigneur
ment, e
de la
respect.
excusa
actes d'
voisin a
Mores
l'obscur
ce déta
le comm
bouram
vint me
soir, po
moient
s'étoient
de ma n
gier dan
je sortis
et je me
la nuit.
mouven
tois dan
camp. A
inviter
mandan
Je leur
taire co

du seigneur More qui commandoit le détachement, et le firent prier d'envoyer la garnison de la forteresse pour tenir mes disciples en respect. Le prince, qui m'affectionnoit, s'en excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hostilité sur les terres d'un prince son voisin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le dessin de m'enlever dans l'obscurité de la nuit et sans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain. Je ne sais comment le commandant de la forteresse de Chruschanabourain eut connoissance de leur dessein; il vint me trouver à cinq heures et demie du soir, pour me donner avis que les Mores tramaient un complot contre ma personne, qu'ils s'étoient déjà emparés de toutes les avenues de ma maison, et il me conseilla de me réfugier dans la forteresse. Je suivis son conseil, je sortis par une issue inconnue aux Mores, et je me retirai dans la forteresse où je passai la nuit. Les Mores s'étant aperçus de quelque mouvement, et ayant appris ensuite que j'étois dans la forteresse, se retirèrent à leur camp. A huit heures du soir ils m'envoyèrent inviter à me rendre au camp, où leur commandant souhaitoit avec passion de me voir. Je leur fis réponse qu'un pénitent et un solitaire comme moi, ne voyoit pas volontiers le

grand monde. Comme ils décampèrent le lendemain matin, je retournai dans mon église, où mes chrétiens m'accompagnèrent. Je ne sais quel étoit le dessein de ces Mores, ni quel parti ils m'eussent fait si j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je sais, c'est que les Brames nous ont souvent suscité de fâcheuses persécutions, en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraitent quelquefois les Indiens d'une manière cruelle, et que tout récemment ils retinrent un de nos missionnaires deux ans entiers dans une rude prison, et qu'ils l'appliquèrent deux fois à la torture.

Quelque temps avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la providence de Dieu sur ses élus. Un idolâtre étant venu par hasard de fort loin dans le village où je me trouvois, y tomba dangereusement malade; des chrétiens lui parlèrent du vrai Dieu: il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre; je lui conférai le baptême, qu'il demandoit avec ferveur, et il mourut le lendemain dans de grands sentiments de piété.

Quatre autres adultes furent favorisés presque en même temps de la même grâce.

Il y avoit
infaillible
dans sa fa
un vrai m
tacles à
Agé de so
de ceux
cateurs d
à nous f
ville de I
Dieu a v
bonne ce
dans une
envoie à
der quel
l'eau de
eût toute
qu'il étoi
il étoit a
administr
une heur

Ces m
du Seign
dédomm
avons à s
qu'il nou
menons
qualité

Il y avoit parmi eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'idolâtrie ; s'il fût resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grâce ; tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de soixante-cinq ans, et contre la coutume de ceux de sa caste, il aimoit assez les prédicateurs de l'évangile : il avoit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de Devandapallé pour y bâtir une église. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre. Il arriva de trente lieues loin dans une église où j'étois ; il tombe malade , il envoie à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portai de l'eau de mélisse qui le fortifia ; bien qu'il eût toute sa présence d'esprit, je m'aperçus qu'il étoit dans un danger extrême , et comme il étoit assez instruit de nos mystères , je lui administrai le baptême, qu'il me demanda , et une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la miséricorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des croix que nous avons à souffrir , et de la pénitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austère, soit par la qualité des aliments , soit par la fatigue des

voyages , soit par les persécutions et les dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés. Vous savez sans doute que le riz , quelques légumes et de l'eau , sont toute notre nourriture ; cette austérité est absolument nécessaire en ces contrées , sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la religion. Les castes honorables ne vivent que de riz et de légumes , et on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les pénitents gentils (car le démon a aussi ses martyrs) observent cette austérité de vie. Nous avons auprès de nous un chrétien qui a été autrefois au service d'un de ces pénitents. Il nous a rapporté que ce pénitent ne mangeoit à midi que du riz et des légumes , et que le soir il se contentoit de boire un peu d'eau , s'occupant tout le reste de la journée à réciter les louanges de ses faux dieux. Si notre vie étoit moins austère que la leur , et le missionnaire et la religion qu'il prêche , tomberoient dans le mépris,

Nos voyages sont pénibles : on ne trouve sur la route aucun lieu pour se retirer. Jusqu'à présent j'ai passé presque toutes les nuits sous un arbre , exposé aux vents et à la pluie ; quelquefois je me retire dans un temple d'idoles , quand il s'en trouve sur le chemin ; mais on y est d'ordinaire mangé d'insectes. Tandis

que les
prépare
je récite
d'un rep
voyage ;
sage , les
trouver
une soif
ticulière
d'acciden
pays est
tout des
les route
aisément

Voilà ,
toutes se
depuis se
trer dans
que jama
que j'atte

Le P.
que aussi
victime de
qu'une fa
maladie co
plade , et
secours , il
ils écouten
les baptise
téchiste de
gnant.

que les chrétiens qui m'accompagnent me préparent un peu de riz et de légumes, je récite mon office, et après quelques heures d'un repos assez interrompu, je continue mon voyage; je n'en fais guère que je n'aie le visage, les mains et les pieds tout brûlés, sans trouver une seule goutte d'eau pour apaiser une soif ardente. C'est par une protection particulière de Dieu qu'il nous arrive si peu d'accident dans ces voyages : car, outre que le pays est rempli de voleurs, nous avons partout des ennemis du nom chrétien, qui savent les routes que nous tenons, et qui pourroient aisément nous égorger pendant la nuit.

Voilà, mes chères sœurs, un récit vrai dans toutes ses circonstances, de la vie que je mène depuis seize mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette mission. Je vous demande plus que jamais le secours de vos prières; c'est ce que j'attends de votre amitié. Je suis, etc.¹.

¹ Le P. le Caron a fini sa course apostolique, presque aussitôt qu'il l'avoit commencée. Il est mort victime de son zèle et de sa charité. Ayant appris qu'une famille entière d'idolâtres, frappée d'une maladie contagieuse, avoit été chassée de la peuplade, et étoit dans la campagne, dénuée de tout secours, il courut l'assister : touchés de ses soins, ils écoutèrent ses instructions; il eut le bonheur de les baptiser presque tous, et de mourir avec son catéchiste de la maladie qu'il avoit gagnée en les soignant.

SECONDE LETTRE

Du P. le Gac, à M. le chevalier Hébert, gouverneur
de Pondichery.

A Ballabaram, ce 12 janvier 1722.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Je continue à vous faire part du progrès que fait la religion dans cette mission naissante du Carnate. La connoissance que j'ai de votre zèle pour l'établissement de la foi dans ces contrées barbares, me persuade qu'en cela je répons le mieux que je puis à vos intentions et aux bontés dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la nation française dans l'Inde.

Je finissois la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le récit de la protection dont Prasappa-Naïdou (c'est le prince qui gouverne le pays d'Andevarou), favorisoit les prédicateurs de l'évangile. Je

vous ai m
mis de b
qu'il avo
pour la c
voit au m
quer d'ir
dasseris,
cherchoie
fureur do

L'absen
autres ch
volte. Ils
Cloumou
chrétiens
des néopl
qui n'est
mettre le
à bâtir l'é

En effe
tiens de c
son, la tr
eut bien
entrer en
distingués
mes du v
prince, se
mets, l
vous en

vous ai mandé que non-seulement il avoit permis de bâtir une église à Madigoubba, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction. Ce monument qui s'élevait au milieu de la gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la foi; aussi les dasseris, fidèles adorateurs de Vistnou, ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater la fureur dont ils étoient transportés.

L'absence du missionnaire qui visitoit les autres chrétientés, fut le signal de leur révolte. Ils s'assemblèrent en grand nombre à Cloumourou, où il y a plusieurs familles de chrétiens; ils prétendoient piller les maisons des néophytes, aller ensuite à Madigoubba, qui n'est qu'à une demi-lieue de ce village, et mettre le feu aux matériaux qu'on employoit à bâtir l'église.

En effet, le *Retti*, qui est le chef des chrétiens de cette contrée, revenant dans sa maison, la trouva investie par ces séditeux, et il eut bien de la peine à percer la foule. Sans entrer en de vaines disputes, il cita les plus distingués d'entre les dasseris devant les Brame du village; puis interposant le nom du prince, selon la coutume du pays : « Je remets, leur dit-il, mes biens entre vos mains, vous en serez responsables. » Cet expédient

réussit; les Brames firent comprendre aux dasseris qu'on ne leur demandoit que le temps nécessaire pour informer le prince, qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du prince vint dès le soir même. Des Mores dépêchés de sa part aux dasseris, leur ordonnèrent de se rendre à la capitale pour y porter leurs plaintes contre les chrétiens. Ils y allèrent en foule; les dasseris de la ville se joignirent à ceux des villages; les Brames, soit vistnouvistas, soit linganistes, qui sont en grand nombre, intervinrent dans la cause commune; les soldats et les marchands grossirent le parti; enfin le nombre s'accrut de telle sorte, que le prince, qui aperçut leur multitude, quitta le dessein d'aller à la promenade, et rentra dans son palais.

Un officier fut envoyé de sa part aux dasseris : « Le prince, leur dit-il, a connoissance
 » des accusations que vous formez contre les
 » chrétiens; ils brisent vos idoles, ils déclarent
 » contre vos divinités, ils suivent une
 » religion qui anéantit les coutumes de vos
 » ancêtres : voilà le sujet de vos plaintes. Le
 » prince est trop juste pour ne pas réserver
 » une oreille aux accusés; faites venir vos
 » plus célèbres docteurs, et dès que le Saniassi
 » romain sera de retour, vos contestations se

» terminer
 » prince

Le mis
 nant de c
 il crut qu
 auprès de
 par Darm
 ble, les
 dessein o
 représent
 dans une
 entre les m
 eût paru
 la religion
 si généra
 son cœur
 tenter dan
 plus à pro
 Madigouh
 sente du p
 tations qu
 l'abandon

Il parti
 y fut arri
 de ses cat
 d'audienc
 » il n'est
 » soit ici.

» termineront dans une dispute réglée; le
» prince veut lui-même en être le juge. »

Le missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à Ballabaram; il crut qu'il ne devoit pas différer de se rendre auprès de ses chers néophytes. A son passage par Darmavaram, qui est une ville considérable, les chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il étoit d'aller droit à la capitale, lui représentèrent qu'il n'étoit pas de la prudence, dans une pareille conjoncture, de se livrer entre les mains d'un prince gentil; que bien qu'il eût paru être dans des sentiments favorables à la religion, il étoit à craindre qu'une émeute si générale n'eût changé les inclinations de son cœur; que du moins, avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conférer avec les chrétiens de Madigoubba, et de sonder la disposition présente du prince. Le père répondit à ces représentations que son parti étoit pris, et que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour Anantapouram. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le prince, par un de ses catéchistes, de lui accorder un moment d'audience : « Vous me trompez, dit le prince, » il n'est pas possible que le Saniassi romain » soit ici. Il est à la porte de la ville, répondit

» le catéchiste, où il attend vos ordres. Lui
 » faut-il un ordre, répliqua le prince, pour
 » venir dans sa maison? Ne sait-il pas que ce
 » qui m'appartient est à lui? allez, dit-il à un
 » de ses Brames, lui marquer la joie que j'ai
 » de son arrivée, et l'impatience où je suis de
 » le voir. » Le prince le reçut avec des démon-
 strations d'estime et d'amitié plus grandes
 qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussitôt ap-
 peler les Brames, et il engagea la dispute, où
 on traita les mêmes questions dont j'ai eu l'hon-
 neur de vous entretenir dans ma première
 lettre. Le père s'étendit fort au long sur les
 perfections du premier Etre, et il fit voir d'une
 manière palpable, que nulle de ces perfections
 ne convenoit aux divinités adorées dans l'Inde.

« N'entrez point, dit le prince, dans un
 » plus grand détail; ce que vous me dites sur
 » cela, il y a trois mois, m'est encore présent
 » à l'esprit. Vous êtes obligés, continua-t-il,
 » en s'adressant aux Brames, de convenir que
 » Vistnou s'est métamorphosé en pourceau :
 » le Saniassi romain vous le reprocha dans la
 » dernière dispute. Faites-moi voir que cette
 » métamorphose est bienséante à la divinité,
 » et alors je conviendrai avec vous de tout
 » le reste. Mais comme cela n'est pas facile
 » à prouver, avouons de bonne foi que

» nos h
 » Vist
 » dirent
 » géant.
 » sionna
 » métam
 » tôt de
 » tamor
 » davan
 » s'étant
 » parlan
 » pectue
 » N'oub
 » vous p
 » êtes. L
 » un poin
 » il est é
 » guail d
 » il y en
 » disciple
 » de fam
 » eau à
 » sainteté
 » certain
 A ces
 altération
 c'est surt
 ces infame

» nos histoires ne sont qu'un tissu de fables.

» Vistnou se métamorphosa de la sorte, répon-
» dirent les Brame, pour exterminer un fameux
» géant. Ne prenons point le change, dit le mis-
» sionnaire; il ne s'agit pas ici de la cause de la
» métamorphose, mais de l'indécence, ou plu-
» tôt de la folie qu'il y a d'attribuer cette mé-
» tamorphose à la divinité. Ne les poussez pas
» davantage, reprit le prince en souriant; puis
» s'étant aperçu qu'un Brame vistnouviste,
» parlant au père, se servoit de termes peu res-
» pectueux, il lui en fit une sévère réprimande.
» N'oubliez pas, lui dit-il, qui est celui à qui
» vous parlez, et ayez égard au lieu où vous
» êtes. Le père prit de là occasion de toucher
» un point qui regarde ces prétendus docteurs :
» il est étrange, dit-il, de voir jusqu'où va l'or-
» gueil des gouroux dans cette partie de l'Inde;
» il y en a qui entrent dans la maison de leurs
» disciples, se font laver les pieds par le chef
» de famille, et qui ensuite distribuent cette
» eau à boire comme une chose sacrée. La
» sainteté de mon état m'empêche de révéler ici
» certains mystères d'iniquité..... »

A ces paroles le père s'aperçut de quelque altération sur le visage du prince, parce que c'est surtout dans la caste des linganistes, que ces infâmes pratiques sont en usage; c'est pour-

» quoi il n'insista pas davantage sur cet article,
 » d'autant plus que l'on comprenoit assez ce qu'il
 » vouloit dire : « Il n'y a point d'artifice, pour-
 » suivit-il, que vos gouroux n'emploient pour
 » mettre à contribution leurs disciples. Que
 » quelques-uns d'eux leur représentent leur mi-
 » sère et leur pauvreté; n'ont-ils pas le front
 » de leur dire qu'ils n'ont qu'à emprunter de
 » l'argent et mettre en gage leurs femmes et leurs
 » enfants? De tels docteurs, conclut le mission-
 » naire, ne ressemblent-ils pas plutôt à des ser-
 » gents qu'à des pères?

» Vous avez raison, interrompit le prince,
 » la qualité de sergent leur convient admirable-
 » ment bien, car ils en font les fonctions. Puis
 » adressant la parole à un gourou vistnouviste
 » nommé *Adjacoulou* : Pouvez-vous vous ins-
 » crire en faux contre ce que dit le Saniassi
 » romain? Quoi donc, répondit le gourou avec
 » émotion, voudroit-il nous réduire à la men-
 » dicité? Non, répliqua le missionnaire, mais
 » je voudrais qu'une sordide avarice ne vous
 » portât pas à faire des vexations indignes de
 » votre ministère. »

Sur la fin de cette audience, le missionnaire
 voyant que le prince ne lui disoit mot de l'é-
 meute que les dasseris avoient excitée à son oc-
 casion, crut devoir le prévenir en général sur

les opp
 contre l
 » nant,
 » contr
 » nemi
 » s'oppo
 » mal; le
 » paroît
 » lui sem
 » Dieu t
 » torisés
 » je pou
 » grand
 » mais co
 » pure, q
 » même d
 » force d
 » s'élèver
 » est dan
 » dore, e
 » seul int
 » mon pa
 » min du
 » soutien
 » mis. Sa
 » rois-je
 » trer en
 » de m'ex

les oppositions qu'on formoit de toutes parts contre le christianisme : « Il n'est pas surprenant, lui dit-il, que la vérité trouve tant de » contradicteurs. L'homme naturellement ennemi de la contrainte, ne peut souffrir qu'on s'oppose au penchant qui l'entraîne vers le mal; le vice, ainsi que l'a dit un de vos poètes, paroît à l'homme de l'ambrosie, et la vérité lui semble du poison. Si la religion du vrai Dieu toléroit un seul des vices qui sont autorisés par les différentes sectes de ce pays, je pourrois me promettre de trouver un grand nombre de partisans et de disciples; mais comme cette religion est si sainte et si pure, qu'elle condamne jusqu'à l'apparence même du vice, faut-il s'étonner qu'on s'efforce de la décrier, et que tant d'ennemis s'élèvent contre ses ministres? Ma confiance est dans la protection du vrai Dieu que j'aime, et dont je publie la sainte loi. C'est le seul intérêt de sa gloire qui m'a fait quitter mon pays, pour venir vous enseigner le chemin du ciel. C'est son bras puissant qui me soutiendra contre les efforts de tant d'ennemis. Sans ce secours dont je m'appuie, aurois-je la témérité, seul comme je suis, d'entrer en lice avec une si grande multitude, et de m'exposer à un danger continuel de per-

» dro la vie? C'est le seul bien qu'on puisse me
 » ravir, et je m'estimerois heureux de le sa-
 » crifier mille fois en témoignage des vérités
 » que je vous annonce. C'est ce vrai Dieu,
 » prince, dont je publie les grandeurs, qui
 » suscite des hommes amateurs de la vérité,
 » pour prendre en main sa défense, et la sou-
 » tenir de leur autorité. C'est à ce seul vrai
 » Dieu que je suis redevable des marques d'af-
 » fecton dont vous m'honorez, et de la per-
 » mission que vous m'avez donnée de bâtir une
 » église dans vos états. Que dites-vous, répon-
 » dit le prince; quels avantages n'ai-je pas re-
 » çus moi-même depuis que vous êtes venu à
 » ma cour? Votre entrée dans mes états n'a-
 » t-elle pas été pour moi une source de pros-
 » périté et de bénédictions? »

Vous avez su, Monsieur, que dans le temps
 que les dasseris nous enlevèrent notre église
 de Devandapallé, M. de Saint-Hilaire, qui
 s'intéresse avec tant de zèle dans le progrès de
 la foi, nous obtint une patente du Nabab
 d'Arcate qui nous fit rendre notre église, et
 apaisa tout à fait l'orage. Le missionnaire jugea
 à propos de montrer au prince cette patente,
 dont voici la teneur :

« *Ladoutoulla Cam Nabab à tous les Fos-
 dars Rajas, Quelidars, Paleacandloux et*

autres
 églises
 oblige
 ciples
 d'ense
 est con
 affectio
 est qu'
 tout fa
 cune p

Le j
 patente
 » mon
 » grand
 » père
 » mieu
 » m'ho
 » C'est
 » princ
 réitéra
 fourni
 tructio
 congée
 ter à la

Con
 bâtime
 lui p
 more,

autres ordres. Les *Saniassis romains* ont des églises dans le pays de Carnate, où ils sont obligés de voyager pour instruire leurs disciples : ce sont des pénitents qui font profession d'enseigner la vérité, et dont la probité nous est connue. Nous les considérons et nous les affectionnons; c'est pourquoi notre volonté est qu'eux et leurs disciples soient traités partout favorablement, sans qu'on leur fasse aucune peine. Tel est l'ordre que nous donnons. »

Le prince, en finissant la lecture de cette patente : « Quels seroient les enfants du démon, dit-il, qui voudroient inquiéter de si grands hommes? Je me flatte, répondit le père, que quand vous connoîtrez encore mieux la sainteté de la loi chrétienne, vous m'honorerez d'un semblable témoignage. » C'est à moi à en recevoir de vous, reprit le prince d'un air obligeant. » Après quoi il réitéra ses ordres, afin que l'on continuât de fournir ce qui seroit nécessaire pour la construction de la nouvelle église; et il ajouta, en congédiant le missionnaire, qu'il vouloit assister à la première fête qui s'y célébreroit.

Comme le père étoit occupé à conduire le bâtiment de son église, il reçut une lettre que lui présentèrent deux députés d'un prince more, gouverneur de Manimadougou, petite

ville éloignée de dix-huit à vingt lieues de Madigoubba. Ce gouverneur est homme d'esprit et curieux. Ayant appris qu'un Saniaasi romain enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaitoit de le voir et de l'entretenir; c'est ce que contenoit sa lettre, qui étoit écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à peu près les termes :

« Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, Cam, gouverneur de la ville et forteresse de Manimadougou, je fais la révérence en présence des pieds de celui qui brille de toutes sortes de belles qualités, qui est dans la plus haute contemplation de la divinité, qui enseigne la loi du souverain Maître de toutes choses.... Il y a long-temps que j'ai un extrême désir de jouir de votre présence, et il n'y a que vous qui sachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux personnes que je vous envoie tâcheront de découvrir quelle est votre volonté, je finis en faisant plusieurs profondes révérences. »

Le père qui savoit que cette démarche du prince more n'avoit pour principe que sa curiosité naturelle, et qu'il n'y avoit nulle espérance de lui faire goûter les vérités du christianisme, lui fit la réponse suivante :

« Le docteur de la loi du vrai Dieu donne

sa bé
J'ai
qu'il
derni
ciel
toute
dispo
deme
m'ass
de la
et alo
désir
pour
Peu
de la
déjà e
baram
pour
excus
ses d
l'ayan
conde
et po
une é
le laie
lalam
villes
Le

sa bénédiction à *Secou-Aboulla-Rahimou*, etc. J'ai reçu avec toute la joie de mon ame la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui les gouverne par sa toute-puissance, je ne suis pas le maître de disposer de moi-même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerai par la prière quels sont les ordres de la volonté du souverain Maître que j'adore, et alors je tâcherai de contenter pleinement le désir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne.

Peu de jours après, il reçut une autre lettre de la femme du Nabab de Chirpi : elle avoit déjà envoyé deux fois le même exprès à Ballabaram, où elle croyoit qu'étoit le missionnaire pour le prier de la venir trouver. Le père s'en excusa, sur l'obligation où il étoit de visiter ses différentes chrétientés. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, elle lui écrivit une seconde lettre plus pressante que la première, et pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une église dans l'étendue de son gouvernement, le laissant maître de choisir ou Chirpi, ou Colalam, ou Cotta-Cotta, qui sont de grandes villes et fort peuplées.

Le missionnaire ne crut pas devoir se rendre

aisément à ses sollicitations, soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Mores, soit par le peu d'espérance qu'il y a de les convertir; il prit le parti d'envoyer un de ses catéchistes pour la sonder, et pour découvrir, s'il se pouvoit, quel étoit son dessein. Mais sans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit qu'elle avoit des choses à dire au Saniassi romain, qu'elle ne pouvoit confier à personne; qu'elle le prioit de considérer qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'une femme de son rang sortît du palais, sans en avoir la permission expresse de son mari.

Le père, touché de ces raisons, se rendit le lendemain à Cotta-Cotta, et il y fut aussitôt conduit dans l'appartement de la princesse more. C'étoit d'abord une prétendue maladie sur laquelle elle vouloit le consulter. Il répondit qu'il n'avoit nulle connoissance de la médecine, et que sa profession étoit d'enseigner la vérité. Une autre chose lui donnoit de l'inquiétude : c'étoit de savoir quelle étoit la situation de son fils aîné, qu'on retenoit à la cour du Mogol, jusqu'à ce que son père eût satisfait à une dette considérable. Enfin, elle vint à la principale raison de l'empressement qu'elle avoit d'entretenir le missionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant, quelques

faquins
mores
sieurs
l'or.
dirent
en é
pour
les fr
pour
se pa
broye
entrer
une g
rent e
change
taine d
eau, i
morces
soient-
sa per
a plus
perles
trois j
en pri
à pers
confier
jour e
parure

faquirs (c'est le nom qu'on donne aux pénitents mores) lui avoient fait dire qu'ils savoient plusieurs secrets, et entre autres, celui de faire de l'or. Elle les avoit fait venir, et sur ce qu'ils dirent que malheureusement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenses nécessaires pour les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux; trois ou quatre mois se passèrent à chercher diverses plantes, à les broyer, à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition; ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils réduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or, en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils présentèrent à la dame deux ou trois morceaux d'or, auquel il ne manquoit, disoient-ils, que quelques carats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoutèrent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles et des pierres fines pendant deux ou trois jours; mais il nous faut passer ce temps-là en prières sans manger, sans boire, sans parler à personne. La dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux; ils passèrent le premier jour en prières; mais la seconde nuit ils disparurent, et emportèrent les perles et les dia-

mants qui leur avoient été confiés. La perte étoit grande; l'incertitude où étoit la pauvre dame du traitement que lui feroit le Nabab à son retour, lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissé persuader que le missionnaire avoit le secret de faire de l'or, elle le conjuroit avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret imaginaire de la pierre philosophale. Le père eut beau dire qu'il n'entendoit rien à cette alchimie; elle le pressoit encore davantage, et enfin, elle fit appeler son fils, qui commandoit en l'absence du Nabab, pour l'aider à vaincre sa résistance. Le fils, plus raisonnable que la mère, fut convaincu de la sincérité avec laquelle le père lui parloit, et il lui accorda la permission de se retirer.

Cependant nonobstant les bruits qui se répandoient d'une émente nouvelle que les daseris étoient près d'exciter, on se disposoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle église de Madigoubba. Comme le prince s'y étoit invité lui-même, le père envoya ses catéchistes pour le prier de sa part d'honorer la fête de sa présence. Il y avoit quelques jours qu'il ne donnoit point d'audience. Les caté-

chiste
la po
nuit.
un d'
leurs
sembl
médite
à gagr
» disoi
» dès la
» niassi
» fant v
» le plu
» en fo
» Ayon
» poudr
» grena
» sa ma
» diffici
» sion,
» dit le
» gnes
» dans
» certé.
Le p
tation
tenir s
senta,

chistes se retirèrent dans un corps-de-garde, à la porte de la forteresse, où ils passèrent la nuit. Les dasseris s'y étoient assemblés, et pas un d'eux ne reconnut les catéchistes. Un de leurs gouroux s'y étant rendu, ils prirent ensemble des mesures pour l'entreprise qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la dispute. « Soit enchantement, » disoient-ils, soit quelque autre vertu secrète, » dès la première question que nous fait le Saniassi romain, il nous ferme la bouche. Il en faut venir à un coup de main : c'est le moyen le plus court et le plus sûr de réussir. Allons en foule à son église au temps de la fête. » Ayons chacun un petit pot de terre rempli de poudre, (c'est ce que nous appellerions des grenades) jetons-nous tumultuairement dans sa maison en criant *Govinda, Govinda* : il est difficile que, dans le désordre et la confusion, le Saniassi nous échappe. Vous serez, » dit le gourou en leur applaudissant, de dignes enfants de Govinda, si vous réussissez dans l'exécution d'un projet si bien concerté. »

Le prince étoit au lit lorsqu'il apprit l'invitation qu'on lui faisoit : il voulut se lever et tenir sa parole ; mais sur ce qu'on lui représenta, que dans l'état où il étoit, il y avoit du

danger de s'exposer au grand air, il fit venir un de ses parents avec qui il a été élevé, et il lui ordonna d'assister à la fête avec une nombreuse escorte de soldats, d'y tenir sa place, et d'obéir en toutes choses au Saniassi romain. Il ne laissoit pas d'être informé de la nouvelle assemblée que tenoient les *dasseris* à la porte de la forteresse; mais il y fit si peu d'attention, que le lendemain, de son propre mouvement, et sans en avoir été prié, il envoya ses trompettes et ses timballes, avec quantité de feux d'artifices, pour rendre la fête plus célèbre.

Des témoignages si publics de son affection pour le missionnaire, surprirent tout le monde. Il faut que ce prince ait une grande fermeté d'ame pour s'inquiéter si peu des mouvements de ces séditieux; car ils savent se faire craindre par leur audace, par leur nombre, et par leur opiniâtreté à ne pas se désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils emploient pour cela est de faire un *Pavadam*. C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *dasseris* se fait une plaie à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlements, du bruit des cors et des plaques d'airain, que ces mutins frappent à coups redoublés. On dresse une espèce de

tente
blessé
sans n
qu'à c
suscite
C'est p
gent à
Comm
ne res
quelq
faire l'
de la s
semble
lement
titude
Alors
plusieu
s'il ét
donne
se met
condu
monie
donne
qu'on
Les
res : c
dasser
dans l

tente, pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire, on le laisse là sans boire, sans manger, et même sans panser sa plaie, jusqu'à ce que quelque fameux dasseri vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*. Comme les Indiens sont persuadés que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les *dasseri* s'assemblent autour de la tente; les cris, les hurlements recommencent, et on entend une multitude de voix confuses qui appellent Govinda. Alors celui qui doit ressusciter le mort, après plusieurs prières et diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son dieu Govinda, ordonne qu'on lève la tente. Le prétendu mort se met à danser avec les autres dasseris: on le conduit en triomphe dans la ville, et la cérémonie se termine par un grand repas qu'on donne à ces séditieux, et par des présents qu'on leur fait de pièces de toiles.

Les Mores ne se paient pas de ces impostures: car s'il arrive, ce qui est rare, que les dasseris fassent de ces sortes de *Pavadams* dans les lieux où ils sont les maîtres, ce n'est

qu'à coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort, et qu'ils dissipent le tumulte. Il est étonnant que les Indiens n'aient pas recours au même remède. Jusqu'à présent les *dasseri* n'ont pas tenté la voie des *Pavadams* contre les chrétiens, soit qu'ils craignent de ne pas réussir par cet artifice, soit qu'ils appréhendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques se passa avec un grand ordre, et avec beaucoup d'édification. Le parent du prince assista à toute la cérémonie, après laquelle quarante personnes reçurent le baptême. Quatre chefs de famille vinrent mettre aux pieds du missionnaire le lingan, et les autres signes d'idolâtrie qu'ils portent : on les instruit actuellement eux et leurs familles, et il y a lieu de croire qu'ils seront de fervents chrétiens. Il n'y a guère de mission dans l'Inde où la religion ait fait de si rapides progrès et en si peu de temps, et où les peuples paroissent plus disposés à l'embrasser. Certains engagements en retiennent beaucoup, comme malgré eux, dans l'idolâtrie; si cet obstacle peut une fois se lever, la moisson sera plus abondante.

Aussitôt que le prince commença à se mieux porter, le missionnaire alla le remercier de la

bonte
ordre
lui té
plaisi
il ajo
de ré
truiso
On
sacrifi
par o
aux se
avoit
la ville
chauss
sacrifi
Nou
lieu où
Le gra
gi, est
crificat
toile n
une m
le sacr
dans la
nuit et
son feu
de boi
del'hu

bonté qu'il avoit eue de contribuer au bon ordre et à la solennité de la fête. Le prince lui témoigna d'une manière obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu y assister, et il ajouta que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la loi chrétienne, se détruisoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la cour que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la ville, et le prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce sacrifice. Voici les cérémonies qu'on y observe.

Neuf jours de suite on sacrifie un bœuf : le lieu où se fait le sacrifice est hors de la ville. Le grand sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres ministres ou sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toile neuve de couleur jaune : on bâtit exprès une maison hors de la ville dans l'endroit où le sacrifice doit se faire : on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit et jour, et qu'ils appellent pour cette raison *feu perpétuel*. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant; ils y versent du beurre, de l'huile et du lait, en récitant certaines prières

tirées du livre de leur loi. On procède ensuite à l'écision du bœuf : on lui lie les pieds et le museau; on lui bouche les oreilles et les narines pour lui ôter la respiration; après quoi les plus robustes des sacrificateurs lui donnent des coups de poing, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est demi-mort, le grand sacrificateur lui ouvre le ventre, et en tira le péritoine avec la graisse qui se suit sur un petit faisceau d'épines, lesquelles on empale au-dessus du feu perpétuel, en sorte que la graisse venant à se fondre y tombe goutte à goutte. Le reste du péritoine et de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait cuire, et dont tous les sacrificateurs doivent manger; on en distribue pareillement aux plus considérables de l'assemblée, comme une oblation sainte. Le reste de la victime est coupé par morceaux, qu'on fait bouillir et qu'on jette par petites parties dans le feu; car il faut qu'il ne reste rien de cette espèce d'holocauste. Le sacrifice achevé, on donne un festin à mille Brames; ce qui se pratique aussi tous les jours de cette semaine. Le neuvième jour, le grand sacrificateur entre dans la ville, porté sur un char qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présents qu'on fait aux Brames, et surtout au grand sacrificateur et à

ses
ton
d'or
ce q
crisi
pen
à pl
Co
man
en p
quel
» qu
» vo
» est
» sac
» del
» vo
» rép
» un
» peu
» pèr
» Je
» vo
» por
» que
» kan
» ces
» feli

ses douze assistants. Ce sont des piéces de coton et de soie, et de grands pendants d'oreilles d'or qui leur tombent presque sur les épaules : ce qui est la marque qui distingue le grand sacrificeur et le grand docteur de la loi. La dépense que fit le prince pour ce sacrifice, monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le père demanda aux Brames quelle étoit leur intention en portant le prince à faire cette dépense, et quel avantage elle pouvoit lui procurer. « Hé » quoi! répondirent les Brames, ne savez- » vous pas que le chorkam, ce lieu de délices, » est la récompense de ceux qui font faire le » sacrifice de l'egnam? Mais quelles sont ces » délices, reprit le père, qu'on goûte dans » votre chorkam? Il y en a de toutes sortes, » répondirent les Brames; mais surtout il y a » un arbre qui fournit tous les mets qu'on » peut désirer. N'y a-t-il rien de plus, dit le » père? A cela les Brames ne répondirent rien. » Je vois bien, ajouta le père, que la honte » vous retient et vous empêche de me ré- » pondre. Faut-il que je révèle ici les infamies » que vos historiens rapportent sur ce chor- » kam? Croyez-vous que j'ignore les noms de » ces quatre femmes prostituées qui en font la » félicité? J'en dis assez, et je n'ai garde d'en-

» trer dans un plus grand détail. Mais voulez-
 » vous savoir l'idée que je me forme de votre
 » chorkam? je le regarde comme une assem-
 » blée d'impudiques, ou plutôt de bêtes im-
 » mondes, dont l'occupation est d'assouvir leurs
 » brutales passions. C'est aussi l'occupation de
 » vos prétendues divinités. L'histoire de De-
 » vendroudou n'en est-elle pas une preuve
 » authentique? Le *Ramatam*, ce livre si
 » célèbre parmi vous, rapporte la malédiction
 » que le pénitent Cooutamoudou lança contre
 » le premier Dieu du chorkam. La métamor-
 » phose d'Emoudou en chien, que Darma
 » Rasou vouloit introduire dans ce lieu de
 » délices, n'est-elle pas rapportée fort au long
 » dans le *Baratam*, ce quatrième livre de votre
 » loi? Cent autres histoires semblables tirées
 » de vos livres ne prouvent-elles pas manifes-
 » tement quel est le caractère de vos dieux?
 » Falloit-il engager le prince à de si grands
 » frais, pour le placer dans une si infâme as-
 » semblée? »

La fureur étoit peinte sur le visage des
 Brames, et frémissant de rage, ils se regar-
 doient les uns les autres, sans oser parler. Le
 prince, attentif à ce qui se disoit de part et
 d'autre, sembloit ne prendre aucun parti. Sur
 quoi le missionnaire lui adressant la parole :

« Pr
 » ser
 » im
 » en
 » ajo
 sé to
 vers
 jecté
 « C
 » pou
 » livr
 » ma
 » cell
 » qu'
 » che
 » roit
 » c'es
 » mar
 » fice
 » del
 » d'in
 » et d
 père
 Sacti
 l'Inde
 dans
 Cybè
 Ce

« Prince, lui dit-il, je ne saurois trahir mes
» sentiments ; votre silence sur une matière si
» importante me surprend. Je ne suis qu'un
» enfant, répondit le prince, que pourrois-je
» ajouter à ce que vous venez de dire ? » Puis
se tournant du côté des Brames, il récita un
vers dont le sens étoit : *Voilà quelle est la ma-
jesté des dieux que nous adorons.*

« Que n'aurois-je pas encore à vous dire,
» poursuivit le père, de ces prières tirées du
» livre de la loi, que vous récitez en assom-
» mant à coups de poing la victime, et de
» celles que vous dites lorsqu'on l'écorche et
» qu'on lui fend le ventre ? Un Brame qui tou-
» cheroit la chair du moindre animal, passe-
» roit chez vous pour un infâme, et cependant
» c'est parmi vous un acte de religion de
» manger la graisse du bœuf pendant le sacri-
» fice de l'egnam ; vous la vendez même au poids
» de l'or. Que ne dirois-je pas de ces mystères
» d'iniquité que vous cachez avec tant de soin
» et dont j'ai une parfaite connoissance ? » le
père parloit d'un de leurs sacrifices appelé
Sacti pouja, où le démon renouvelle dans
l'Inde les abominations qui se pratiquoient
dans l'ancienne Rome aux cérémonies de
Cybèle.

Ce discours qui confondoit les Brames, ne

pouvoit manquer de les irriter; c'est pour-
quoi le missionnaire, après avoir pris congé
du prince, leur parla d'un ton plus affable :
« Ne croyez pas, leur dit-il, que le ressen-
timent ou l'animosité ait aucune part à ce
que je viens de dire. Si j'ai parlé avec plus
de véhémence que je n'ai accoutumé de
faire, ne l'attribuez qu'au désir que j'ai de
vous faire entrer dans le chemin du ciel; le
vrai Dieu qui connoît mes intentions, vous
les manifestera un jour; je vous regarde
tous comme mes frères, et je suis prêt à
donner ma vie pour le salut de vos âmes. »

Ce fut là la dernière dispute du missionnaire
avec les Brame; ils l'évitèrent quand l'occa-
sion s'en présenta; du reste, il ne s'est pas
rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de
l'année 1720, si ce n'est quelques alarmes cau-
sées de temps en temps par les dasseris; car ils
se sont souvent assemblés à dessein de renver-
ser notre église de Madigoubba, mais par la
miséricorde de Dieu leurs projets ont été
inutiles.

On ne pouvoit guère se dispenser d'inviter
le prince à cette seconde fête de Pâques. Il
s'en excusa d'abord sur une affaire importante
qui lui étoit survenue; mais peu après il se ra-
visa, dans la crainte de mortifier le mission-

nair
Il y
de c
actue
tives
se te
nies,
un p
se fai
pour
prude
qu'il
l'églie
La
du vo
mière
tifice.
étant
Jésus
et de
point
vint e
qui é
il par
plein
présen
de p
s'lon

naire, et il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortège de cavaliers, de soldats et d'éléphants. Il avoit actuellement la fièvre, et il ressentoit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies, après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu de repos, jusqu'au temps que devoit se faire la procession. On lui représenta que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre; mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'église.

La procession commença sur les sept heures du soir, au son des instruments, et à la fumée de quantité de flambeaux et de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'église, en récitant à haute voix les litanies du saint Nom de Jésus, de la Sainte-Vierge, du saint Sacrement, et de saint François-Xavier. La fièvre ne quitta point le prince; cependant, avant de partir, il vint encore à l'église, et en présence de ceux qui étoient à sa suite et des nouveaux fidèles, il parla de la religion chrétienne en des termes pleins d'estime et de vénération. Le père lui présenta les Rétis chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. « Ils me sont infiniment chers, répondit-il, depuis

« qu'ils ont le bonheur d'être vos disciples. »

Les douleurs que lui causoit son abcès, augmentèrent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remède. Il se fit apporter un couteau, et il se l'ouvrit lui-même : mais bientôt la plaie parut incurable, et il se crut désespéré. Aussitôt il fit faire son tombeau, et il en donna le dessin. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs princes du voisinage le visitèrent : il n'y eut personne qui n'admirât l'intrepidité qu'il faisoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit sans cesse. Belle leçon pour les grands, qui, même dans le christianisme, ne peuvent souffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le père, dans cette triste occasion, tâcha de lui donner des marques de sa reconnoissance, et de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation. Il lui envoya par un catéchiste un peu de baume de *Capaiba*. « Ce n'est pas ici, dit le prince, un remède de mercenaire, c'est un présent d'ami. » Dès le premier appareil, il se sentit soulagé, et le lendemain il dépêcha un cavalier avec des soldats vers le père, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté son palais : il étoit campé

sous de
côteau
faisoit
de pier
plusieur
petites
par une
à mettre
plate-fo
plusieur
pyramid

Il ne
tendress
naire. A
» sez pa
» me re
» tombe
» souffre
» vie : je
» des bi
» j'espèr
» de der
» J'ai po
» nemi d
» retiré,
» exerci
» C'est
» qui me

sous des tentes hors de la ville, sur un petit côteau au pied duquel étoit le mausolée qu'il faisoit construire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on descendoit par plusieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui se fermoit par une porte à deux battants, étoit destinée à mettre son corps. Sur le caveau étoit une plate-forme de pierres de taille, qui soutenoit plusieurs colonnes, sur lesquelles s'élevoit une pyramide.

Il ne se peut rien ajouter au respect et à la tendresse, avec lesquels il reçut le missionnaire. Après plusieurs honnêtetés, « ne pensez pas, lui dit-il, à soulager mon corps : je me regarde déjà comme enfermé dans le tombeau. J'ai assez vécu : les maux que je souffre depuis deux ans m'ont dégoûté de la vie : je ne suis plus occupé que de la pensée des biens éternels : c'est par vos prières que j'espère les obtenir. Faites-moi donc le plaisir de demeurer quatre ou cinq jours avec moi. J'ai pourvu à tout; je sais que vous êtes ennemi du grand monde, vous serez dans un lieu retiré, où personne ne troublera vos saints exercices.

« C'est le vrai Dieu, reprit le missionnaire, qui met dans votre cœur de si saintes dispo-

» aitions. Ces pressentiments que vous avez
 » du bonheur de l'autre vie, sont des grâces
 » qu'il vous fait, et que vous devez craindre
 » de rejeter. J'espère de son infinie bonté
 » qu'il vous rendra la santé du corps, et qu'il
 » vous donnera le courage de vaincre les obs-
 » tacles qui s'opposent à la possession du vé-
 » ritable bonheur que vous désirez. Ces obs-
 » tacles, prince, ne vous sont pas inconnus :
 » vous avez besoin de fermeté pour les sur-
 » monter. » Après ces paroles, le père fut
 conduit dans le logement qu'on lui avoit pré-
 paré : c'étoit une grande tente qui pouvoit
 contenir cinquante personnes. On l'avoit dres-
 sée sur une petite colline, vis-à-vis de celle
 où le prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir
 l'estime que ce prince avoit conçue de la re-
 ligion chrétienne et de ses ministres. Le mis-
 sionnaire profita de ces dispositions favorables,
 pour briser le reste des liens qui le retenoient
 dans l'idolâtrie. « Ne vous y trompez pas,
 » prince, lui dit-il dans un autre entretien,
 » sans la connoissance du vrai Dieu dont je
 » vous ai si souvent parlé, vous ne parvien-
 » drez jamais à ce bonheur éternel après le-
 » quel vous aspirez. Je ne reconnois, répondit
 » le prince, qu'une seule divinité; est-il pos-

« sible que vous en doutiez encore ? et incontinent après il prononça le nom de *Chiva*.
 « Ah ! prince, interrompit le missionnaire, en lui serrant la main, est *Chiva* n'est rien moins que le véritable Dieu : ce qui vous abuse, est que vous lui donnez le nom de maître souverain, et c'est un nom qui ne lui convient nullement : c'étoit autrefois un homme mortel comme tous, que vous avez érigé en divinité. Ce *Chiva* a eu des femmes et des enfants : et le souverain Maître de toutes choses, comme vous l'avez vous-même, est un être spirituel et invisible. Cela est incontestable, repartit le prince. »

Le missionnaire insista ensuite sur le ligan qui est le symbole de cette fausse divinité, et auquel ce prince est si fort attaché. « Tandis que vous le porterez, dit-il, n'espérez pas d'avoir part aux biens du ciel ; c'est une vérité que je suis prêt à sceller de mon sang. » Le prince, à ces paroles qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec douceur : « Eh quoi ! croyez-vous qu'en me souffrant un moment dans le poste que j'occupe, si je quittois le ligan ? Oui prince, reprit le père, du caractère dont je vous connois, j'espère qu'avec le secours de Dieu vous n'aurez rien à craindre. » Les gardes, qui la plupart

voient l'inganistes, prêtoient l'oreille à cet entretien, et le catéchiste avoua depuis qu'il trembloit, lorsqu'il entendit le missionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le prince y fit réflexion, car il interrompit le discours, et le faisant tomber sur sa maladie, il dit au père plusieurs fois : vous m'avez sauvé la vie. La mauvaise odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus insupportable que mes douleurs : la seule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque sorte ressuscité : je ne sens plus de douleur. En effet, l'abcès s'étoit entièrement vidé : la plaie étoit belle, et les chairs commençoient à se réunir, en sorte qu'on ne doutoit plus de sa prochaine guérison. Le père demanda la permission de se retirer dans son église, mais ce ne fut que six jours après, que le prince se rendit à sa prière avec des témoignages de la plus tendre reconnoissance.

Quatre jours étoient à peine écoulés, qu'il envoya un exprès au missionnaire, pour lui dire que sa santé se rétablissoit de jour en jour, et qu'il se recommandoit à ses prières. Ce jour-là même il alla à la promenade. Au retour, il voulut aller coucher au palais; mais sur ce qu'on lui représenta qu'il étoit tard, et que difficilement les équipages pourroient

être pr

Sur

rent re

l'ordin

qu'une

fonctio

son so

lamps

nant so

lui por

un gra

à la ch

se fit,

trouvan

saisiren

loin d'

fière, e

la main

» faites

» vous

Cette

que le p

ser. Mo

à ses pa

dans le

Comme

poussa,

plutôt

être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit, après que les officiers se furent retirés, et qu'on eut posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta dans la tente du prince qu'une concubine et un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du prince, et prenant son sabre, lui en déchargea un coup qui lui porta sur la joue. Le prince s'éveilla et jeta un grand cri : elle, sans s'épouvanter, revint à la charge et lui coupa le cou. Au bruit qui se fit, les gardes entrèrent dans la tente ; et trouvant le prince nageant dans son sang, ils saisirent la concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fière, et dit au général des troupes qui mettoit la main sur elle : « Est-ce donc ainsi que vous faites la garde ? on vient d'égorger le prince : vous en répondrez. »

Cette femme étoit une espèce de comédienne que le prince affectionna après l'avoir vue danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parents, il la fit consentir à demeurer dans le palais, où il lui fit prendre le lingan. Comme sa première femme étoit stérile, il l'épousa, et il en eut quatre enfants. Elle étoit plutôt chargée qu'ornée de perles et de dia-

mants. Il lui avoit donné le titre et les honneurs de seconde femme, et il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le palais, elle n'en pouvoit supporter la gêne, et elle regrettoit sans cesse son premier genre de vie. La maladie dangereuse du prince lui avoit donné l'espérance de recouvrer bientôt sa liberté. Cette espérance s'étant évanouie par le rétablissement de sa santé, l'ennui de la contrainte, et l'amour du libertinage la portèrent à acheter sa liberté par un si noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'est contenté de l'enfermer pour le reste de ses jours.

La mort de ce prince fut un coup sensible pour le missionnaire et pour les nouveaux fidèles. Il aimoit la vérité, et bien qu'il fût naturellement impérieux et colère, il l'écoutoit avec docilité et avec plaisir. Quelques-uns même se persuadoient qu'il avoit embrassé la foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, son naturel s'étoit radouci, et qu'on ne voyoit plus de ces exemples d'une justice sévère, avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la dernière conversation que le père eut avec lui, le discours tomba sur le pardon des injures; et le missionnaire lui ayant dit

que la
et que l
terre, d
me fa
que j
quéri
Dieu
lui di
est un
embra
sance
gentil
reuses
erez
tiers
gion
points
vous
cira.
je ne
prend
enfant
dire
On a
ce prin
Bram
conjon
orage;

que la bonté étoit un des attributs de Dieu, et que les princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. « Vous me faites plaisir, répondit-il; je vous assure que je vais m'attacher plus que jamais à acquérir de la douceur et à user de clémence. Dieu vous a donné un fond de droiture, lui dit le père dans le même entretien, qui est une grande disposition pour connoître et embrasser la vérité; mais à cette connoissance vous mêlez quelquefois des idées de gentilisme qui altèrent beaucoup ces heureuses semences. J'espère que quand vous serez parfaitement rétabli, vous lirez volontiers les livres qui traitent de la vraie religion; nous agiterons ensemble certains points sur lesquels il est important qu'il ne vous reste aucun doute; la dispute les éclaircira. Moi, répondit-il, disputer contre vous; je ne suis pas assez téméraire pour l'entreprendre. J'écouterai avec la simplicité d'un enfant, tout ce que vous voudrez bien me dire pour mon instruction. »

On avoit raison de craindre que la perte de ce prince ne fût fatale à la religion, et que les Brames et les Dasseris ne profitassent de cette conjoncture pour susciter quelque nouvel orage; ceux-là, parce qu'ayant été regardés jus-

qu'alors comme les oracles de la nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit et leur réputation s'affoiblissoient; ceux-ci, parce que le nombre de leurs disciples diminuoit, c'est-à-dire que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frère, successeur du prince défunt, a entièrement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de Cadappa, et qu'il passoit auprès de Chruchanabouram, où il savoit que nous avions une église, il fit demander si le Saniassi romain y étoit. Les gentils, ne voulant point donner entrée dans la peuplade à un prince étranger, répondirent faussement qu'il étoit allé à Ballabaram. Le père, qui en eut avis, alla dès le lendemain saluer le prince qui s'étoit arrêté à une des forteresses peu éloignée. Le prince fut extraordinairement sensible à cette démarche du missionnaire, et il l'assura que lui et les chrétiens pouvoient compter sur son affection, comme ils avoient compté sur celle de son frère. Un mois après, ayant appris que le père étoit de retour à Madigoubba, il vint le voir avec toute sa cour, et il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une symphonie pour l'église, et de fournir les bois nécessaires pour construire un grand char, où l'on porte en procession les

statues
Vierge

Que
prier le
il lui a
rendit
vint le
recevoir
l'aperçu
chant d
révéren
les port
naires, i
duisit à

Une t
senterie
fréquent
cette da
» le prin
» avons
» mède
» vos pr
» decin;
» vous a
» mort,
» qui lu
» parfait
» nous d

statues de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge.

Quelques jours après cette visite, il envoya prier le missionnaire de venir à la capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le père s'y rendit le jour même. Le lendemain le prince vint le voir; le père, qui en fut averti, alla le recevoir dans la rue. Aussitôt que le prince l'aperçut, il descendit de cheval, et s'approchant du missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilités ordinaires, il le pria de venir au palais, et il le conduisit à l'appartement de la princesse.

Une fièvre continue accompagnée de dysenterie, d'un rétrécissement de nerfs, et de fréquents vomissements, avoit presque réduit cette dame à l'extrémité. « Vous voyez, lui dit le prince, quelle est mon affliction; nous avons vainement épuisé toutes sortes de remèdes; mais j'ai une entière confiance en vos prières. Je sais que vous n'êtes pas médecin; mais aussi je ne puis ignorer que vous avez tiré mon frère des portes de la mort, et que sans le malheureux accident qui lui est arrivé, il jouiroit d'une santé parfaite. Aurez-vous moins de bonté pour nous que pour lui? » Le missionnaire fut

touché; il lui donna de la thériaque et quelques pastilles cordiales qu'il bénit par le signe de la croix. Dieu permit que la confiance de ce prince gentil ne fût pas confondue : en peu de jours la princesse se trouva tout-à-fait guérie. Il en a si souvent témoigné sa reconnaissance, que nous espérons trouver en lui, comme en son prédécesseur, une protection qui anéantira les ruses et les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être très respectueusement, etc.

LETTRE

Du P. Barbier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père *** de la même Compagnie.

A Pinnepondi, dans la mission de Carnate,
ce 15 janvier 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Lorsque Dieu eut appelé à lui le Révérend P. François Laynez, notre évêque,

j'eus l'honneur
constance
de les re
lettres de
me témoi
faire part
que j'avo
compagna
comprend
Comorin
fais d'au
présent à
qui ne reg
rel engage
fonctions d
pendant p
Il avoit
1705, pou
bien de c
qu'il étoit
ut pour le
es efforts
et il se dé
e roi de P
dée de sa
dans son cl
après du
ne l'hum

j'eus l'honneur de vous mander quelques circonstances de sa sainte mort. Vous eûtes soin de les rendre publiques dans le recueil des lettres édifiantes et curieuses; sur quoi vous me témoignâtes que je vous obligerois de vous faire part de quelques particularités du voyage que j'avois fait avec ce prélat, lorsque je l'accompagnai dans la visite de son diocèse, qui comprend toutes les provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. Je le fais d'autant plus volontiers que j'ai toujours présent à l'esprit le zèle de ce saint évêque, qui ne regarda sa dignité que comme un nouvel engagement à remplir avec plus d'éclat les fonctions de missionnaire, qu'il avoit exercées pendant près de vingt-cinq ans.

Il avoit été envoyé en Portugal en l'année 1705, pour des affaires qui concernoient le bien de cette mission. Il apprit en arrivant qu'il étoit nommé évêque de Saint-Thomé: ce fut pour lui un coup très sensible; il fit tous les efforts pour faire changer cette destination, et il se défendit long-temps de l'accepter; mais le roi de Portugal, qui avoit conçu une haute idée de sa personne et de son mérite, persista dans son choix; ce prince réitéra ses instances auprès du pape Clément XI, et il fallut enfin que l'humilité religieuse du père cédât à l'o-

beïssance. Il fut sacré à Lisbonne par le grand aumônier de Portugal. Il s'embarqua presque aussitôt; mais la navigation fut longue, et il ne put prendre possession de son évêché qu'en l'année 1710.

Il pensa aussitôt à faire la visite de ce vaste diocèse. Il commença par la côte de Coromandel, où il éprouva de grandes contradictions: c'est l'apanage ordinaire du zèle et de la vertu; mais son courage lui fit surmonter tout ce qui s'opposoit à l'établissement de l'œuvre de Dieu. Quand il eut fini cette visite, les missionnaires de Maduré l'invitèrent à pénétrer dans les terres, pour y administrer le sacrement de confirmation. Il possédoit la langue du pays, il étoit fait aux usages de ces peuples, c'est ce qui lui donnoit un avantage que nul autre prélat ne pouvoit avoir.

Il employa trois mois à ce saint ministère, et consola toute cette chrétienté par sa présence. Etant revenu à la côte, il se prépara à passer au royaume de Bengale. Ce fut alors qu'ayant demandé un missionnaire qui l'accompagnât dans ses courses apostoliques, j'eus destiné par mes supérieurs, et je m'embarquai avec lui.

Le pays de Bengale, situé au fond du golfe qui porte son nom, est comme le berceau de

toutes
toujou
où gra
moyen
leur re
démon
que de
chrétien
leur év
de trav
le bien
Pend
notre so
la côte
deux cen
vâmes,
or, à l'
accueilli
omba s
on éclat
hommes
toute au
us sur l
quelque
const
éprouv
nations
e croix

toutes les superstitions indiennes. On y parle toujours d'une célèbre académie de *Nudia*, où grand nombre de Brames s'occupent des moyens d'accrediter le système ridicule de leur religion. Vous pouvez bien croire que le démon ne voyoit pas tranquillement les fruits que devoit opérer la venue du prélat parmi des chrétiens qui jusqu'alors n'avoient jamais vu leur évêque; aussi eut-il à essuyer beaucoup de traverses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des ames.

Pendant huit jours de navigation, depuis notre sortie de Madraspatan, nous rangeâmes la côte de Coromandel et d'Orixa, environ deux cent cinquante lieues, et nous nous trouvâmes, le 9 juin 1712, dans la rade de Balasor, à l'embouchure du Gange. Nous y fûmes accueillis d'une violente tempête; le tonnerre tomba sur notre vaisseau, le mât d'avant alla en éclats, et se brisa en mille pièces; deux hommes furent jetés roides morts, dix ou onze autres demeurèrent quelque temps étendus sur le tillac, deux ou trois perdirent pour quelques jours l'usage de la vue; la frayeur et la consternation furent générales. Pour moi j'éprouvai visiblement que dans ces sortes d'occasions Dieu fortifie un missionnaire; un signe de croix que je fis pour me recommander à

Notre-Seigneur, me mit en état d'aller, sans la moindre frayeur, de l'avant à l'arrière du vaisseau, pour assister ces pauvres gens; ce ne fut que le soir que je ressentis tout ce qu'on peut imaginer de la faiblesse humaine; jamais nuit ne me fut plus pénible.

De cette rade, on a coutume d'envoyer à terre chercher un pilote côtier, pour passer avec la marée les bancs de sable qui ferment le Gange. Pendant qu'on alloit chercher le pilote, le ciel se couvrit de nouveau, et nous menaçoit d'une tempête encore plus dangereuse. « Prions Dieu, me dit alors le capitaine; nous ne savons pas ce qu'il nous prépare. » Nous nous mîmes tous en prières, et le prêtre donna la bénédiction; à l'instant la mer se sépara, passant à droite et à gauche de notre vaisseau, et nous en fûmes quittes pour quelques gouttes de pluie.

Après avoir échappé de ce danger, nous remontâmes la rivière environ soixante lieues. Nous fîmes les vingt premières au travers de forêts immenses; ensuite on découvrit un pays assez peuplé. Les Européens de différentes nations y ont ménagé divers endroits propres à recevoir les vaisseaux. Le confluent des rivières y assemble, d'espace en espace, un bon nombre de bateaux qui servent au commerce.

Coupy
seaux fi
Les Ho
lieues p
que les
son et
leurs va
toirs.

Nous
par la
par M.
compagn
le vent n
seulement
seau all
du flot.
vâmes ac
jeta une
vaisseau
pente ét
côté du
demie d
de corde
danger
tout ce q
circonsta
faveur d
la tête d

Couppy est un assez bon mouillage; les vaisseaux français et anglais y restent d'ordinaire. Les Hollandais montent jusqu'à Folta, quinze lieues plus haut; les uns et les autres, de même que les Danois et les Portugais, lorsque la saison et le courant le permettent, conduisent leurs vaisseaux jusqu'à devant leurs comptoirs.

Nous étions sur un vaisseau arménien, frété par la compagnie de France, et commandé par M. Boutet, ancien officier de la même compagnie. La marée nous portoit en haut et le vent nous repousoit, de sorte que gardant seulement une voile pour gouverner, le vaisseau alloit en arrière, et suivoit l'impression du flot. Mais à un détour, nous nous trouvâmes acculés dans une anse; pour l'éviter, on jeta une ancre, mais elle ne prit point, et le vaisseau approcha de la terre et échoua. La pente étoit si roide en cet endroit, que d'un côté du navire, il n'y avoit qu'une brasse et demie d'eau, et de l'autre on filoit six brasses de cordes. La mer baissoit et nous mettoit en danger de périr. On mit aussitôt en œuvre tout ce que l'art peut suggérer en de pareilles circonstances. Dieu bénit nos travaux. A la faveur d'un cable attaché à terre, qui saisissoit la tête du mât, le navire glissa sur la vase, et

se trouva à flot avant la fin de la marée. Après quoi il se toua sur une autre ancre, que l'on avoit portée au milieu de la rivière.

Ce fut alors que nous abandonnâmes notre vaisseau pour entrer dans un *bazeras* (c'est une barque de cette contrée qui, suivant sa grandeur, comporte depuis six jusqu'à quarante rameurs, avec une ou deux chambres sur l'arrière); cette manière de naviguer est absolument nécessaire, à cause des inondations qui viennent régulièrement en certains mois de l'année, et qui forment ensuite une multitude prodigieuse de canaux dont tout le pays est entrecoupé. Le *bazeras* étoit envoyé par M. Rouxel, parent de l'amiral de ce nom, et gouverneur de Collicuta, qui est une des plus célèbres colonies de la compagnie d'Angleterre dans les Indes. On y voit une église ouverte aux catholiques, et qui a été construite avant que les Anglais donnassent à cette habitation la forme de ville. Elle est desservie, comme toutes celles de Bengale, par un père Augustin : car c'est à ces pères que le roi de Portugal a confié le soin de ces chrétientés. Les Papes ont accordé à ce prince, comme grand maître de l'ordre de Christ, la nomination de tous les bénéfices des Indes.

Nous mîmes pied à terre, et M. Rouxel,

quoiqu'il
d'artil
la cons
le pré
bazeras
chard
court é
montam
gor, con
loger à
trois jou
des père
haut dan
gais. Il y
dépend d
Comm
celles du
étoit d'y
pour le
mois; ma
pues par
gneur mo
d'Ougli, d
gnée que
obligeoit
leurs gar
une espè
aissoit pa

quelque protestant, témoigna, par une salve d'artillerie et par d'autres marques d'honneur, la considération et le respect qu'il avoit pour le prélat. Le lendemain nous passâmes sur le bazeras de la compagnie de France. Le P. Tachard et un officier envoyé par M. d'Herdan-court étoient venus au-devant du prélat. Nous montâmes huit lieues plus haut à Chandernagor, comptoir de la compagnie. Le prélat vint loger à notre maison; mais il n'y demeura que trois jours, et il se rendit ensuite au convent des pères Augustins, qui est deux lieues plus haut dans le Bandel ou habitation des Portugais. Il y a un collège de notre compagnie qui dépend de la province de Malabar.

Comme cette église est la mère de toutes celles du Bengale, le dessein de M. l'évêque étoit d'y prendre les connoissances nécessaires pour le reste de sa visite. Il y séjourna trois mois; mais ses fonctions furent fort interrompues par la guerre qui survint entre un seigneur more et le gouverneur de la forteresse d'Ougli, dépendante du Mogol, qui n'est éloignée que d'un quart de lieue. Ce voisinage obligeoit les chrétiens d'être sans cesse sur leurs gardes, et de faire de leur habitation une espèce de place d'armes; ce qui ne leur faisoit pas la liberté de venir à l'église, pour

y entendre les instructions de leur prélat. Il revint à Chandernagor. Là il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent au Bengale, c'est-à-dire, que, pendant quatre mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le P. Tachard fut attaqué le premier, et mourut après un mois de maladie; je n'en fus pas plus exempt que les autres: enfin M. l'évêque eut son tour, et nous craignîmes de le perdre. Le cinquième accès de fièvre mit sa vie dans un extrême danger. Comme nous nous trouvâmes beaucoup de prêtres dans son anti-chambre, nous promîmes chacun de dire plusieurs messes pour son rétablissement. Dieu exauça nos vœux, et il fut soulagé dans le moment. Trois grosses heures d'un frisson violent menaçoient pour le moins d'un accès de trente heures; cependant au bout d'une heure ou deux le prélat se trouva sans fièvre; et l'accès diminua chaque jour. Il se rétablit en peu de temps. Durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même; pour cela il descendit le long du Gange, environ quarante lieues, et il prit la route de Chatigan, vers la mi-janvier 1713.

Il
sortes
sée d
ont ét
agens
ranger
long d
au pie
est for
pour d
sions d
des pe
garnison
a voulu
chapeau
ainsi qu
nement
tachés à
tipliés
très no
à Dacca,
et ce gr
sous le
dire qu
de quat
n'est-ce
c'est le
nombre

Il faut distinguer dans le Bengale trois sortes de chrétientés. La première est composée d'Européens de différentes nations, qui y ont établi des comptoirs, où se trouvent leurs agens, leurs domestiques, et d'autres qui se rangent sous leur pavillon. Ils sont établis le long du principal cours du Gange, qui passe au pied de la forteresse d'Ougli. La seconde est formée par le Mogol lui-même. Ce prince, pour défendre ses frontières contre les incursions de ses voisins, et pour tenir en respect des peuples nouvellement conquis, outre la garnison more qu'il a mise dans ses forteresses, a voulu avoir encore une garnison de gens à chapeau dans les lieux circonvoisins (c'est ainsi qu'il appelle quelques Portugais anciennement venus de Goa, qu'il a soudoyés et attachés à son service). Comme ils se sont multipliés à l'infini, cette chrétienté est devenue très nombreuse à Ougli, à Pipli, à Chatigan, à Dacca, à Ossumpur, à Rangamaty et ailleurs; et ce grand nombre de chrétiens est compris sous le nom de gens à chapeau. Ce n'est pas à dire que tous en portent, il n'y a que le chef de quatre familles qui s'en serve, et encore n'est-ce qu'aux jours de grandes fêtes; mais c'est le nom qu'on leur donne. Enfin, un nombre d'infidèles convertis par le zèle des

missionnaires et de leurs catéchistes, et répandus en différentes habitations, forment la troisième espèce de chrétiens.

Chatigan est une de ces chrétiennités la plus nombreuse, tant à cause de la bonté du climat, où il est rare qu'on soit malade, qu'à cause de la nécessité où est le Mogol de se mettre à couvert de ce côté-là de l'invasion des peuples d'Aracan et du Péga, avec lesquels il confine. C'est ce qui porta le prélat à commencer par-là sa visite. Pour nous y rendre, nous eûmes à tenir une route affreuse. Huit jours entiers, quelque'on ramât dix-huit heures chaque jour, et que le courant, et souvent la marée, fussent favorables, suffirent à peine pour nous faire trouver une habitation; jusque-là nous ne vîmes que des bois épais, des bras de rivière par où le Gange se dégorge, tantôt d'une étendue prodigieuse, tantôt si étroits, qu'on n'y pouvoit ramer que d'un côté. Les bords garnis de grands arbres dont les branches s'étendent fort avant dans l'eau, et par dessus tout l'appréhension continuelle où l'on est des tigres, dont on voit des vestiges de temps en temps par des pieux plantés aux endroits où il y a eu des personnes dévorées à terre, ou bien enlevées jusqué dans leurs bateaux. Dans l'eau se trouvent des crocodiles

longs d
des ho
la mere
dans c
(espèce
gers q
Chatiga
long de
gale du
Coroma
Les
trâmes n
dinaire
caleçon
pantouf
sur la t
les bout
cela une
couverts
bit de c
cet équip
tion où
à nous,
prélat le
d'eux pr
soldats
pour es
alors qu

longs de vingt et trente pieds qui engloutissent des hommes entiers. Enfin, on y est souvent à la merci des voleurs qui rôdent incessamment dans ces parages montés sur des *pancaous* (espèce de bateaux). C'est à travers ces dangers que nous nous rendîmes à la côte de Chatigan. Un dernier bras du Gange court le long de cette côte et forme le golfe de Bengale du côté de l'est, de même que la côte de Coromandel le forme du côté de l'Inde.

Les premiers habitants que nous rencontrâmes nous surprirent par la manière extraordinaire dont ils étoient vêtus. Ils avoient un caleçon de toile rayée, à grands canons, des pantoufles, une chemise ou pourpoint de toile; sur la tête une espèce de calotte à oreilles dont les bouts étoient retroussés, et par dessus tout cela une robe de chambre qui leur sert de couverture pendant la nuit, et qui est leur habit de cérémonie pendant le jour. Ce fut dans cet équipage qu'à une demi-lieue de l'habitation où nous étions arrivés, ils se présentèrent à nous, portant chacun une arme à la main. Le prélat leur demanda qui ils étoient, et l'un d'eux prenant la parole, répondit qu'ils étoient soldats de telle compagnie, et qu'ils venoient pour escorter sa seigneurie. Nous comprîmes alors que c'étoit là leur habit d'ordonnance:

le prélat, charmé de leur bonne volonté, leur donna sa bénédiction. Ces soldats furent bientôt suivis des capitaines et autres officiers; c'étoient tous des gens bien faits et de haute taille. Ils baisèrent la main de M. l'évêque, et l'escortèrent dans leur bazars jusqu'à l'habitation.

Le prélat commença sa visite le jour de la Purification de l'année 1713. Voici l'ordre qu'il gardoit dans les visites de chaque église : après les premières cérémonies, il déterminoit un nombre de jours pour disposer les chrétiens aux sacrements par des exercices de piété, par des exhortations et des instructions. Il prêchoit et confessoit souvent des nuits entières. Les missionnaires l'aidoient dans les mêmes fonctions. Mais comme la visite du temporel, les différends des particuliers, et les recherches qu'un évêque est obligé de faire l'occupoient d'ailleurs beaucoup, je fus chargé du reste. Le prélat vouloit absolument que je fisse auprès de lui l'office de théologal et de pénitencier, et après tout, ces fonctions sont peu différentes de celles que doit remplir un missionnaire.

Lorsque la mission étoit sur le point de finir, il indiquoit une communion générale pour quelque jour de fête, à laquelle il faisoit publier une indulgence plénière, suivant le

privile
suite il
sits qu
ce sacr

Vou
il est di
yeur. Il
vont sin
tièdes d
s'en tro
donnen
de leur
uns; ins
gémir s
aussi ce
d'ame q
Dieu, q
fait redo
uns ont
qu'elle a
sible du
pour les
évêque.

Les b
dement
mois de
pas de p
à Chatig

privilegé que le Pape lui avoit accordé : ensuite il donnoit la confirmation. Pendant la visite qu'il a faite de Chatigan, il a administré ce sacrement à plus de deux mille chrétiens.

Vous jugez bien que parmi ce grand nombre il est difficile que tous soient d'une égale ferveur. Il y a partout des âmes vertueuses qui vont sincèrement à Dieu ; il y a des chrétiens tièdes dont la piété a besoin d'être animée. Il s'en trouve aussi qui, par leur insensibilité, donnent à leurs pasteurs une vraie inquiétude de leur salut. Que faire alors ? S'édifier des uns ; instruire, aider, fortifier les autres, et gémir sur l'aveuglement des derniers. C'est aussi ce que faisoit le prélat avec une égalité d'âme qui s'est soutenue jusqu'à la fin. Mais Dieu, qu'on ne méprise pas impunément, a fait redouter sa justice à ces peuples. Quelques-uns ont fini leur vie par une mort si tragique, qu'elle a été regardée comme une punition visible du peu de déférence qu'ils avoient eu pour les remontrances paternelles de leur évêque.

Les besoins de cette chrétienté, et le débordement des eaux qui arrive régulièrement aux mois de juillet et d'août, ne nous permirent pas de passer sitôt ailleurs. Nous demeurâmes à Chatigan jusqu'au mois de novembre sans

y ressentir aucune incommodité. Les vivres y sont admirables, l'air bienfaisant et l'eau excellente : mais le prélat ne profita guère de ces avantages ; car il avoit résolu de continuer jusqu'à la mort, l'abstinence rigoureuse qu'on observe dans la mission de Maduré.

Les chrétiens de Chatigan sont partagés en trois peuplades à demi-lieue l'une de l'autre. Chacune a son capitaine, son église, son missionnaire ; il y auroit cependant de quoi en occuper plusieurs. On y parle communément la langue portugaise ; mais les naturels du pays, dont la plupart sont esclaves, et à qui on parle presque toujours leur langue, ont de la peine à apprendre, dans une langue étrangère, les choses nécessaires au salut. Dans le dessein de les instruire, de même que les chrétiens de l'intérieur des terres, nommés *Boc-tor*, qui viennent à Chatigan pour participer aux sacrements, je me mis à étudier leur langue, et en peu de mois, avec le secours d'un interprète, je devins assez habile pour confesser, et dresser un petit catéchisme, qui m'a été d'une grande utilité dans le reste du voyage. J'engageai pareillement un ancien chrétien plein de vertu et de zèle à m'accompagner ; il a fait partout les fonctions d'un excellent catéchiste.

- Le r
chréti
portent
sion) le
brer les
solemnit
vuir faire

Le repe
occupoit
de trône
deure,
dues, tail
pliquées
ronge, fa

Il y a u
violablem
sient un
Domingo-
procession
Celle céré
ble. La
naturel
tine : ell
sauveur et
a croix.
rancard,
sifx voilé
procession

Le respect que l'on a dans ce pays pour les chrétiens, et un peu aussi pour les armes qu'ils portent (car ils sont tous soldats de profession) leur donne une liberté entière de célébrer les fêtes avec le même ordre, et la même solennité qu'en Europe. Je fus charmé de leur voir faire les cérémonies de la semaine-sainte. Le reposoir où fut placé le saint sacrement occupoit toute la hauteur de l'église en forme de trône à divers étages. Là, sans argenterie ni dorure, des feuilles d'étain nouvellement fondues, taillées en fleurs et en festons, et appliquées sur des pièces de décoration à fond rouge, faisoient un fort bel effet.

Il y a une autre cérémonie qui s'observe inviolablement parmi les Portugais. Ils choisissent un dimanche de carême qu'ils nomment *Domingo-da-Cruz*. On représente dans une procession Notre-Seigneur portant sa croix. Cette cérémonie se fit avec un ordre admirable. La statue de Notre-Seigneur étoit faite en naturel, quoique de grandeur plus qu'humaine : elle étoit posée sur un brancard, et le Sauveur étoit représenté à genoux, et portant la croix. Vingt-quatre hommes portoient le brancard, et le père en chape, tenant le crucifix voilé sous un dais violet, terminoit la procession. Les stations qu'on faisoit de temps

en temps, jointes au chant lugubre et pénitent, nous pénétrèrent de dévotion. La procession fit le tour du quartier par quatre rues tirées au cordeau. Mais ce qui m'édifia le plus, fut la démarche grave et modeste avec laquelle se fit la rencontre d'une autre statue représentant la Sainte-Vierge, et d'une troisième représentant sainte Véronique avec son voile empreint de la sainte face de Notre-Seigneur. Ces sortes de représentations ont quelque chose de majestueux et de touchant; elles frappent extraordinairement ces peuples, et moi-même je ne pus m'empêcher de répandre des larmes.

La fête du saint Sacrement se fit avec une magnificence égale, et l'on n'avoit encore rien vu de semblable dans ce pays. Le prélat jugea à propos de séparer la cérémonie. Chacun dans son église entendit la messe, et fit ses dévotions le matin. M. l'évêque célébra pontificalement dans celle où il résidoit, et donna la communion. Sur les trois heures on chanta vêpres, durant lesquelles les chrétiens de deux autres églises arrivèrent avec leurs croix, leurs châsses, et l'habit de leurs confréries (ce sont des espèces de surplis); alors la procession sortit. Il étoit surprenant de voir avec quel soin ces bonnes gens avoient orné les

rues :
bander
tenoien
boîtes,
tendre
trée de
sien ten
torches
accomp
rité l'a
goût.

J'ai r
péens v
pas choi
vu la st
der, la
modités
vrai que
comme
s'y opp
quand r
d'y rel
comme
anglais
pu pren
laisser d
tant de
partie d

rues : des arcs de triomphe , des festons , des banderolles , des allées d'arbres plantés exprès , tenoient lieu de tapisserie. Les pierriers , les boltes , la mousqueterie se firent souvent entendre ; et lorsque la procession revint à l'entrée de la nuit , et qu'on voyoit chaque chrétien tenant un cierge allumé , sans compter les torches sans nombre , cette seule illumination , accompagnée de feux d'artifices , auroit mérité l'attention des personnes du meilleur goût.

J'ai regretté plus d'une fois que les Européens voulant s'établir dans le Bengale , n'aient pas choisi Chatigan préférablement à Ougli , vu la sûreté du mouillage , la facilité d'y aborder , la bonté des vivres , et mille autres commodités qui sembloient les y inviter. Il est vrai que les Mores qui ont intérêt à les tenir comme enfermés dans le cœur de leur pays , s'y opposent autant qu'ils peuvent , et que quand malheureusement quelqu'un est obligé d'y relâcher par la violence des tempêtes , comme il est arrivé de mon temps à un navire anglais , et à un autre arménien , qui n'ayant pu prendre Balassor , furent contraints de se laisser dériver à Chatigan , ils les molestent par tant de vexations , qu'après avoir mangé une partie de leur fonds , ils sont obligés d'aban-

donner le reste, et le vaisseau même pour sauver leurs personnes. Au reste, Chatigan est de 15 degrés plus à l'est que Pondichéry : j'eus occasion de le reconnoître à une éclipse de lune, que j'observai assez exactement; pour ce qui est de la latitude que j'ai vérifiée plusieurs fois, elle m'a toujours paru de 21 degrés 20 secondes.

Nous quittâmes Chatigan pour remonter le Gange et nous rendre à Dacca, capitale du Bengale. A cinq journées de Chatigan, nous nous détournâmes d'un jour, pour visiter une chrétienté qu'on trouve dans un lieu nommé *Bouloua*. Dieu la soutient et la dirige immédiatement par lui-même : car il est rare qu'aucun missionnaire aille la visiter. Il y avoit cinq ans qu'aucun n'y avoit paru; mais je puis vous dire qu'il n'y a point d'endroit où j'aie eu plus de sujet d'être édifié. Le chef de ces chrétiens est un vieillard qui a cinq garçons tous mariés. Leur famille, et les gens de travail qui se sont rangés auprès d'eux (car ils ont pris des terres à cultiver) forment une bourgade de trois à quatre cents personnes. La vie laborieuse qu'ils mènent, jointe à la vigilance et à l'attention du chef, les conserve dans la plus grande innocence. Le chef vint au bord de la rivière, où M. l'évêque s'étoit arrêté, et il té-

moigna
d'un in
rivée;
dance,
mieux.

Le m
nous re
lieue d
peuples
jours; e
dresser
M. l'Ev
tois un
fisamme
tères; c
tations j
crainte d
dispositi
mandé a
d'eux en
ceux qu'

Sur le
à la peu
gentils et
fort aimé
du prélat
ments po
s'approch
X

moigna, autant qu'il le put, avec le secours d'un interprète, la joie qu'il avoit de son arrivée; mais les larmes qu'il répandit en abondance, la témoignaient encore beaucoup mieux.

Le missionnaire de Chatigan et moi, nous rendîmes à la peuplade à trois quarts de lieue dans les terres. Nous disposâmes ces peuples aux sacrements durant trois ou quatre jours; et après les avoir confessés, nous fîmes dresser un autel dans un lieu décent, afin que M. l'Evêque y célébrât. A la vérité, je doutois un peu que ces bonnes gens fussent suffisamment frappés de la grandeur de nos mystères; c'est pourquoi dans les dernières exhortations j'avois tâché de leur inspirer une juste crainte d'approcher de la sainte table sans les dispositions requises; j'avois même recommandé au catéchiste de bien examiner chacun d'eux en particulier, et de donner un billet à ceux qu'il croiroit être en état de communier.

Sur les huit heures du matin nous revînmes à la peuplade. Ces bonnes gens et même les gentils et les Mores d'alentour, dont ils sont fort aimés, s'empressèrent d'honorer l'entrée du prélat. Comme nous disposions les ornements pour commencer la messe, le catéchiste s'approcha de moi et me dit à l'oreille qu'il

n'y avoit que trois personnes qui eussent pris le billet de la communion, tous les autres se trouvant indignes de participer à un si redoutable mystère. Je fus très édifié de leur simplicité; mais comme je savois qu'ils s'étoient disposés la plupart par une bonne confession, je leur fis une nouvelle exhortation pour leur inspirer de la confiance. Je réconciliai ensuite quelques-uns d'eux, après quoi on commença la messe à laquelle ils communierent. Le catéchiste fut chargé de faire le sermon, parce qu'aucun de nous ne savoit assez bien la langue pour entreprendre de prêcher. Mais je fus charmé de voir avec quelle précision et quelle onction il suivit et traita les points qu'on lui avoit marqués. Quand le cœur parle, les paroles coulent de source.

La communion et la confirmation nous conduisirent jusque vers midi. Le prélat fut conduit à son bazeras : pour moi, je restai encore quelque temps pour administrer le baptême, et donner la bénédiction nuptiale à plusieurs personnes qui ne l'avoient pas encore reçue. Enfin, le soir il fallut me séparer de ces bonnes gens pour rejoindre le bazeras, et nous remettre en route avec la marée de la nuit suivante. Nous mîmes huit jours à nous rendre à Dacca, et nous y arrivâmes sans au-

cun a
nous v
leurs q
étions
retirer.

Dacca
24 deg
rivières
merce;
de soie
qui est c
mal pro
multitud
de demi-
rues fort
qui s'y r
milieu de
bâties à
goût, s'é
comme le
là une pe

Les ch
tier un pe
église est
Nous nou
l'Avent. I
vêque de
rer un ap

cun accident. A la vérité, le quatrième jour, nous vîmes venir à nous un bateau de ces voleurs qui courent la rivière; mais comme nous étions bien escortés, ils prirent le parti de se retirer.

Daca, capitale du Bengale, est situé par les 24 degrés de latitude nord. La commodité des rivières rend cette ville d'un très grand commerce; les mousselines qu'on y brode de fil et de soie sont fort estimées en Europe. Pour ce qui est de la ville, rien de plus sale et de plus mal propre. Figurez-vous une prodigieuse multitude de chaumines qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, et qui forment des rues fort étroites, pleines de fange et d'ordures qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de brique bâties à la moresque et d'un assez mauvais goût, s'élèvent d'espace en espace, à peu près comme les baliveaux dans nos bois taillis : c'est là une peinture naturelle de Daca.

Les chrétiens ont leur église dans un quartier un peu plus décent, à l'est de la ville; cette église est de brique, et raisonnablement grande. Nous nous y rendîmes le premier dimanche de l'Avent. Le missionnaire qui attendoit M. l'évêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement. Bien qu'il ne fût que de

terre, il avoit je ne sais quel air de propriété qui me charma; mais je fus encore plus surpris à la proposition que me fit ce père. « Je vais, » dit-il, vous faire construire un autre appartement séparé, et qui sera tel que vous le souhaitez. Il n'est pas nécessaire, lui répondis-je; le peu de temps que nous avons à rester ici ne me donnera pas le loisir d'en profiter. Vous y coucherez dès ce soir, répliqua-t-il, car il ne faut pour cela qu'envoyer à la ville. »

Cette réponse m'étonna encore plus, et j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une demi-heure étoit à peine éconlée, que je vis apporter quelques paquets de roseaux avec un certain nombre de nattes ou de claies, faites aussi de roseaux; une vingtaine de piquets fourchus; enfin, deux grandes claies de branches d'arbres entrelacées, et suffisamment garnies de paille pour défendre de l'ardeur du soleil: c'est ce qui devoit faire le toit. L'édifice fut dressé en peu de temps sur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attachait des bois de traverse, autant qu'il étoit nécessaire pour fixer le bâtiment, et le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre, dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, se fer-

moit par le
par le
de m
avant l
couvrir
de la p
agréab

Nous
cembre
brer la
d'appar
nous pr
est à l'e
est situ
que de
la provi
les chem
lieu des
par des
aux étra
voyage
Bengale
il y en a
rage de
« Que p
« Eh bie
« tions d
Nous

moit par un volet de même matière, attaché par le haut en forme d'autent. La porte étoit de même, de sorte que la maison fut achevée avant la nuit. Le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toit d'assez de paille pour garantir de la pluie. Enfin je me trouvai en peu d'heures agréablement logé.

Nous restâmes à Dacca tout le mois de décembre, ce qui nous donna le temps d'y célébrer la fête de Noël, qui se passa avec beaucoup d'appareil et de dévotion. Après la fête, nous nous préparâmes au voyage de Rangamati, qui est à l'extrémité des états du grand Mogol, et est situé par les 27 degrés nord. L'on prétend que de là on peut se rendre en quinze jours à la province d'Yun-Nan, dans la Chine. Mais les chemins ne sont nullement frayés, et le milieu des terres est occupé, à ce qu'on assure, par des princes qui refusent de donner passage aux étrangers. On nous faisoit appréhender ce voyage : car c'est un proverbe commun au Bengale, que de deux qui vont à Rangamati, il y en a toujours un qui y reste. Mais le courage de notre prélat étoit à toute épreuve :

« Que peut-il m'arriver, disoit-il ? Mourir ? »
« Eh bien ! je mourrai en remplissant les fonctions de mon ministère. »

Nous partîmes donc aussitôt après la fête

des rois pour Rangamati, et nous fûmes trois semaines à nous y rendre, à cause de la violence des courants, qui nous obligèrent de haler sans cesse à la cordelle. L'eau étoit extrêmement claire; aussi ne naviguions-nous plus sur le Gange, dont l'eau est partout bourbeuse, mais sur une rivière particulière qui venant de l'est, se jette dans le Gange au-dessous de Dacca; on ne put me dire où elle prenoit sa source.

Le cinquième ou sixième jour nous abordâmes à une bourgade toute chrétienne, nommée *Ossumpur*, où nous ne restâmes qu'un jour, parce que nous devions y repasser au retour. La route que nous continuâmes fut pénible. Nous trouvâmes un pays désert, le climat très froid, la rivière, comme il arrive en cette saison, couverte de continuel brouillards, qui ne nous permettoient pas de voir à dix pas de nous, le courant rapide, des pierres à fleur d'eau, et en d'autres endroits des bancs de sable; mais enfin Dieu nous préserva de tous les dangers, et nous arrivâmes heureusement à Rangamati, dont les habitants nous reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Mais à les voir pâles, défigurés, et portant sur leur visage les indices de la fièvre qui les consumoit au-dedans, nous comprîmes qu'on nous avoit

fait un
climat
cès de f
que non
la confi

Dans
gens du
ne dois
la vérité
avoit été
c'étoit u
gieuse, q
huit ou d
dinaire d
Rangama
découvro
sitôt qu'il
cendoit à
versoit le
qui y éto

Ce fléau
damné à
monstre,
Son offre
remonter
où résido
plusieurs
couvrit d

fit une peinture véritable de la malignité du climat. J'en fus quitte néanmoins pour un accès de fièvre. Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes, M. l'évêque donna la confirmation à plus de mille personnes.

Dans les conversations que j'eus avec les gens du pays, j'appris une particularité que je ne dois pas omettre, sans toutefois en garantir la vérité. Ils me rapportèrent que cette contrée avoit été infestée d'un monstre épouvantable; c'étoit un serpent d'une grosseur si prodigieuse, qu'en rampant il frayoit un chemin de huit ou dix pieds de large. Il se retiroit d'ordinaire dans une montagne peu éloignée de Rangamati, en remontant la rivière; de là il découvroit aisément le cours du fleuve, et aussitôt qu'il apercevoit quelque bateau, il descendoit à temps, se plongeoit dans l'eau, renversoît le bateau, et dévoroit à l'aise tous ceux qui y étoient.

Ce fléau dura jusqu'à ce qu'un criminel condamné à mort s'offrit de purger le pays de ce monstre, pourvu qu'on lui accordât la vie. Son offre fut acceptée. Il trouva un moyen de remonter la rivière jusqu'au-dessus de l'endroit où résidoit cet horrible dragon. Il construisit plusieurs figures d'hommes de paille, qu'il couvrit de vêtements, dont le corps étoit

rempli d'hameçons, de crocs, de harpons, qui tenoient à différentes cordes attachées à un même câble, lequel étoit fortement lié au pied d'un arbre. Il lança à l'eau ces hommes de paille plantés sur des bananiers flottants, avec lesquels ils furent emportés par le courant. Le stratagème réussit, le dragon les vit, et descendit pour les engloutir. Mais il y resta déchiré par cette quantité de crocs et de harpons qu'il avoit avalés. Pour moi j'ai compté dans ce parage jusqu'à onze crocodiles étendus sur le sable, dont trois ou quatre me paroisoient avoir vingt-cinq ou trente pieds de longueur.

En quittant Rangamati, nous eûmes lieu d'admirer un trait de la divine miséricorde à l'égard d'un chrétien qui avoit de la probité et de la religion, mais dont la vie n'avoit pas été fort réglée. Dieu, qui vouloit le sauver, permit qu'il tombât malade aussitôt après notre arrivée. Nous profitâmes de cette maladie pour le ramener à son devoir. Son cœur fut touché, et il reçut les sacrements avec des marques d'une vraie componction. La nuit suivante on vint m'avertir que le malade étoit à l'extrémité : je fus prié d'y aller. Je me transportai à sa maison qui étoit éloignée d'une demi-lieue, et je le trouvai effectivement très

oppres
de la p
je lui a
hortai
Il étoit
quittai.
tament
rendit
m'appri
cérémon
un jour
avoit p
compag
duite m
un hom
privé de
un lieu
raison,
réservée
somme
cette ég
Rosaire
Je ne d
ricorde
de ses z
conduis
vière,
partir.

oppressé, mais toujours rempli des sentiments de la plus tendre piété. Je le confessai encore, je lui administrai l'extrême-onction, et je l'exhortai à disposer incessamment de ses biens. Il étoit deux heures après minuit lorsque je le quittai. Il n'eut que le temps de faire son testament, et sur les quatre heures du matin il rendit paisiblement son ame au Seigneur. On m'apprit aussitôt sa mort, et j'allai faire la cérémonie de ses obsèques. C'étoit justement un jour d'autel privilégié, que M. l'évêque avoit permission d'accorder aux prêtres de sa compagnie. Je dis la messe en bénissant la conduite miséricordieuse de la Providence envers un homme qui, un jour plus tard, auroit été privé de ces derniers secours. On l'enterra dans un lieu particulier; et en ayant demandé la raison, on me répondit que cette place étoit réservée à six personnes qui avoient fourni la somme nécessaire pour la construction de cette église, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, et que le défunt étoit du nombre. Je ne doutai plus alors que la Mère de miséricorde n'eût obtenu une si sainte mort à l'un de ses zélés serviteurs. Après le service, qui me conduisit jusqu'à midi, je me rendis à la rivière, où l'on n'attendoit que moi pour partir.

Les courants nous portoient; ainsi nous ne fûmes pas long-temps à nous rendre à Ossumpur. Après avoir satisfait à la dévotion des chrétiens, nous pénétrâmes dans les terres à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale église, dédiée à Saint-Nicolas de Tolentin, que les chrétiens reçurent la confirmation. Nous nous rendîmes pour la seconde fois à Dacca, vers le dimanche de la Passion. Le devoir pascal, et les différents exercices par lesquels le prélat disposoit les fidèles à la confirmation, nous occupèrent d'une manière consolante.

Après les fêtes de Pâques, nous songeâmes à repasser à Ougli. Ce dernier trajet, qui dura environ vingt jours, nous fatigua plus que le voyage. Les lunes d'avril et d'octobre sont toujours orageuses en ces parages; nous tombions dans la première : aussi, du jour que nous partîmes de Dacca, jusqu'à notre arrivée à Ougli, l'on eût dit que nous avions toujours un orage attaché au gouvernail de notre barque. Il falloit dès trois ou quatre heures du soir chercher quelque anse à l'abri ou quelque bras de rivière enfoncé pour nous prémunir contre la tempête, qui pouvoit nous prendre à l'entrée de la nuit. Nous pensâmes en être surpris en doublant une pointe nommée *Narsinga*, peu éloi-

gnée de
orage s
partout
tempête
pourtan
droit, or
rant fire
nous ab
du couv
à Notre-
lien-là,
n'en élie

Le pr
de son h
rer de s
nagor. I
pères Jés
gli. A pe
que, cor
lien de s
1715, po
vie dont
crés à la
jets de r
il trouva
heureuse
ce qui fi
rentes d

gnée de Cassimbazar, où nous essayâmes un orage si violent, que le lendemain on ne voyoit partout que des débris de bateaux que cette tempête avoit mis en pièces. Dieu nous fit pourtant la grâce de gagner à temps un endroit, où le peu d'eau et l'éloignement du courant firent notre sûreté. Quelques jours après nous abordâmes à l'église de Saint-Augustin du couvent d'Ougli, où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure santé que nous n'en étions partis.

Le prélat, après avoir reçu les compliments de son heureux retour, voulut encore honorer de sa présence notre maison de Chander-nagor. Il se retira ensuite au collège que les pères Jésuites portugais ont au Bandel d'Ougli. A peine y eut-il demeuré neuf ou dix mois, que, consumé de travaux, il termina au milieu de ses frères sa pénible carrière, le 11 juin 1715, pour aller recevoir la récompense d'une vie dont tous les moments avoient été consacrés à la conversion des idolâtres. Certains projets de réforme qu'il avoit médités, et auxquels il trouva de fortes oppositions, s'exécutèrent heureusement quelque temps après son décès : ce qui fit dire aux personnes les plus indifférentes du Bengale, qu'on voyoit bien que Dom

Francisco Laynez avoit plus de pouvoir à la cour du Roi du ciel, qu'il n'en avoit en ici bas sur l'esprit de quelques-uns de ses diocésains.

Je vous laisse à penser, mon révérend père, combien la perte de ce prélat me fut sensible: elle causa un deuil universel. A la première nouvelle de sa mort, les avenues du collège furent remplies d'une multitude de peuple. Les gentils mêmes et les Mores témoignèrent à l'envi leur regret par leurs cris et leurs gémissements. A la cérémonie de ses obsèques, et lorsque le corps entra dans l'église, il s'éleva un cri général accompagné de lamentations qui durèrent plus d'un quart d'heure, et qu'on eut bien de la peine à apaiser pour faire l'office avec l'ordre et la décence convenables.

Comme ce saint prélat m'avoit dit souvent que la mission de Carnate étoit mon partage, et que j'y devois finir mes jours, je ne manquai pas, quelque temps après sa mort, de m'y rendre avec la permission de mes supérieurs. Je n'ai pas encore eu le temps d'y exercer mes fonctions; mais j'en ai eu assez pour m'édifier des bénédictions que Dieu a répandues sur les travaux du P. Hubert, qui seul a cultivé, maintenu et augmenté les chrétientés répandues en

deçà d
toire d
ber au
quelqu
coup e
sans pe
mouven
server
son ré

Il a a
environ
de deux
extraor
contrée
des hab
ces. Un
nouvelle
nombre
trancha
la ferve
tils ont
du corp
par le h

Ces o
time gé
receiver
fait faire
siter eux

deçà des montagnes du Canavay : c'est un territoire d'environ soixante lieues. Il pensa succomber aux fatigues de la solennité de Pâques ; car, quelques jours après les fêtes, il tomba tout à coup en défaillance, et demeura quelques heures sans pouls, presque sans respiration et sans nul mouvement ; mais Notre-Seigneur daigna conserver une santé si nécessaire à ces peuples, et son rétablissement fut prompt.

Il a administré cette année les sacrements à environ trois mille chrétiens, et baptisé plus de deux cents adultes ; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que la famine qui afflige cette contrée depuis trois ans a obligé la plupart des habitants à se retirer en d'autres provinces. Une si longue disette a fourni au père une nouvelle occasion d'exercer son zèle. Un grand nombre de pauvres qu'il a assistés en se retranchant le nécessaire se sont maintenus dans la ferveur du christianisme, et plusieurs gentils ont trouvé, avec la conservation de la vie du corps, un gage de la vie éternelle de l'âme par le baptême qu'ils ont reçu.

Ces œuvres de charité lui ont attiré une estime générale. Les princes et les gouverneurs reçoivent avec distinction les visites qu'il leur fait faire par ses catéchistes, et viennent le visiter eux-mêmes. Le gouverneur de Cangiva-

ron est venu tout récemment à Vayaour, où l'on célébroit la fête de Noël, et s'est trouvé honoré de passer la nuit dans la pauvre cabane du missionnaire. Vous savez mieux que personne combien ces sortes de protections contribuent à la propagation de la foi. Plusieurs *Cramanis* (chefs de peuplades) se font actuellement instruire, et j'ai été édifié de voir ceux de Cavepondi aussi désabusés de leurs ridicules superstitions, qu'ils en étoient entêtés auparavant. Le chef de ceux-ci reçut le baptême à Noël : il nous parut si transporté de joie, et si pénétré de consolation, qu'il ne trouvoit pas de termes pour s'exprimer. Il lui sembloit, disoit-il, qu'il n'étoit plus le même, tant il se trouvoit l'esprit éclairé, et le cœur tranquille. Les gentils qui ont encore de l'attachement pour leur culte superstitieux, par une bizarrerie difficile à comprendre, mais qui pourra faciliter leur conversion, sollicitent le missionnaire de faire une fête magnifique à la Reine des Anges, et ils prétendent fournir à tous les frais. Les chrétiens qui ont assisté à celle de Noël, m'ont dit que j'aurois été charmé de l'empressement des gentils à orner les rues, à allumer des lampes, et à donner d'autres marques de réjouissance dans tous les endroits où la procession devoit passer.

Ce fut
Vallatou
laissoit p
recours à
diennne, e
régner p
voit aucu
un père q
parce qu'
ont le gué
qu'il se re
ui feroit
e fit tran
ous le ves
Saniassi
tirai pas
la santé
même inst
moins de
guéri. Il s
ur l'heur
ieusement
qu'il fallo
aire de la
a proposi
mais le re
nières im
chapper
e se repr

Ce fut vers ce temps-là que le Cramani de Vailatour fut attaqué d'une maladie qui ne lui laissoit pas le moindre instant de repos. Il eut recours à tous les secrets de la médecine indienne, et aux superstitions sans nombre qui règnent parmi ces peuples. Comme il ne trouvoit aucun soulagement à son mal, il fit dire au père qu'il viendrait à l'église de Cavepondy, parce qu'il n'y a que le Dieu des chrétiens qui pût le guérir. Le père y consentit, à condition qu'il se rendroit attentif aux instructions qu'on lui feroit sur les vérités chrétiennes. Le malade se fit transporter à l'église, et s'étant arrêté sous le vestibule, « allez, dit-il, faire savoir au Saniassi que je suis arrivé; et que je ne partirai pas d'ici que le vrai Dieu ne m'ait rendu la santé; j'espère qu'il m'exaucera. » Au même instant ses douleurs diminuèrent, et en moins de deux jours il se trouva parfaitement guéri. Il semble que ce gentil devoit renoncer sur l'heure à ses superstitions; il y pensoit sérieusement, lorsque des Brame vinrent lui dire qu'il falloit faire un sacrifice pour l'anniversaire de la mort de son père. Il rejeta d'abord la proposition, et témoigna quelque fermeté; mais le respect humain l'emporta sur les premières impressions de la grâce, et il a laissé échapper le moment favorable, qui peut-être ne se représentera jamais.

Voici un autre trait plus particulier. Un gentil qui n'avoit jamais entendu parler de la religion chrétienne, cherchoit en lui-même le moyen de faire des œuvres agréables aux dieux. La nuit, il vit en songe un Sanias revêtu de couleur jaune à la manière des missionnaires (il y en a qui présument que ce fut le vénérable P. Jean de Brito), qui lui dit d'aller à un village éloigné de six lieues, nommé Ayencoulan, d'entrer dans une maison dont il lui représentoit la figure, et que là on lui enseigneroit à faire des actions véritablement vertueuses. Il part dès le lendemain, entre dans le village, sans trop savoir où il alloit, jusqu'à ce que passant dans une des rues, il crut reconnoître la maison qu'il avoit vue en songe, et entendit une voie intérieure qui lui ordonnoit d'entrer dans cette maison, et de parler au chef de la famille. C'étoit un chrétien nommé *Jean*, presque le seul qui fût dans le village; il le prit à quartier, et lui raconta ce qui lui étoit arrivé. Le chrétien le conduisit aussitôt au missionnaire, qui jeta dans cette ame docile les premières semences de la foi. Il étoit dans l'impatience de faire part à sa femme de son bonheur, et tous deux ensemble ils viennent de se rendre à l'église, où actuellement ils se disposent à recevoir le baptême.

Voil
choses.
cette m
concou
qui ven
de dix
saints m
voir pl
de leurs
cipaux
goûter l
çois, et
stitutions
sement d
plante,
se, mais
Conserv
sacrifices
pect, etc

Voilà, mon révérend père, une partie des choses dont j'ai été témoin en arrivant dans cette mission ; mais rien ne m'a plus édifié que le concours, la piété et l'innocence des chrétiens, qui venoient au nombre d'environ trois cents de dix à quinze lieues, pour participer à nos saints mystères. J'ai été également consolé de voir plusieurs gentils revenir insensiblement de leurs préjugés ; dans les visites que les principaux d'entr'eux m'ont rendues, ils ont paru goûter les vérités de la foi que je leur annonçois, et se déprendre des erreurs et des superstitions dans lesquelles ils ont été malheureusement élevés. Après tout, ce n'est *ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement*. Conservez - moi quelque part dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du P. Saignes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint-Hyacinthe de Sauveterre, religieuse Ursuline à Toulouse.

A Pondichery, le 18 janvier 1741.

MADAME,

La Paix de N. S.

DANS la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière, je vous informois assez en détail de la révolution arrivée dans l'empire Mogol. Je vous y parlois des conquêtes de Thamas-Koulikan, qui, devenu roi de Perse, a pris le nom de *Nader-Schah*; du détronement de l'Empereur mogol; du pillage et du saccagement de sa ville impériale; de son rétablissement sur le trône, dont Nader-Schah le remit en possession à des conditions très dures; vous vous souvenez que l'une entre autres portoit qu'il jouiroit simplement des honneurs et de la dignité d'Em-

pereur, entre les
connu so
aussi sage
tenant l'e
persan, t
son sérail
vous bonn
qui pourr
pereur, n
ment en s
armée de c
de la ville
Quand
mois, le 1
bataille ran
voisins, qu
uerre. J'a
ire sa pa
i faire tr
olte, et d
s circonst
oit quelqu
communiqu
C'est de
arattes,
il deme
ors desee

pereur, mais que l'autorité souveraine seroit entre les mains de Nirzamamoulouk, plus connu sous le nom d'*Azefia*. Ainsi ce visir, aussi sage qu'habile guerrier, gouverne maintenant l'empire par les ordres du monarque persan, tandis que l'Empereur, confiné dans son sérail, n'en sort que rarement, et toujours sous bonne escorte. Les Rajas de la capitale, qui pourroient être attachés au parti de l'Empereur, n'oseroient faire le moindre mouvement en sa faveur. *Azefia* les contient par une armée de cent mille hommes, campée aux portes de la ville.

Quand je partis de Bengale il y a cinq mois, le Nabab venoit d'être tué dans une bataille rangée, par un autre Nabab de ses voisins, qui n'étoit point autorisé à lui faire la guerre. J'apprends que le vainqueur ne pouvant faire sa paix avec la cour, qui paroît vouloir lui faire trancher la tête, menace d'une révolte, et donne lieu de la craindre : car, dans les circonstances où l'on se trouve, s'il s'élevoit quelques troubles, ils pourroient bien se communiquer aux autres provinces.

C'est de ces circonstances qu'ont profité les Arabes, dont *Azefia* étoit la terreur, lorsqu'il demeurait dans le Dekan : ils n'osoient alors descendre de leurs montagnes. Aussitôt

qu'ils l'ont vu occupé à la cour, ils ont cru pouvoir exécuter leurs entreprises, porter la désolation dans toute la péninsule de l'Inde, et y anéantir le gouvernement mahométan. Cette nation des Marattes est puissante, et met quelquefois sur pied jusqu'à cent quarante mille chevaux.

Ils allèrent l'année dernière jusque sur les bords du Gange; ensuite se tournant à l'ouest, ils s'emparèrent de tout le pays des Portugais, et assiégèrent la ville de Goa, qu'ils auroient prise sans les forts qui la défendent. Ce seroit un malheur irréparable pour la religion; la perte de Goa entraîneroit infailliblement la ruine des missions du Canara, de Maïssour, de Maduré, de Travancor, de l'île de Ceylan, parce que les missionnaires qui sont dans ces différents royaumes, n'y subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels le roi de Portugal leur a assigné des pensions.

Après cette expédition, les Marattes tournèrent leurs armes contre les Mores, vers les parties méridionales; ils traversèrent les montagnes des *Paleakarens* sans trouver aucune résistance de la part de ces princes gentils; on croit même qu'ils étoient d'intelligence pour secouer le joug des mahométans.

Aussitôt que ceux-ci furent informés que

Sitogi,
montag
chevaux
armée
poussés
teurs. C
ché de l
qui n'é
Mores p
chement
d'Arcar,
ment. Q
taine dis
trop tar
se mit d
les mont
Marattes
posés, le
Le Na
ainé, et
en comba
blessés o
les éléph
déroute.
Cette t
Arcar pa
du Nabal
et un gra

Silogi, prince des Marattes, descendoit des montagnes avec une armée de cinquante mille chevaux, ils allèrent à sa rencontre avec une armée presque égale. Les Marattes furent repoussés et obligés de se tenir sur leurs hauteurs. Cependant un corps de Marattes détaché de l'armée, descendit par un autre défilé qui n'étoit pas gardé, et vint prendre les Mores par derrière. Ceux-ci prirent ce détachement pour un renfort qui leur étoit envoyé d'Arcar, et le laissèrent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent à une certaine distance, les Mores les reconnurent, mais trop tard; ils crièrent aux armes; la confusion se mit dans leur armée, qui, resserrée entre les montagnes, ne pouvoit point se replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés opposés, les taillèrent en pièces.

Le Nabab général de l'armée more, son fils aîné, et quelques autres seigneurs, furent tués en combattant généreusement: plusieurs furent blessés ou faits prisonniers, peu s'échappèrent; les éléphants blessés et furieux achevèrent la déroute.

Cette triste nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards. Aussitôt le second fils du Nabab, sa mère, son épouse, ses enfants et un grand nombre d'autres personnes d'une

qualité distinguée, songèrent à sauver leurs biens et leurs vies par la fuite. Pondichery, qui n'est qu'à trois journées d'Arcar, leur parut la retraite la plus sûre. Ils ne perdirent point de temps; ils eurent bientôt préparé leurs éléphants, leurs chameaux, leurs chariots, leurs chevaux et leurs bêtes de charge, et ils arrivèrent heureusement dans cette ville, escortés de sept mille hommes de cavalerie.

Les Marattes, qui s'étoient amusés à partager les dépouilles, arrivèrent tard à Arcar. Mais cette ville, quoique fort grande, n'étoit défendue que par une méchante citadelle de terre; la garnison qui y étoit ne pensa point à se défendre, dans la crainte d'être passée au fil de l'épée; car la frayeur s'étoit emparée de tous les cœurs. Ainsi, les Marattes la pillèrent sans aucun obstacle.

De là ils allèrent se présenter devant Velour, autre ville considérable, mais dont la citadelle est très forte: elle est bâtie de pierres de taille avec une double enceinte; ses bastions sont disposés régulièrement, et elle est entourée d'un large fossé plein d'eau et de crocodiles, de sorte que sans canon elle est imprenable.

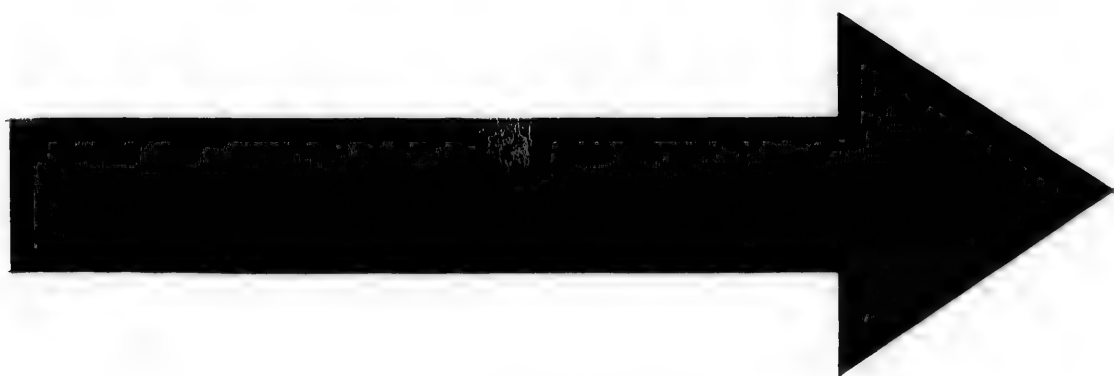
Comme les Marattes avoient laissé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêtèrent

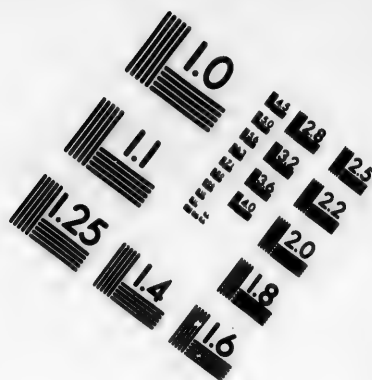
rent par
lour, pe
Ils la pr
à Ginga
et dans
s'étendo
d'endro
ceux qu
ce qu'o
murmur
patience
leurs an
leur déci
coutume
villages
quelques
dessein
étoient c
et d'autr

A Tiro
butin trè
les enviro
dans la p
que les M
procher.
rattes en
s'y trouva
et les fille

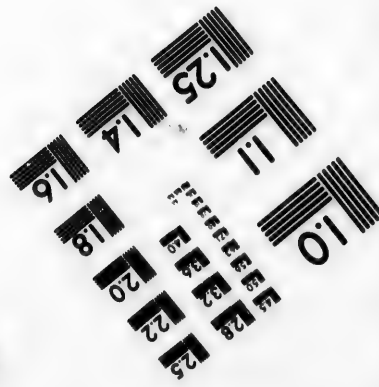
rent pas, mais ils marchèrent du côté de Poulour, petite ville qui est le séjour d'un Nabab. Ils la prirent et la pillèrent. Ils en firent autant à Gingama, à Tirounamaley, à Cangibouram et dans tous les bourgs et les villages où ils s'étendoient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, et ils n'ont tué d'habitants que ceux qui leur ont résisté. Il falloit leur donner ce qu'on avoit, ou le laisser prendre sans murmurer. Quelquefois ils n'avoient pas la patience d'attendre que les femmes tirassent leurs anneaux d'or; ils les leur arrachent, en leur déchirant le nez et les oreilles où elles ont coutume de les porter. Il y a eu des chefs de villages frappés cruellement du *chabouk*, et quelques-uns ont expiré sous les coups. Leur dessein étoit de les forcer à découvrir où étoient cachés les grains, l'argent, les meubles, et d'autres ornements précieux.

A Tirounamaley, ils firent d'un seul coup un butin très considérable. Les peuples de tous les environs avaient transporté leurs richesses dans la pagode de Routren, d'où ils croyoient que les Marattes, par respect, n'oseroient approcher. Ils se trompèrent. Les soldats marattes enlevèrent, non seulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danseuses et les filles de la pagode qui leur plurent.





6"



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18 20 22 25

10 11

Nos églises n'ont point été respectées. Ils ont pris le peu qui y étoit resté; car les missionnaires, en prenant la fuite, avoient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Il y a déjà quatorze de ces missionnaires arrivés à Pondichery. On est en peine de quatre pères portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les églises sont fort éloignées dans les terres de Maïssour. S'ils n'ont point eu le temps de gagner les bords de la mer, ils seront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns se sont sauvés comme ils ont pu dans les bois et sur les montagnes.

Il n'y a que le P. Madeira qui n'a pas pu échapper à la fureur de ces brigands. A l'instigation d'un brame, qui leur persuada que ce père avoit caché de grands trésors, ils le battirent cruellement; ils le tinrent pendant plusieurs jours lié à un poteau, tête nue, et tout le corps presque nu, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne lui donnant du ris qu'autant qu'il en falloit précisément pour ne pas le laisser mourir de faim. Cependant le peu qu'ils trouvèrent dans son église de Vergampetti, fit soupçonner aux Marattes que le brame leur en avoit imposé. « Il faut le presser, » dit le brame; s'il n'a point d'argent, vous

en ti
n'épa
tour
seil, et
solution
plus cru
buer ses
furnés d
en Jésus
parmi eu
délivran
avoit la li
défendre
la moindr
mieux me
occasion à
Les Ma
d'une réso
préparer
ils firent r
disposaien
cette chais
lorsqu'un
meté du pe
offroit à I
tout à co
s'écria-t
voque;

en tirerez sûrement de ses disciples, qui n'épargneront rien pour le racheter des tourments. Les Marattes suivirent son conseil, et annoncèrent au missionnaire que la résolution étoit prise de le faire mourir dans les plus cruels supplices, s'il ne faisoit pas contribuer ses disciples. En effet, les chrétiens informés de la triste situation où étoit leur père en Jésus-Christ, s'offroient déjà à ramasser parmi eux la somme qu'on demandoit pour sa délivrance. Le père fit venir le catéchiste, qui avoit la liberté de lui parler, et lui ordonna de défendre de sa part à ses disciples, de donner la moindre chose pour la délivrer; qu'il aimoit mieux mourir que de les voir réduits à son occasion à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement surpris d'une résolution si généreuse. Cependant ils préparèrent leur chaise et leur casque de fer; ils firent rougir au feu l'une et l'autre, et ils se disposoient à faire asseoir le missionnaire sur cette chaise, et à lui mettre le casque en tête, lorsqu'un des chefs marattes témoin de la fermeté du père, et de la ferveur avec laquelle il offroit à Dieu ses tourments, élevant la voix tout à coup : « Laissez en repos ce Santissi, » s'écria-t-il, j'ai ouï parler du Dieu qu'il invoque; c'est un Dieu redoutable, et nous

pourrions bien nous attirer son courroux en tourmentant son serviteur : d'ailleurs, n'ajoutait-il, c'est un étranger qui fait du bien à tout le monde par ses prières et par ses utiles conseils. On obéit, le missionnaire fut détaché du poteau, et renvoyé libre.

Le roi de Malissour a tâché de défendre ses frontières avec une puissante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite et ont pénétré dans les états de ce prince, où ils ont exercé toutes sortes de brigandages. Ceux qui étoient dans le voisinage des bois et des montagnes s'y sont réfugiés ; mais ils n'y ont pas beaucoup gagné. Les Paleakarens leur ont fait payer chèrement l'asile qu'ils leur donnoient, sous prétexte qu'il leur falloit soudoyer de nouvelles troupes pour les garder et les défendre.

Le plus grand mal qu'aient fait les Marattes, et ce qu'on regrette le plus, c'est l'enlèvement des troupeaux et des petits enfants, garçons et filles, qu'ils ont fait passer dans leur pays. Nous croyons que la saison des pluies mettroit fin à leurs courses : ils les ont continuées et les ont poussées jusqu'à Porthonovo, habitation hollandaise qu'ils ont ravagée.

Ils avoient un semblable dessein sur Pondichery ; ils s'en sont approchés à la distance

de trois
même
(villag
détach
ayant
avons
mons,
les bien
sur ses
cette vi
França
ner leur
sur la ro
La co
beaucou
brûlées,
missionn
à Tirotte
assez bo
qui por
quise de
l'Empere
Ce se
sont con
campagn
dans la c
coup de
son frère

de trois lieues; quelques maraudeurs ont fait même des excursions dans quelques aldées (villages) de sa dépendance. On fit sortir un détachement pour leur donner la chasse. Mais ayant été instruits par leurs espions que nous avions de bons remparts garnis de gros canons, une forteresse dans la ville propre à les bien recevoir, et qu'on étoit nuit et jour sur ses gardes pour éviter toute surprise; cette vigilance et la bonne contenance de nos Français leur ont fait prendre le parti de tourner leurs pas vers le Maduré, faisant toujours sur la route leurs ravages accoutumés.

La conquête de ce royaume ne leur a pas beaucoup coûté: deux de nos églises ont été brûlées, et les autres mises au pillage. Les missionnaires, qui ont été à portée de se rendre à Tiroutheraply, s'y sont réfugiés. C'est une assez bonne place, et la capitale d'un royaume qui porte ce nom. Xandersaheb, qui l'a conquise depuis peu, en a été fait Nabab par l'Empereur.

Ce seigneur more, dont les missionnaires sont connus et protégés, ne pouvant tenir la campagne avec onze mille hommes, s'est retiré dans la citadelle, où il s'est défendu avec beaucoup de valeur pendant deux mois. Barasaheb son frère, étant venu à son secours avec un

corps de quatre mille hommes de cavalerie, tua dans un premier combat deux mille Marattes. La place étoit néanmoins toujours assiégée, et l'on sommoit Xandersahéb de se rendre, sans quoi on le menaçoit de mettre tout à feu et à sang; trois mille échelles étoient déjà préparées pour monter à l'escalade. Xandersahéb prit la résolution de tout risquer, et de faire une sortie avec toute sa garnison. Barasaheb son frère fut tué, sa troupe taillée en pièces, et Xandersahéb fait prisonnier. De toutes leurs conquêtes, les Marattes n'ont conservé que cette place, où ils ont laissé quinze mille hommes pour commander le pays, jusqu'à ce que leur roi en dispose. Mais ces brigands prétendoient bien ne se pas borner à la prise de Tiroucherapaly; leur vue étoit d'aller détrôner le roi de Tanjaour, de mettre un autre prince en sa place, de revenir ensuite le long de la côte, et de faire contribuer ou prendre de force Pondichery, Careical, Sadrast, Madras et toutes les villes des Européens.

Pondichery étoit surtout l'objet de leur colère, et du désir insatiable qu'ils ont de s'enrichir. Ils savoient que les trésors d'Arcat y avoient été transportés, et que si le fils du Nabab, sa famille et sa cour n'y avoient pas

trouv
rolen
a reçu
et leu
tesses.
cueil f
rité da
lettre
verneu
dire,
écharp
norent
marqu
Com
pour e
mettent
abando
s'en éto
funt N
réfugié
ses tro
homme
il trait
somme
Jama
dans c
avoit c
adresse

trouvé un asile, ils les auroient pris, et se seroient emparés de toutes leurs richesses. On a reçu en effet dans la ville ces seigneurs mores et leurs femmes avec toutes sortes de politesses. Aussi ont-ils informé Azefia de cet accueil favorable; et ce visir, qui a toute autorité dans l'empire mogol, a écrit de Dely une lettre de remerciement à M. Dumas, notre gouverneur, et lui a envoyé un *serpeau*, c'est-à-dire, un habit à la more, un turban, et une écharpe : c'est le présent dont les princes honorent ceux auxquels ils veulent donner des marques d'une singulière distinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conserver les villes et les pays qu'ils soumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnèrent Arcar six jours après qu'ils s'en étoient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab, nommé *Dostalikhan*, qui s'étoit réfugié dans cette ville, ramassa une partie de ses troupes et en fit un corps de vingt mille hommes, avec lequel il retourna à Arcar, où il traita avec les Marattes moyennant une somme considérable.

Jamais les Marattes n'avoient pénétré si avant dans ce pays-ci, depuis qu'Aurengzeb les en avoit chassés. Les gouverneurs mores, ou par adresse, ou par leur bravoure, les avoient

toujours empêchés de traverser les montagnes qui nous séparent d'eux. Pour comble d'infortune, la division s'est mise entre les gouverneurs d'Arcar, de Velour, de Polour et de Tiroucherapaly, quoiqu'ils soient tous parents; le sang et leurs propres intérêts devoient les réunir contre l'ennemi commun, la jalousie les a divisés; et ne se prêtant point de secours les uns aux autres, ils ont été battus tour à tour. Nous nous ressentons malheureusement de leurs querelles particulières. L'empire en souffre aussi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tributs ordinaires. On assure qu'Azefia a donné ordre à son fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatre-vingt mille chevaux; car, dans toute l'Asie, l'infanterie n'est presque comptée pour rien. On espère que ces vagabonds reprendront le chemin de leurs montagnes pour aller défendre leur patrie où cette diversion les rappelle.

Mais, quand ils se seront retirés, quelle triste situation! Il nous faudra bâtir de nouveau des églises en plusieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, et les pourvoir de tout ce qui est absolument nécessaire, rassembler surtout nos pauvres chrétiens, que cette guerre a dissipés. A la guerre succédera

la fu
sont
ples,
point
ni ri
pitié
dans
coup

la famine, qui est inévitable. Les campagnes sont désertes; elles ont été fouragées; les peuples, revenus dans leur demeure, n'auront point de quoi les ensemençer; il n'y aura donc ni riz ni d'autres grains. Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prières. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

FIN DU VINGT-ET-UNIÈME VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. *** , de la même Compagnie.	Page 1
LETTRE du P. Turpin, missionnaire.	71
LETTRE du P. Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. *** , de la même Compagnie.	78
LETTRE du P. le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.	124
LETTRE du P. Barbier, missionnaire.	165
LETTRE du P. le Caron, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à mesdames ses sœurs, religieuses Ursulines.	174
SECONDE LETTRE du P. le Gac, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.	198
LETTRE du P. Barbier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. *** , de la même Compagnie.	234
LETTRE du P. Saignes, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Madame de Saint-Hyacinthe de Sauveterre, religieuse Ursuline à Toulouse.	270

FIN DE LA TABLE DU VINGT-ET-UNIÈME VOLUME.

1
71
78
124
165
174
198
234
270

LETTERS

AND STAMPS

OF THE